FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 918

MAI 2022

BALLON D'OR
Double félicité pour Rummenigge

+

INTERVIEW
Buffon : "Les clichés, ça me rend fou"

REPORTAGE
Bodø/Glimt, l'instant norvégien

DOSSIER
FCN : heureux mais toujours divisé

RENCONTRE

UN REAL BONHEUR

Eduardo Camavinga

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24 745 – 14 mai 2022 – Ne peut être vendu séparément. Jean-François Robert/L'Équipe

PRIME VIDEO.
LE MEILLEUR DU FOOT.

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.

Pour devenir membre Amazon Prime, voir prix et conditions sur **amazon.fr/prime**. Désabonnez-vous de la chaîne à tout moment. Voir conditions générales sur **primevideo.com**

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Thomas Simon, Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

ACPM

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Bernard Papon/L'Équipe

TOUTE L'ENVIE DEVANT LUI

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Ce n'est pas donné à tout le monde de donner un coup de vieux au jeunot Mbappé. Mais, face à Manchester City, Eduardo Camavinga et ses 19 berges ont éclaboussé de leur classe, de leur insouciance et de leur culot les millions d'hypnotisés par cette rencontre de dingos. Sa fraîcheur, sa spontanéité, sa justesse, son intelligence, sa placidité et son naturel – on en oublie sans doute – nous ont rappelé celles d'un gamin monégasque quelques années plus tôt. Même joie de jouer. Même malice. Même gourmandise. Et même penchant pour les sucreries "merengues".

Sa simplicité est un vrai ravissement. L'ancien Rennais a désormais tout pour lui : un coach paternaliste qui sait apprendre la patience et devra insister également sur la retenue, des collègues de boulot assez classe (Modric-Casemiro-Kroos) qui peuvent servir de précepteurs de rêve, une authenticité rafraîchissante (comme vous le constaterez dans le sujet de Thymoté Pinon) et un entourage, a priori, peu propice à l'enflammade.

Sans trop se forcer ni se précipiter, on peut imaginer que l'international français va vite se faire une (vraie) place au Real, mais aussi chez les Bleus. Avec l'autre cador, Aurélien Tchouaméni, ils incarnent une relève réjouissante et revigorante au moment où l'entrejeu de l'équipe de France (Kanté, Pogba, Rabiot, Tolisso) semble se chercher un second souffle. Des jambes. De la constance. Et quelque inspiration.

À désormais moins de deux cents jours de l'entame de la Coupe du monde au Qatar, "Cama" et ses compas magiques à la Vieira ne constituent plus une option fantaisiste. Ni un recours pour plus tard. Mais une réelle aubaine. Pour tout de suite.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- Chez votre marchand de journaux
- Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
La coupe à la maison

8 Mon héroïne
Virginia Torrecilla, l'indestructible

10 Cazarre
Kyky se queda...
mais c'est pas cadeau

À L'AFFICHE

12 Entretien
Gianluigi Buffon : "Je déteste le politiquement correct"

20 Rencontre
Camavinga, au-delà du Real

30 Décryptage
Tactique : on a tenté de décoder Pep

36 Reportage
Bodø/Glimt, l'ovni nordique

44 Enquête
SOS idées noires

50 Reportage
FC Nantes, la Coupe est toujours pleine

56 Portrait
Super Branco a tué le game !

TEMPS ADDITIONNEL

60 Ville de foot
Rosario, l'usine du rêve argentin

66 Tendances
Le 5 se met en quatre

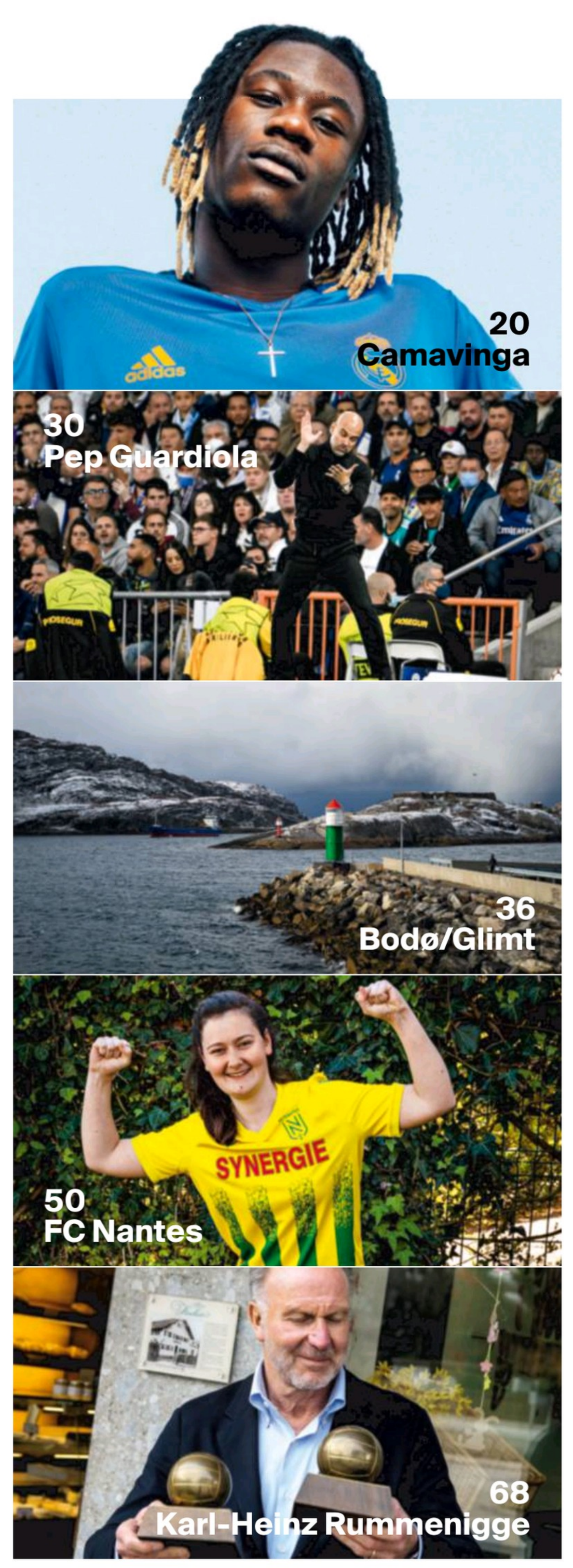
BALLON D'OR

68 Sur les traces de...
Karl-Heinz Rummenigge, un bonheur à deux

74 Paroles de juré
Besnik Dizdari : "La police secrète nous enregistrait"

75 Tellement BO
L'Araignée n'a pas fini de régner

78 Pas trop cliché
La classe du stratège



Jean-François Robert/L'Équipe - Bernard Papon/L'Équipe - Jérémy Lempin/L'Équipe - Bernard Le Bars/L'Équipe- Paul Lehr/L'Équipe

ASSURANCE AUTO

DANS LA VIE, IL N'Y A PAS QUE LA CARROSSERIE

IL Y A VOUS AUSSI.

Au Crédit Agricole, l'humain est au cœur de nos préoccupations.
C'est pourquoi, la prise en charge des dommages corporels* est incluse
dans toutes les formules de notre assurance auto, même en cas d'accident responsable.

AGIR CHAQUE JOUR DANS VOTRE INTÉRÊT ET CELUI DE LA SOCIÉTÉ

*Selon les conditions prévues au contrat.

Document à caractère publicitaire. Le contrat d'assurance auto est assuré par PACIFICA, filiale d'assurances dommages de Crédit Agricole Assurances. PACIFICA, S.A. au capital entièrement libéré de 442 524 390 €, entreprise régie par le Code des Assurances. Siège social : 8-10 Boulevard de Vaugirard - 75724 Paris Cedex 15. 352 358 865 RCS Paris - TVA : FR95 352 358 865. Les événements garantis et les conditions figurent au contrat.
Ce contrat est distribué par votre Caisse régionale de Crédit Agricole, immatriculée auprès de l'ORIAS en qualité de courtier d'assurance. Les mentions de courtier en assurances de votre Caisse sont disponibles sur mentionscourtiers.credit-agricole.fr ou dans votre agence Crédit Agricole. Sous réserve de la disponibilité de cette offre dans votre Caisse régionale.
05/2022 – Édité par Crédit Agricole S.A., agréé en tant qu'établissement de crédit – Siège social : 12, place des États-Unis, 92127 Montrouge Cedex – Capital social : 9 340 726 773 € – 784 608 416 RCS Nanterre.
Crédit photo : Getty Images. BETC

NEC NA

ANTES

LA COUPE À LA MAISON

Après s'être débarassé de Sochaux, Vitré, Brest, Bastia, Monaco et Nice en finale (1-0), le FCN de Ludovic Blas a décroché la quatrième Coupe de France des Jaunes, après celles de 1979, 1999 et 2000. Ça valait bien un p'tit tour en car.

Photo Estelle Ruiz/Abaca Press/Alamy Stock Photo

La joueuse de 27 ans a lutté treize mois avant de retrouver les terrains.

L'INDESTRUCTIBLE

L'ancienne milieu de Montpellier Virginia Torrecilla a vaincu un cancer et surmonté un accident de voiture qui a privé sa mère de l'usage de ses jambes. Par Syanie Dalmat

Le choc est aussi inattendu que brutal. Ce jeudi 3 juin 2021, assise au volant de sa voiture aux côtés de sa mère, Mari, Virginia Torrecilla patiente, bloquée dans les embouteillages de Madrid quand l'arrière de son véhicule est violemment percuté. Après avoir repris ses esprits, la milieu de l'Atlético de Madrid constate qu'elle est indemne. Ce n'est pas le cas de sa mère, qui présente une plaie au front qui saigne et, surtout, se rend compte rapidement qu'elle n'a plus de sensation au niveau des jambes. Les deux femmes sont conduites à l'hôpital où Mari sera soignée plusieurs semaines mais perdra l'usage de ses membres inférieurs. "Savoir qu'elle ne pourrait plus marcher, la voir mal, dans son lit d'hôpital, malheureuse par rapport à ce qu'il s'est passé, c'était dur, relate en français, les larmes dans la voix, Virginia Torrecilla. C'est une douleur que je n'avais jamais ressentie. Je ne souhaite cela à personne."

Une tumeur cérébrale en pleine pandémie

Et pourtant, les souffrances, Virginia connaît. Un mois avant ce dramatique accident, l'ancienne joueuse de Montpellier (2015-2019) avait annoncé qu'elle venait de gagner son combat contre le cancer. En avril 2020, en pleine pandémie de Covid, une tumeur cérébrale avait été détectée. Opérée en urgence, Torrecilla avait dû entamer une lutte et subir un traitement par radiothérapie et chimiothérapie. "À ce moment-là, le foot est passé au second plan, se souvient la jeune femme de 27 ans. Ma priorité était la vie. Cette maladie m'a fait comprendre que la vie c'est beaucoup plus que le foot. C'est ta famille et vivre le moment présent car on ne peut jamais savoir ce qui va se passer. Je suis reconnaissante d'être encore là."
Déjà très active sur les réseaux sociaux, Virginia Torrecilla a choisi d'y partager son combat. Elle dévoile sa perte de poids (15 kg), ses cheveux qui tombent et qu'elle doit raser, mais aussi ses petits moments de bonheur lorsqu'elle réalise des chorégraphies endiablées avec certaines coéquipières. "Je me suis dit : « Put..., je suis jeune, je ne fume pas, je ne bois pas, je suis sportive, si cela m'arrive à moi, cela peut arriver à tout le monde »", explique la native de Majorque pour justifier son choix de rendre publique sa bataille et d'utiliser sa notoriété pour aider les gens atteints d'un cancer.

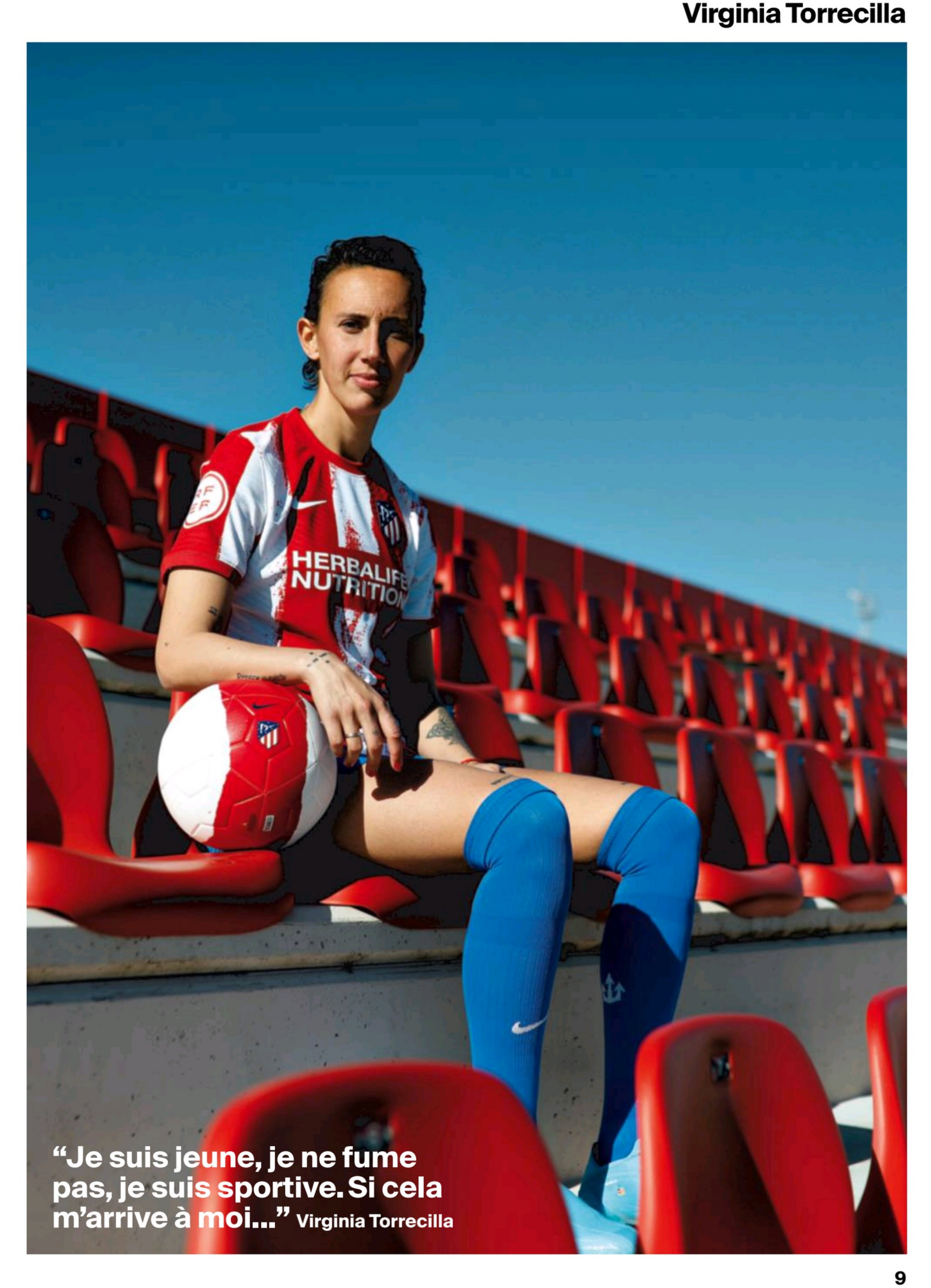
"Cette fille, c'est un soleil"

"Raconter ma maladie, c'est l'une des meilleures choses que j'ai faites", dit-elle avec un peu de recul. Durant les longs mois passés à lutter, Virginia Torrecilla a pu compter sur le soutien de ses coéquipières, de son club – on a vu certains joueurs comme Diego Costa célébrer des buts en brandissant son maillot – mais surtout sa famille. "Mes parents sont incroyables, explique-t-elle fièrement. Ils n'ont pas pleuré devant moi. Ils me donnaient la force de continuer à me battre."
Le courage de Torrecilla a épaté ses proches, dont ses anciennes coéquipières montpelliéraines. "Cette fille, c'est un soleil, toujours en train de rigoler, confie avec admiration Clarisse Le Bihan, attaquante internationale française et amie de la milieu espagnole. Virginia n'a pas été épargnée mais elle a su rebondir, se battre comme le font les grands sportifs dans les moments difficiles. C'est un modèle et on a été très fières et heureuses qu'elle ait pu s'en sortir." Le 23 janvier, les images de Virginia portée en triomphe par les joueuses du Barça après la finale de la Supercoupe d'Espagne perdue dace aux Catalanes (0-7) ont fait la une des journaux espagnols et le tour du monde. "Un moment incroyable, unique, se souvient-elle. C'est un jour que je ne n'oublierai jamais. Ce jour-là, le football féminin a gagné."

Son objectif : la Coupe du monde 2023

Si elle a déjoué les pronostics des médecins qui lui avaient annoncé qu'elle ne pourrait certainement pas reprendre sa carrière à la suite de son cancer, la milieu longiligne (1,73 m, 60 kg) n'a pas encore retrouvé son meilleur niveau. Cette saison, elle n'a disputé que des bouts de match avec l'Atlético de Madrid, troisième du Championnat derrière le FC Barcelone et la Real Sociedad. Mais elle est consciente de l'extraordinaire chemin déjà parcouru. "Quand les médecins m'ont dit qu'ils pourraient me sauver, mais que je ne rejouerais sans doute pas, je me suis dit que je voulais vivre et que je me foutais du foot, poursuit-elle. Mais, quand j'ai commencé à aller mieux, l'idée de rejouer me donnait de l'espoir. J'avais un objectif. Et si je ne pouvais pas y arriver, je voulais au moins savoir que j'aurais essayé."
Avant de tomber malade, Virginia Torrecilla était l'une des meilleures milieux européennes et avait disputé le Mondial 2019, en France, avec l'Espagne. Elle espère reprendre le fil de sa carrière internationale. Cela ne sera certainement pas lors de l'Euro, l'été prochain (6-31 juillet) en Angleterre. Mais l'objectif de la Coupe du monde 2023, en Australie et en Nouvelle-Zélande est, là, bien présent dans sa tête. "Je dois être à 100 % pour revenir en sélection et je suis consciente de ne pas l'être encore, confie-t-elle, lucide. Mais je me dis que ce sera, peut-être, pour l'an prochain, Inch'Allah", conclut-elle dans un éclat de rire.

Atlético de Madrid



“Je suis jeune, je ne fume pas, je suis sportive. Si cela m’arrive à moi...” Virginia Torrecilla

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

KYKY SE QUEDA*... MAIS C'EST PAS CADEAU

Je sais que ça ne se voit pas comme le nez de Der Zakarian au milieu du vestiaire, mais je suis un romantique... Un vrai romantique. La définition du romantisme est assez simple en fait : c'est un mouvement culturel qui est né en Allemagne et en Angleterre vers la fin du XVIIIe siècle, pour se diffuser au cours du XIXe siècle et qui se caractérisait par le fait d'explorer son âme à travers toutes les possibilités offertes par l'art, la peinture, la littérature, la sculpture, la musique, la danse...

Bon, ça c'est la définition littéraire, parce que, dans le foot, c'est autrement moins exhaustif et ça se réduit assez vite à la nostalgie du 4-3-3 avec deux ailiers, l'amour du 10 à l'ancienne ou la passion du stade moisi qui sent l'urine derrière la main courante. Le comble du romantisme étant, bien entendu, le fameux "fan de Riquelme". Ah, celui-là, c'est mon préféré. On en connaît tous un, un bon gros intello du ballon rond qui sait mieux que personne que l'ancien meneur de jeu de Villarreal et de Boca Juniors avait un Maradona dans chaque jambe. En général, il est tapi dans un coin pendant la soirée foot et nous laisse déblatérer sur le dénouement de PSG-OM avec un air subtilement dédaigneux, attendant le moment où il va pouvoir renvoyer Payet et Neymar à leurs chères mises au vert pour exposer toute la classe et l'élégance d'*el Ultimo Diez* qui toise du haut de sa stature le mangeur de chouquettes de la Réunion et la barique à mojito de Santos.

Dans le romantisme absolu, Benzema jouerait à Lyon, Modric à Split, Lewandovski à Varsovie, Salah au Caire. Et Mbappé à... Paris !

Ce romantique-là, on a tous eu un jour envie de l'emplafonner contre le buffet, mais c'est pile à ce moment-là qu'une contre-attaque à trois contre deux nous faisait rebasculer dans le concret du match. Pourquoi je vous parlais de ça déjà ? Riquelme n'a rien à voir avec mon propos... Ah oui, ça y est, le romantisme dans le foot.

Un beau soir de novembre alors que l'automne faisait rougeoyer les feuilles qui tombaient du peuplier qui me servait d'abri, je dévorais pour la cent onzième fois les *Méditations poétiques* de Lamartine (houla, dans deux minutes je vais m'extasier sur Socrates). J'étais donc tranquillement en train de buller sous un arbre du parc Monceau quand j'entends, malgré moi, deux gamins discutailler baballe :

Étienne Garnier/L'Équipe

Ne pas céder à un président qui a toujours voulu les stars sans attendre que des vendeurs de gaz du Moyen-Orient n'en aient l'idée

"– Franchement, si Kylian Mbappé partait au Real Madrid, ça serait une belle histoire.
– Ah ouais, carrément. Il quitterait cette équipe bling-bling de parvenus pour un vrai club, une vraie institution du foot. Ça aurait un côté romantique de faire partie de cette grande dynastie du Real."
J'ai eu comme un électrochoc (un genre de syndrome de Stendhal inversé car ce n'est pas la beauté de la chose qui m'a fait tourner la tête mais sa violence inconsciente): Mbappé au Real, un projet romantique? La belle histoire? C'est à ce moment très précis que j'ai compris que ça ne tournait pas rond chez nous et que, moi-même, sans m'en rendre compte j'étais dans le même bateau ivre.
Eh bien oui, quoi de plus logique? Le jeune homme ambitieux au talent inégalable voué à un destin de prince ne peut que rejoindre le royaume de la sphère de cuir. C'est écrit, c'est le destin... Pourquoi resterait-il à Paris? Son cœur ne peut que le mener loin d'ici... Loin des illusions perdues... Loin, là-bas.
Et si on essayait de passer de l'autre côté du miroir? Imaginons que Kylian Mbappé soit né à Milan, dans le quartier du Duomo, qu'il a grandi près de Bergame. Depuis qu'il est tout petit, il regarde jouer ses idoles avec des étoiles dans les yeux et collectionne dans sa chambre les poster de Wayne Rooney. Il n'est jamais allé à Manchester, il n'a jamais mis les pieds à Old Trafford. Il est ensuite repéré par l'AC Milan, le grand club de sa ville et y fait merveille sur le terrain. Il devient la coqueluche de l'équipe, l'emblème, le petit gars du coin. À votre avis, combien d'Italiens trouveraient que la belle histoire serait qu'il quitte Milan pour rejoindre Manchester United? Le romantisme, c'est Francesco Totti qui reste à la Roma, Steven Gerrard à Liverpool, Romain Danzé à Rennes (oui, bon, c'est pas exactement pareil, mais je le garde quand même).
Et si la belle histoire c'était Kyky le Titi qui reste chez lui? Et si le romantisme c'était plutôt ça... Ne pas céder à un président capricieux (Pérez) qui a toujours voulu pour lui toutes les stars de la planète sans attendre que des vendeurs de gaz du Moyen-Orient n'en aient l'idée. Et si le romantisme c'était de garder coûte que coûte et quoi qu'il en coûte Kylian à Paname en prenant le risque de ne jamais le vendre et de tout perdre? Et si le romantisme c'était de brûler ses ailes pour garder celui qui est le symbole de ce qui reste d'âme parisienne dans ce club?
Alors, oui, ça va coûter cher, très cher, très, très cher... Il resterait pour l'amour du maillot et quelques millions de plus, comme, par exemple, Messi au Barça pendant toutes ces années. Si le foot business n'existait pas et que l'on vivait dans le romantisme absolu, dans un monde sans transfert ni gros sous, sans cynisme... Benzema jouerait à Lyon, Modric à Split, Lewandovski à Varsovie, Mo Salah au Caire. Et Mbappé à... Paris! Ah, tiens, y aurait donc un truc romantique dans ce monde de flouze? Non, j'ai dû rêver.

* Kyky reste

GIANLUIGI BUFFON

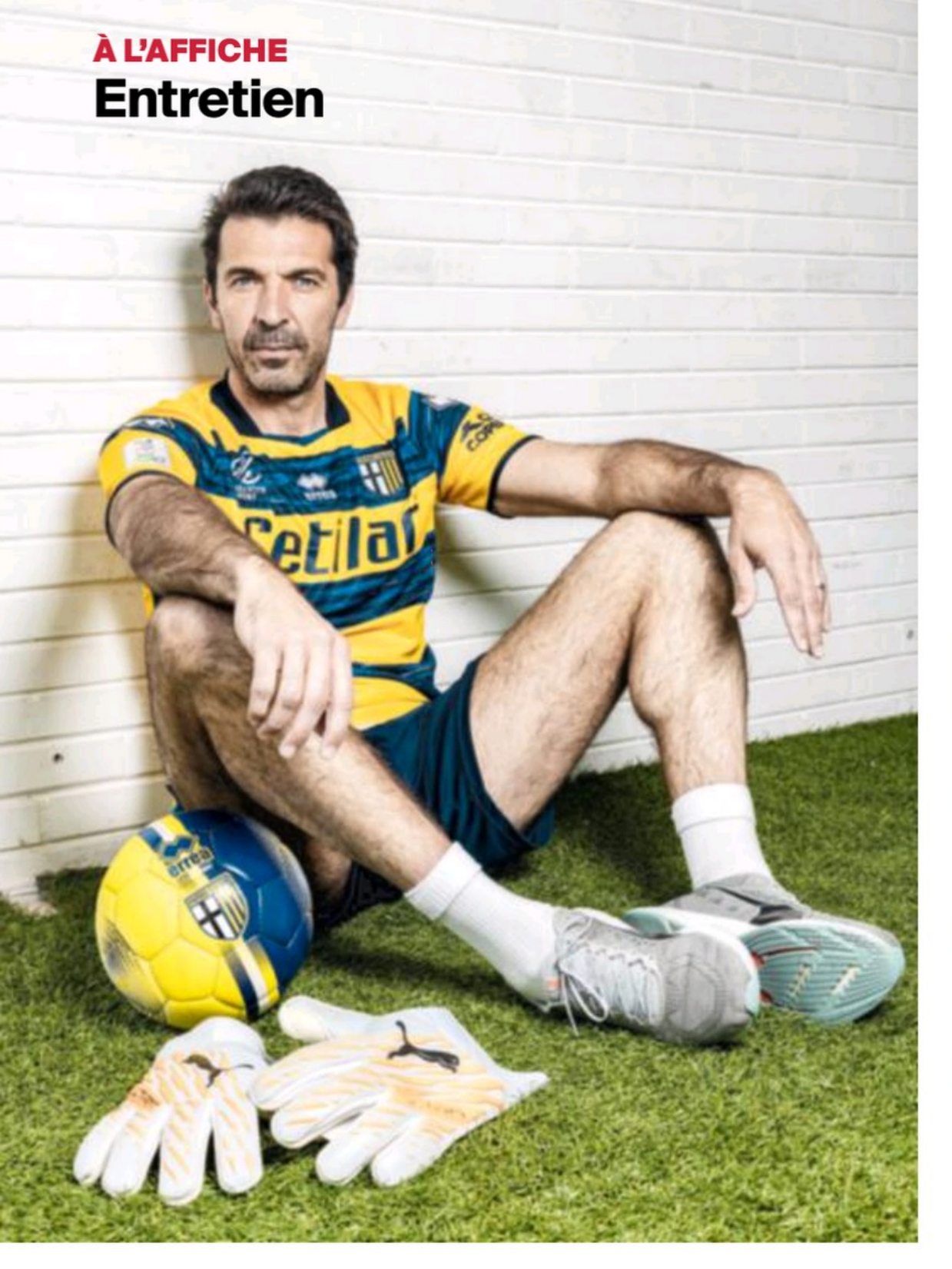
"JE DÉTESTE LE POLITIQUEMENT CORRECT"

De retour à Parme, le mythique gardien est en train de boucler, à 44 ans, sa vingt-septième saison pro. L'occasion de tenter de lui poser toutes les questions auxquelles il croyait avoir échappé jusque-là.

Par
Valentin Pauluzzi

Photo
Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

GRAVITY SPORT
errea
PARMA CALCIO
Cetilar
COPERTI
errea
PARMA CALCIO
BUFFON G.U.I.T.
BUFFON G.U.I.T.



"Gigi" a retrouvé son premier amour en signant un contrat, depuis prolongé avec Parme, son club formateur, aujourd'hui en Deuxième Division.

Gianluigi Buffon
44 ans. Né le 28 janvier 1978 à Carrare (Italie). 1,92 m. Gardien. International italien (176 sélections).

Parcours
Parme (1995-2001), Juventus (2001-2018), Paris-SG (2018-2019), Juventus (2019-2021), Parme (depuis juin 2021)

Palmarès
Coupe du monde 2006 ; Coupe de l'UEFA 1999 ; Championnat d'Italie 2002, 2003, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018 et 2020 ; Championnat de France 2019 ; Supercoupe d'Italie 2002, 2003, 2012, 2013 et 2015 ; Coupe d'Italie 1999, 2018 et 2021.

"Vous souvenez-vous de votre toute première interview ?
(Il réfléchit.) Non, je n'en ai aucun souvenir. Après mes débuts, en 1995, j'ai connu deux jours où j'ai parlé avec à peu près tout le monde, même avec le président des États-Unis ! *(Rires.)*

Si vous aviez été un joueur de champ, à quel poste auriez-vous évolué ?
J'aurais sûrement été un défenseur central ou un milieu parce que je suis un altruiste. J'aime bien me dépenser pour l'équipe, comprendre ce dont elle a besoin et prendre des décisions à partir de ça. Je suis quelqu'un d'éclectique. Savoir un peu tout faire, dans la vie, ce n'est jamais une erreur.

Vous n'avez jamais marqué. Les émotions d'un but vous manquent-elles ?
Durant ces quelque mille matches disputés, j'ai pu monter cinq-six fois sur le dernier corner, mais ça n'a jamais fonctionné.

"J'ai eu des marques d'estime et d'affection parfois imméritées"

J'ai connu beaucoup de choses positives dans ma vie sportive, je peux renoncer à cette émotion. Ça ne m'intéresse pas de marquer le penalty du 5-0 du dernier match de ma carrière, ça ne mettrait à l'épreuve ni mon courage ni ma personnalité. Si c'était un penalty alors que le score est serré, je le prendrais peut-être en considération, même si ça me dérangerait qu'un collègue gardien subisse un but de ma part.

Quelle règle modifieriez-vous en faveur des gardiens ?
La dernière règle pénalisante pour les gardiens a été retirée, la double peine à la suite d'une faute dans la surface en sortant à ras de terre : penalty et expulsion. Un cerveau sain ne pouvait pas concevoir une telle règle, on en a été à la merci pendant des années. Souvent, on ne faisait pas de sortie au sol par peur d'être expulsé. On se privait d'un geste basé sur le timing et le courage qui relevait aussi parfois du génie.

Douze ans sans gagner de Coupe d'Europe : la Serie A est-elle un Championnat déclassé ?
Je ne l'ai jamais dit publiquement car j'éprouve trop de respect pour le football italien, mais j'exprime mon scepticisme auprès des dirigeants, car c'est trop évident. Les dix premières années de Ligue Europa, on était condescendants, il fallait en sortir le plus vite possible parce que c'était perçu à la limite comme une gêne. La Ligue des champions, c'est particulier, mais la valeur moyenne d'un Championnat se mesure avec les équipes moyennes et la Ligue Europa, qu'on ne remporte pas depuis mon succès avec Parme en 1999 *(la Coupe de l'UEFA à l'époque, NDLR),* fait comprendre que le niveau de la Serie A a, en effet, régressé.

Comment jugez-vous la rivalité footballistique France-Italie ?
Elle me paraît saine et faite surtout de chambrages. Malgré tout ce qu'on peut dire, on se sent comme des cousins. Si je dois penser à un peuple qui nous ressemble le plus, je pense spontanément à la France en dépit des diversités culturelles et historiques. Je crois que ça vaut dans l'autre sens aussi pour vous.

Après le coup de tête de Zidane asséné à Materazzi lors de la finale de la Coupe du monde 2006, qu'êtes-vous allé dire à l'arbitre, M. Horacio Elizondo ?

Jean-Louis Fel/L'Équipe

"Je suis un éclectique. Savoir tout faire, ce n'est jamais une erreur"

Rien ! Quand j'ai vu « ça », je l'ai signalé avec des cris et des grands gestes au juge de touche, de façon très spontanée. À ce moment-là, je m'attendais à tout, sauf à ça, c'était vraiment surprenant. Pour nous, ça a été une chance vu la tournure que le match prenait. « Zizou » était dans une forme incroyable et il pouvait faire basculer cette rencontre. C'est un match qu'on a joué comme on a pu, la France était très forte, la plus forte probablement, il suffit de voir son parcours. Seule une équipe avec notre état d'esprit pouvait l'emporter.

Pensez-vous avoir été considéré à votre juste valeur en France ?
Mon expérience a été très belle, j'ai eu des marques d'estime et d'affection parfois imméritées selon moi, notamment dans la rue. C'était parfois émouvant. Ça me mettait limite mal à l'aise.

Que pensez-vous des gardiens de but français ?
Bernard Lama, Fabien Barthez, Sébastien Frey et Hugo Lloris sont ceux qui m'ont le plus marqué. Barthez avait cette légèreté, c'était un fanfaron, c'était sa force. J'aime Maignan aujourd'hui. Quand j'étais au PSG, un entraîneur des gardiens italien m'appelait afin d'avoir des infos. Je me souviens lui avoir répondu que celui de Lille méritait qu'un club italien dépense de l'argent pour lui. Je suis content qu'on m'ait donné raison par la suite.

Que détestez-vous le plus dans le monde du football ?
Les clichés. Ça vaut pour la vie en général. Ça me rend fou. Je crois aux individus et à la différence de valeur fondée sur des mérites que l'on doit confirmer. Je déteste également le politiquement correct… même si j'en use sans doute aussi. Je le fais pour ne pas manquer de respect aux autres. Même des choses vraies peuvent être désagréables, cela cause un tort à quelqu'un d'autre et, vu que c'est public, ça le crée devant les yeux du monde, et ce n'est pas sympa. Ça m'arrive surtout quand on me demande de juger les autres joueurs, cela m'ennuie. Vous devez dire toujours les mêmes choses pour ne pas paraître malpoli.

Avec la multiplication des matches et des compétitions, y a-t-il un risque tangible d'overdose du football ?
Je me sens à disposition du football puisque c'est encore un divertissement et une profession. Si un collègue en a marre, il prend ses cliques et ses claques et s'en va. Le joueur dispose toujours de la liberté de choisir. Concernant les supporters, le monde change, ainsi que les modalités, les instruments pour suivre sa propre équipe sont là, mais c'est vrai que la passion et les émotions manquent. Certaines spécificités n'existent plus, tout est trop homogène. Avant, quand je rencontrais la Suède, je savais que ça allait être 58 longs ballons dans la surface de réparation pour des •••

Malgré deux arrêts lors de la séance de tirs au but, Buffon ne peut empêcher la défaite de la Juve en finale de la Ligue des champions 2003 contre l'AC Milan (0-0, 2 t.a.b à 3) de Nesta (ici à l'image).

Le portier profite de son aura et de sa carrière pour transmettre son savoir aux jeunes de son académie, créée en 2021.

Gianluigi Buffon auprès de "Zizou" lors de la victoire italienne au Mondial 2006.

••• blonds aux yeux bleus de deux mètres qui enfonceraient leurs coudes dans ma tête. Maintenant, la Suède joue comme l'Italie, l'Espagne, le Liechtenstein ou le Nigeria. J'ai toujours été passionné par ces différences. Or, le monde va dans une autre direction. Je l'accepte et je vais de l'avant.

Seulement 35 % d'Italiens en Serie A : comment est-ce possible ?
Il y a probablement un motif économique et je trouve ça dommage. J'évolue en Serie B et je vois plein d'Italiens qui pourraient tranquillement jouer parmi l'élite et être des protagonistes au niveau au-dessus. Cela pénalise avant tout la Nazionale, qui n'a pas un gros réservoir.

Le slogan italien au début de la crise sanitaire du Covid, « on en sortira meilleur », était-il démagogique ?
C'était un souhait, probablement un peu démago, oui. Cela dépend de comment chacun utilise son temps libre. Si vous l'utilisez de manière constructive ou introspective. Pour moi, cela a été un bel examen, ça m'a permis de voir combien les fondations de ma famille étaient solides. Je suis étonné d'être encore dans cette condition psycho-physique et d'avoir autant d'énergie à 44 ans. Je ne l'aurais jamais imaginé, ce n'est pas ordinaire. Et je

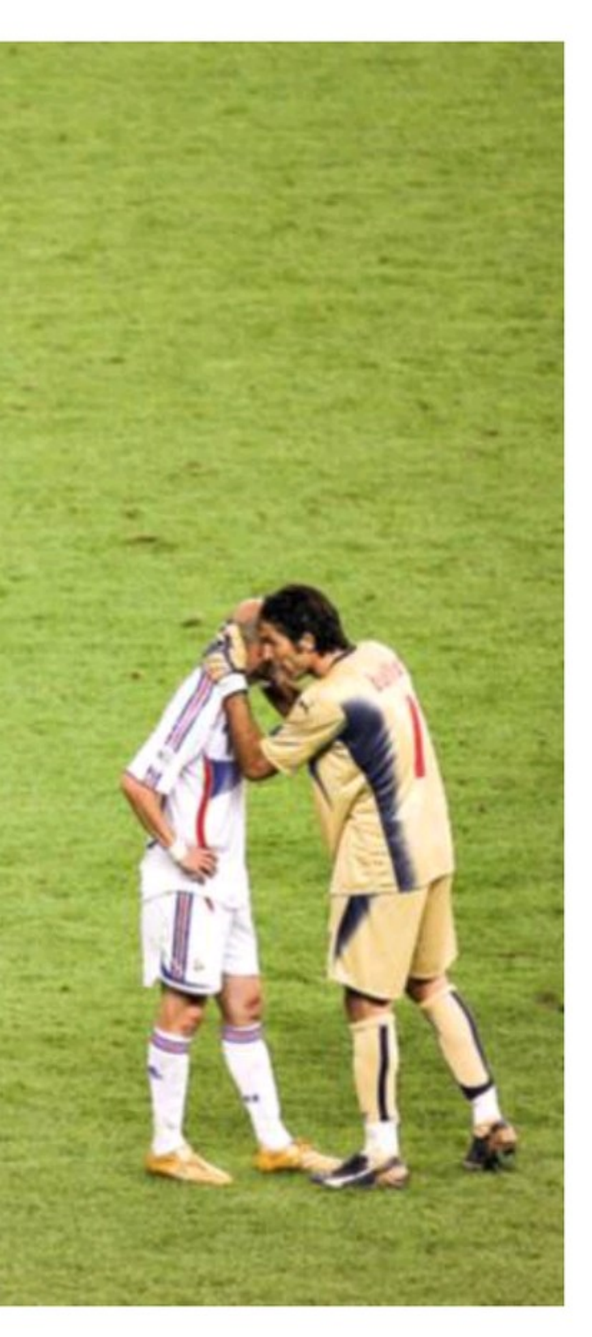
"Je suis étonné d'être encore dans cette condition"

continue justement pour profiter du football quand il y a eu un retour à la normale.

Les footballeurs sont-ils trop égoïstes au moment où les clubs traversent une crise financière sans précédent ?
À la Juventus *(en 2020),* on s'est comportés de manière sérieuse et rationnelle. Quand le club nous a proposé de renoncer à deux salaires mensuels, on n'a pas négocié, on a accepté sans sourciller, ça a pris cinq minutes. Ça prouve qu'on ne vit pas dans notre monde, on tient tous à l'avenir du football. En revanche, si vous vous référez aux difficultés économiques des clubs… Je suis surpris qu'il y en ait. Le manque de revenus est une chose, les gros salaires en sont une autre. Si un président décide de fermer les robinets, soit le footballeur arrête de jouer, soit il va au Nicaragua pour maintenir un certain salaire. La solution est donc très simple, pourquoi moi je la trouve et pas les autres ? C'est qu'il y a des intérêts très complexes derrière tout ça.

Pourquoi la Juventus a-t-elle le chic d'être mêlée à autant de scandales ?

Pierre Lahalle/L'Équipe



Elle a toujours une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Entre ses supporters et ses opposants, elle est au centre de l'attention de toute l'Italie. Ce qui lui arrive fait toujours du bruit. Elle a été accusée de plein de choses, elle a souvent été punie, et plus ou moins pour des choses que les autres clubs ont commis. Et je le dis sans m'ériger en défenseur de la Vieille Dame. Quand cela arrive à la Juventus, tous les autres se protègent derrière elle car ils savent que c'est elle qui déclenche le tollé le plus fort.

Smartphones et réseaux sociaux sont-ils en train de désagréger les vestiaires ?
Oui et non. Ils peuvent aussi unir en permettant de lancer des challenges, comme la vidéo la plus idiote, la plus amusante. C'est donc un objet de partage qui peut également souder un groupe. Je suis issu d'une génération qui façonnait cette cohésion d'une autre façon, mais il suffit de regarder mes fils pour comprendre que je ne peux pas exiger qu'ils fassent comme moi car, malheureusement, ils grandissent d'une façon totalement différente à la mienne.

Ilaria D'Amico, votre compagne, est journaliste de sport. Cela a-t-il fait évoluer votre regard sur la profession ?

"Ma vie ne peut pas être conditionnée par la volatilité des autres"

Non, je l'ai connue quand j'avais déjà beaucoup d'expérience avec vous, je m'étais déjà fait une idée. Je comprends que vous avez un travail compliqué, que c'est la « débrouille » pour obtenir les bonnes informations, j'ai un grand respect pour ça. Cependant, vous manquez parfois complètement d'objectivité, car vous vous laissez conditionner par des facteurs externes. Il y a quelques années j'ai vu, par exemple, qu'un journaliste commençait à changer d'opinion en se fondant sur ce qu'il lisait sur les réseaux sociaux. Les rôles étaient inversés, je me suis dit qu'on était foutus.

Avez-vous souffert des jeux de mots douteux formulés sur votre nom de famille ?
Non, ma stature et mon caractère m'ont toujours aidé. J'ai toujours été exubérant, bon camarade, par conséquent, je n'ai jamais été l'objet de dérision. En CP, sur mon premier bulletin de notes, l'appréciation était : « Gigi est le leader de la classe. » Mes parents étaient surpris parce qu'en cinq mois j'avais réussi à développer un vrai caractère alors qu'à la maison j'étais plutôt mesuré.

Quand on prolonge aussi longtemps sa carrière, prend-on le risque aussi de négliger sa famille encore plus longtemps ?
Cela a toujours été mon doute premier. Mais je vois que mes enfants sont très heureux de pouvoir me suivre. En 2018, j'avais d'ailleurs décidé d'arrêter. Puis il y a eu le coup de fil du PSG. J'en ai d'abord parlé à mes enfants, qui n'ont eu aucune hésitation. « Vas-y papa, c'est trop chouette, tu vas jouer dans une superbe équipe », m'ont-ils dit. Ça me fait comprendre que c'est important pour eux de m'avoir comme point de repère, ils sont contents d'avoir un papa comme ça.

Vous avez lancé la Buffon Academy. Mais n'est-ce pas une douce illusion pour les enfants qui vont la fréquenter ?
C'est une expérience. Je n'oublie pas et je n'oublierai jamais celles que j'ai vécues petit. Aujourd'hui, elles sont encore un générateur de rêves. Je propose une Academy de qualité et professionnelle. Puisque j'y ai mis mon nom et mon énergie, je ne veux pas faire piètre figure. Le véritable objectif est de laisser un patrimoine, et ce n'est pas rien. •••

Malgré son âge, l'ancien gardien de la Nazionale n'envisage pas encore un départ à la retraite. Une retraite qu'il avait failli pourtant prendre en 2018.

••• Êtes-vous fâché de ne jamais avoir remporté le Ballon d'Or ?
Il n'y a pas toujours de logique. En 2003, je suis élu meilleur joueur de la Ligue des champions *(la Juventus n'avait été battue qu'en finale par l'AC Milan, 0-0 a.p., 2 t.a.b. à 3),* une rareté pour un gardien, et je ne finis même pas dans le top 5 *(victoire de son coéquipier Pavel Nedved devant Thierry Henry, Paolo Maldini, Andreï Chevtchenko et Zinédine Zidane. Buffon termine lui neuvième de ce classement).* Les journalistes ne s'en sont pas aperçus ? Ont-ils manqué de courage ? Je ne m'en fais pas car, finalement, je me moque de certaines récompenses, mais je cherche la méritocratie, car c'est du sport, et souvent, je ne la vois pas. D'ailleurs, pour moi, la plus grande injustice autour du Ballon d'Or, ça a été Iniesta, qui était aussi fort que Maradona, Messi ou Ronaldo.

Si ce n'est pas vous le meilleur gardien de tous les temps, qui se rapproche de ce statut ?
C'est injuste de comparer des gardiens. Chacun est le champion de sa propre époque. Vous ne pouvez pas comparer Petr Cech et ses deux mètres avec par exemple un petit gardien des années 50 qui mesurerait 1,50m. Il y a eu l'évolution de l'homme, des instruments avec lesquels on travaille qui nous rendent plus performants. On peut faire des classements, mais plutôt tous les vingt ou vingt-cinq ans.

Comprenez-vous que certains de vos fans voudraient vous voir arrêter à un bon niveau ?
Si j'avais dû écouter ces raisonnements, j'aurais renoncé à cinq Scudetti, deux finales de Ligue des champions, deux titres de meilleur gardien du monde, à 37 et 39 ans, des milliers d'émotions, et je ne sais combien d'argent. Donc, ces requêtes me paraissent prétentieuses et présomptueuses. Le supporter vous aime mais si vous n'arrêtez plus les tirs, il ne vous aime plus. Ma vie ne peut pas être conditionnée par la volatilité des autres. En fait, je n'en ai rien à faire de la Ligue des champions et de la Coupe du monde. Le match, c'est comme la scène, pour un acteur, et je vois que je m'en sors encore bien. C'est puissant à 44 ans, ça a une valeur éducative pour mes enfants qui se disent : « Merde, papa, à son âge… »

Vous êtes revenu à la Juventus, puis à Parme. Un retour au Paris-SG est-il envisageable ?
(Il sourit.) On ne sait jamais, si vous me dites : « À 50 ans, tu joueras encore et, entre-temps, tu seras allé au Barça et au Real, tu auras gagné un Mondial et une Ligue des champions », je ne serais pas surpris. J'ai tout fait pour atteindre le maximum et je peux encore l'atteindre à n'importe quel moment." ● **V. P.**

Making of

Lieu
FaceTime, chacun depuis nos domiciles respectifs.

Durée de l'entretien
Plus d'une heure.

Niveau de connivence
2/10, juste des zones mixtes. Mais je connais très bien sa famille.

Langue utilisée
Italien et un peu de français.

Autre personne présente
Fabrizio Cometti, l'attaché de presse de Parme.

La question qu'on a oublié de lui poser
"Quelle est la question que l'on ne vous a jamais posée ?"

La note qu'il se met pour l'interview
"Je ne donne pas de note, mais c'était très stimulant !"

La note qu'on lui met pour l'interview
9/10. Disponibilité totale et réponses approfondies.

Les prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Alan Shearer, un mec sans filtre, Roger Federer, Valentino Rossi, Federica Pellegrini. On pourrait organiser une table ronde pour expliquer pourquoi on a continué si longtemps."

errea
PARMA CALCIO
errea
PARMA CALCIO
27

Par
Thymoté Pinon, à Madrid

Photos
Jean-François Robert/L'Équipe

CAMAVINGA AU-DELÀ DU REAL

Super sub d'un Real Madrid renversant, le jeune Français raconte pour la première fois sa nouvelle vie parmi les cadors madrilènes, juste avant de se lancer dans la préparation de la finale de la Ligue des champions, face à Liverpool, le 28 mai, au Stade de France.

Emirates
LY BETTER

Le regard assuré, le verbe facile, Eduardo Camavinga affiche pour son âge une assurance et une sérénité assez bluffantes.

Après des premiers mois de découverte et d'apprentissage, le milieu de 19 ans s'est vite adapté à son nouvel environnement.

Non, la force de l'habitude ne rend pas les murs de la Maison Blanche imperméables à la tension. En tous les cas, pas lorsque le Covid s'en mêle. La veille de notre arrivée dans la capitale espagnole, deux joueurs du Real ont été testés positifs et la pression est subitement montée d'un cran, à Valdebebas. Alors qu'une quatorzième Ligue des champions est à portée de main, pas question qu'un virus vienne gripper la mécanique madrilène. Le contrôle des tests PCR est rigoureux, le port du masque imposé aux rares visiteurs autorisés, la frousse palpable. De quoi altérer la bonhomie d'Eduardo Camavinga ? C'est là que la magie de l'insouciance opère. Dès que les portes de l'ascenseur chargé de le conduire jusqu'à nous laissent apparaître ses tresses dorées, ni la Liga, ni la C1, ni la pandémie ne semblent plus exister. Les claquettes-chaussettes sont frappées de son numéro 25, le sourire ultra-bright et la poignée de main chaleureuse. Un "Bienvenido !" lâché par le plus jeune joueur de l'effectif d'Ancelotti plus tard, la discussion peut s'amorcer. Le gamin (19 ans) vient de gagner l'opposition de fin d'entraînement. Mieux, il a "mis une vraie frappe" et la séance s'est "super bien passée".

Bref, la décontraction est de mise. "Mais ça, tu le vois à la manière dont je me tiens, de toute façon", confiera-t-il à l'issue de l'interview. "Quand je suis avachi comme ça dans le fauteuil, c'est que tout va bien !" Cinq minutes après le début des échanges, l'attaché de presse du Real a déjà quitté le petit salon de réception. À quoi bon surveiller ce qui sort de la bouche d'un gamin dont le degré de fraîcheur semble proportionnel à l'intelligence ? Si cela vous rappelle un autre phénomène français de précocité, vous visez juste. Kylian Mbappé est (encore) loin de Madrid mais il n'aura pas besoin de donner des cours de media training à son cadet s'il le rejoint.

"Je réalise que ce sera très différent de Rennes"

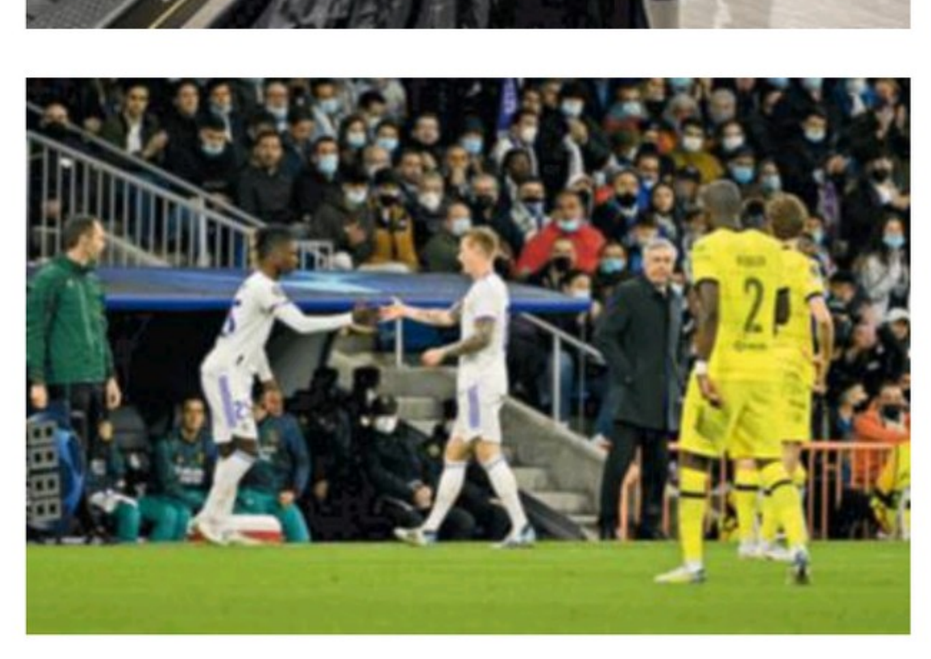
Le souvenir de Djeddah

Il paraît déjà loin le temps du premier "toro" passé à courir après le ballon au milieu des Modric, Kroos et Benzema. "Pour ma première séance collective, je m'étais dit : « Eduardo, essaye de ne pas te retrouver trop souvent au centre. » Autant vous le dire tout de suite, je n'ai pas réussi." L'ancien Rennais rejoue la scène dans un grand éclat de rire mais concède avoir été "un peu surpris par la vitesse à laquelle ça allait". Le deuxième souvenir marquant remonte à cet hiver. Un proche nous avait mis sur la piste : "Demandez-lui ce qui s'est passé le soir de la Supercoupe d'Espagne..." La scène date du 16 janvier mais Camavinga s'en souvient comme si c'était hier. Ce jour-là, à Djeddah (Arabie saoudite), le Real remporte le premier trophée de sa saison en prenant le meilleur sur l'Athletic Bilbao (2-0). Après quelques effusions sur la pelouse, le "rookie" s'attend à ce que les célébrations se poursuivent dans le vestiaire. Il n'en sera rien. "Je réalise alors que ce sera très différent de Rennes, résume « Cama », son surnom au club. À l'épo-

Christian Bertrand/Alamy Stock Photo

"Cama" s'est rapidement pris au jeu des poses dignes d'un mannequin. "C'est comme ça qu'ils font ?", plaisante le jeune joueur.

L'ancien Rennais a été rapidement adopté par les tauliers du Real que ce soit Karim Benzema, coiffé par Sebastiao Camavinga le frère de, ou Toni Kroos.



que, quand on gagnait un match, on faisait n'importe quoi. *(Il se marre.)* Ici, ce n'est qu'après les très grosses victoires que les émotions peuvent déborder."

"Si je tente les mêmes extérieurs que Modric, je me « fais » une cheville"

Le coup de téléphone d'Ancelotti

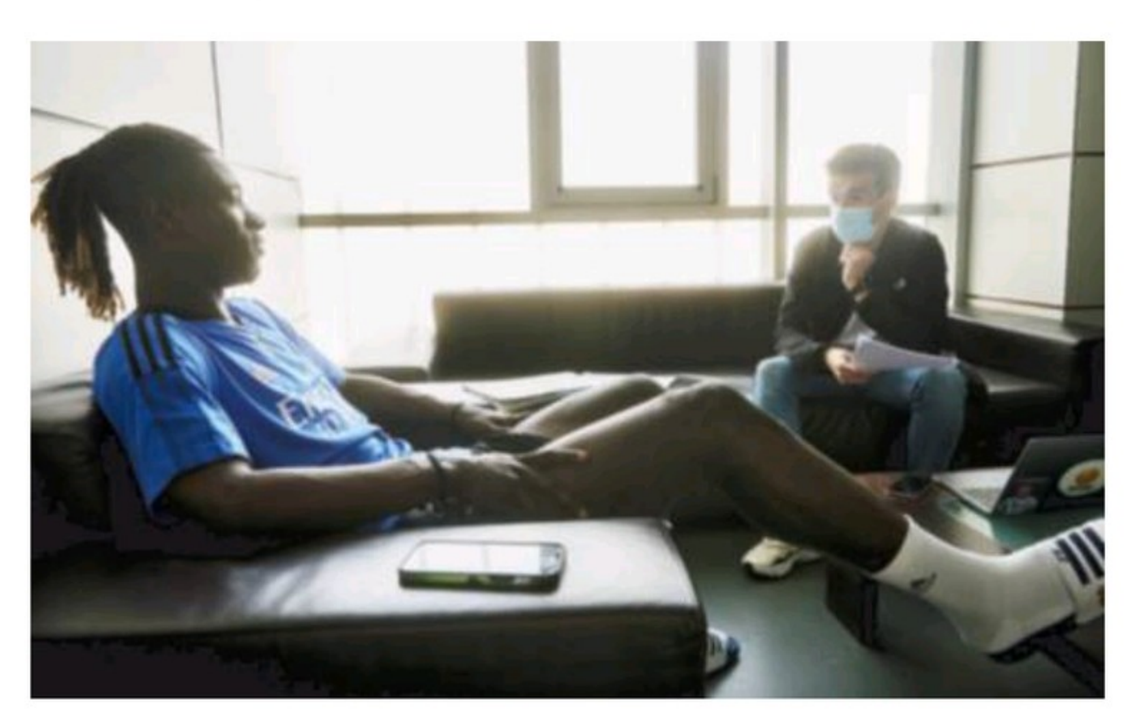
En Arabie saoudite, l'international français ne dispute que dix minutes au total. Au cœur de l'hiver, certains s'interrogent : pourquoi avoir choisi Madrid l'été dernier ? L'agence Stellar, qui représente le joueur depuis décembre 2020, n'avait-elle pas connaissance des propriétés inoxydables du trio Casemiro-Kroos-Modric ? Ne vous inquiétez pas pour Jonathan Barnett et son équipe, ils savaient. Ils savaient même que leur nouveau protégé n'enchaînerait pas les titularisations (15, toutes compétitions confondues, pour 37 apparitions au total). Car, lorsqu'il a été mis au courant de la volonté de ses dirigeants d'attirer Camavinga, Ancelotti a pris le temps de décrocher le téléphone. Et d'expliquer, en substance, qu'il faudrait s'armer de patience. Dès le départ, l'Italien souhaitait toutefois ardemment la venue du Français. Six mois plus tard, "Carletto" ne regrette rien. "Il progresse beaucoup, analysait il y a peu le coach madrilène. Ça a été compliqué, parfois, lorsqu'il débutait certains matches. Mais maintenant, il a beaucoup plus de confiance et il apporte à l'équipe l'énergie dont elle a besoin au milieu." L'énergie. Ce terme revient souvent lorsqu'il est question du gaucher.

Pas de danse et maturité

Passer deux heures avec lui permet de mesurer pourquoi. Du "Vale !" *(D'accord)* qui a officiellement lancé l'entretien, aux derniers cliquetis émis par l'appareil de notre photographe, en passant par les "Y nada maaaas" *(Et rien de plus)* entonnés sur l'air de l'hymne local *(Hala Madrid),* tout s'est fait à 2 000 à l'heure. Tout ou presque. Car cet entrain va de pair avec une espèce de placidité à toute épreuve. Dans la foulée de pas de danse au rythme de la techno émanant d'un festival se déroulant à quelques encablures de la Ciudad Real Madrid, le jeune homme sait, par exemple, redevenir très sérieux. On vient de lui poser une question : qui gagnerait-on à interviewer après lui ? Silence et réflexion. La réponse finit par fuser : "Paul Pogba !" Sur la terrasse qui surplombe le terrain de l'équipe première et juste au-dessus d'un Toni Kroos resté faire bronzette, le shooting peut reprendre. Nouvelle leçon de déhanchés et de poses "façon mannequin". "C'est comme ça qu'ils font, non ?", lance, hilare, la pépite. Tout le monde s'amuse sous le soleil et, de nouveau, l'attaché de presse laisse faire. En interne, on salue l'exemplarité et la maturité de la recrue. Le gaucher écoute et apprend vite. Il s'est naturellement rapproché des francophones (Benzema, Ferland Mendy, •••

Twitter RMadridFrance - Franck Faugère/L'Équipe

Carlo Ancelotti (ci-dessous) avait pris l'initiative d'appeler les proches de Camavinga pour le convaincre de rejoindre la Maison Blanche.



À 17 ans à peine, Eduardo Camavinga figurait déjà sur la couverture du *France Football* en date du 22 septembre 2020.

Courtois, Hazard) mais des liens se sont aussi noués avec les jeunes, Vinicius et Rodrygo. Comme Benzema récemment, les deux Brésiliens sont même régulièrement coiffés par Sebastiao Camavinga, grand frère de. Bref, l'intégration n'aura pas vraiment été un sujet.

Le grand frère Alaba

Et dans la famille d'adoption du "niño", c'est le défenseur autrichien David Alaba qui joue le rôle du *hermano mayor* (grand frère). "C'est un chic type, comme on dit, énonce Camavinga, sourire jusqu'aux oreilles. Plus sérieusement, c'est quelqu'un qui te parle et t'aide beaucoup. On a une très bonne relation. Mais je peux vous dire que si je fais quelque chose de mal, il va me le faire savoir fermement." Quid des trois monstres sacrés de l'entrejeu, qui l'ont vu débarquer dans leurs pattes ? "Ils se comportent super bien avec les jeunes, résume un habitué de Valdebebas. Ces gens-là ont une telle confiance en eux qu'ils ne se sentent jamais vraiment menacés. Et puis, Ancelotti excelle dans le management..." Certains membres du vestiaire ont pu s'étonner, courant mars, que la relève ne joue pas plus mais ça s'est arrêté là. Encore une fois, tout le monde souligne que le processus censé faire d'eux des titulaires a très vite été exposé à Camavinga et à l'Uruguayen Federico Valverde (23 ans). Chacun sait donc à quoi s'en tenir. Cela tombe bien, le premier déteste rien de moins que de "rester dans l'ignorance" et n'a donc de cesse de solliciter l'expertise des cadres. "Honnêtement, tout le monde m'a mis à l'aise, sans exception, poursuit-il. Et puis, je crois que je suis plutôt sympathique et ouvert, non ? Quand j'ai une question, je vais la poser. Que ce soit à Toni *(Kroos)*, à Luka *(Modric)* ou aux autres. Et, forcément, quand tu vas vers les gens, ils viennent plus facilement à toi." En atteste l'échange auquel on a assisté entre le Français et un Kroos pourtant frustré de lui céder sa place face à Chelsea (2-3 a.p., le 12 avril). Quarante-huit heures plus tard, les sourires et la rigolade, dans la langue de Cervantes, étaient de nouveau de mise. La preuve que la concurrence ne parasite pas la transmission. Au moment où le gamin monte en puissance, aucune trace de nervosité n'est recensée parmi les possibles menacés.

"Avant, j'étais un mec qui avait trop la pression !"

Couvé par les cadres

"C'est une vraie chance d'apprendre le métier aux côtés de ces joueurs-là, synthétise Camavinga." Et, lorsqu'on lui demande d'énumérer ce que lui transmettent ces professeurs d'exception, les leçons ne mettent pas longtemps à être recrachées. Sur Modric : "Luka, il a un instinct, une vision de ouf, ce n'est pas un Ballon d'Or pour rien. Il te sort des trucs avec son extérieur du pied, pff... Moi, si je tente des choses pareilles, je me « fais » une cheville. *(Il explose de rire.)* Mais il me transmet tout le reste, oui. Il attaque autant qu'il défend, donc je m'inspire de la manière dont il se déplace." Au sujet de

Bernard Papon/L'Équipe

"LES AVANT-DERNIÈRES PASSES, QUI EN PARLE ?"

S'il est encore en phase d'apprentissage, l'international français a déjà un regard bien acéré sur le football moderne. Et sait ce qu'il lui reste à travailler.

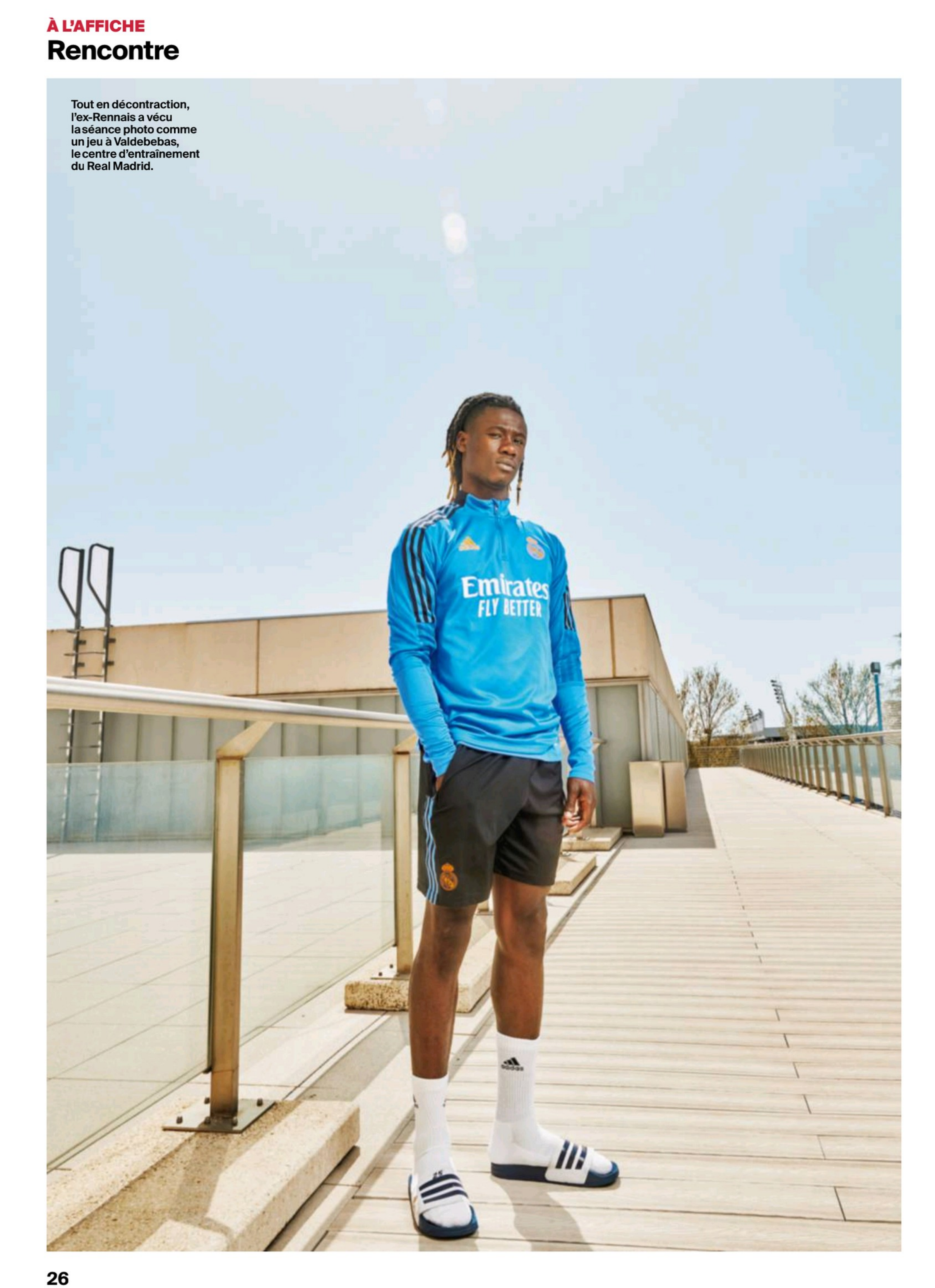
"Cama" ne prête pas vraiment d'attention à ses statistiques.

"Certains de vos proches nous ont incité à vous parler des chiffres. Les meilleurs milieux de terrain de la planète font des statistiques...
(Il coupe.) Moi, je ne suis pas trop dans ces trucs-là. Entre marquer et faire marquer, je choisirai toujours la seconde option. Je ne dis pas ça pour faire genre. C'est aussi important qu'inscrire un but. Les avant-dernières passes, c'est pareil. Mais qui en parle ?
Vous dites ça parce que vous excellez dans le domaine...
Non, même pas ! On en parlait déjà beaucoup avec Mathieu *(Le Scornet)*, de ça. À Rennes, je n'avais pas d'énormes stats mais j'étais souvent l'avant-dernier maillon. Je décalais ou je donnais dans le bon tempo. Mais ça, les gens ne le relèvent jamais...
Être décisif, c'est un état d'esprit ?
Tu peux avoir un impact sur le match sans être « décisif » de la manière dont on l'entend aujourd'hui. Tu peux l'être défensivement, par exemple. Mais ça se mesure un peu moins bien statistiquement, alors les fans y font moins attention. Je crois qu'il ne faut pas forcer les choses. Les fois où j'ai marqué, je ne m'étais pas dit qu'il fallait que je le fasse. Tu peux te fixer des objectifs, oui. Mais il ne faut pas se mettre la pression.
Certains vous la mettent...
Vous parlez de mon père, hein ? En janvier, il m'a dit de marquer quelques buts d'ici à la fin de saison. C'est fait, je vais pouvoir choisir mon cadeau !
Il y a les séances de finition au Real...
Ah, franchement, il y a un énorme niveau. Heureusement que j'ai progressé ! À Rennes, ils vont vous dire que je ne savais pas tirer. *(Il se marre.)* Là, je viens de mettre une frappe lors de la séance. Franchement, je suis bien maintenant ! Bon, je n'ai pas forcément une grosse patate, hein, mais c'est quand même pas mal.

Marquer des buts, être présent dans les vingt-cinq derniers mètres, c'est plus dur que de jouer numéro 6...
Je vois où vous voulez en venir... Il faut que j'apprenne à jouer entre les lignes, je sais. Il faut que je m'y mette, que je m'entraîne, que je bosse dur. Ce n'est pas forcément mon truc, mais ça se travaille.
Ne pensez-vous pas que vous avez déjà ces facultés-là, qu'elles sont juste un peu enfouies ?
Ce n'est pas ma qualité première, on va dire. Quoique, avant, je jouais 10 ! Ce n'était pas la même chose, quand même, ça n'avait rien à voir. *(Il rit.)*
Mais vous préférez jouer en position de numéro 6, non ?
Je dirais 6, oui. Mais, quand je joue 8, je marque ! Là où on me mettra, je jouerai.
Tout ça pour atteindre quelle version finale ?
J'hésite. C'est dur comme question !

Si vous deviez créer votre joueur idéal, sur votre jeu vidéo favori...
Ah mais si vous me voyiez jouer à *FIFA*... Je ne suis pas le même qu'en vrai, je me transforme. Dans le jeu, j'ai une vitesse de fou, je fais des tout droit, je ne défends pas ! *(Il explose de rire.)* Je campe devant ! Du coup, j'ai des stats de dingue. Mais, dans la vraie vie, car il faut savoir revenir à la réalité, je crois que tu dois désormais savoir tout faire. En tous les cas, quand tu joues milieu.
C'est possible, ça ?
Allier l'aspect défensif et l'aspect offensif, oui. Si j'ajoute un peu de stats et de jeu dans les interlignes, on sera pas mal.
Et quand aura-t-on accès à cette version finale de vous-même ?
Franchement ? Je n'en sais rien. Car, tout ce que j'ai fait depuis petit, je ne pensais pas que j'allais le faire. C'est Dieu qui sait. Peut-être que ce sera dans un an, dans deux. Et pourquoi pas dans six mois ?" ● **T. P.**

Bernard Papon/L'Équipe



Tout en décontraction, l'ex-Rennais a vécu la séance photo comme un jeu à Valdebebas, le centre d'entraînement du Real Madrid.

Contre le PSG et Chelsea, Eduardo Camavinga avait fait deux entrées remarquées à Bernabeu en Ligue des champions. En demies retour, contre le Manchester City de Fernandinho, le Français a confirmé.

Bernard Papon/L'Équipe

••• Kroos : "Toni, il lâche des passes de malade. Vous voyez les matches, mais à l'entraînement c'est pire. *(Il soupire.)* Alors, tu regardes et t'as forcément envie de faire la même chose." Concernant Casemiro, enfin : "« Case », quand je joue 6, il me dit de garder mon calme. Et, surtout, de ne pas prendre de carton trop tôt pour ne pas avoir à changer mon jeu par la suite."

Des cartons qui agacent la maman

On touche là un point sensible. Peut-être le seul bémol de ce début d'aventure quasi idyllique. À l'évocation de ces avertissements qui pleuvent (neuf au total), Camavinga ne se tend pas pour autant. Lucide, toujours assis tout au fond de son fauteuil, il préfère en rire. Mais sait qu'il va devoir corriger le tir rapidement. Parce que tonton Casemiro gronde, mais aussi et surtout parce que cela ne plaît pas (du tout) à la maman. "D'habitude, ma mère est toujours de mon côté. Mais, un jour, mon frère m'a dit qu'elle lui avait demandé pourquoi j'avais taclé bêtement lors d'un match. Elle répétait : « Mais pour quelles raisons fait-il ça ? Pourquoi ?! » Forcément, quand on te le rapporte, tu cogites ! Et tu te canalises." Tu essayes, en tout cas. Le surlendemain de notre visite, le numéro 25 récolte un nouveau jaune dès la demi-heure. Pis, il frise l'exclusion quelques minutes plus tard. Face à Séville, et alors que les siens sont menés 2-0, Ancelotti n'hésite pas une seconde. Le Français paie pour apprendre et ne réapparaît pas au retour du vestiaire. Ses coéquipiers renversent finalement la vapeur (3-2) et la soirée se termine dans une ambiance de sacre. "Cama" a donc, malgré tout, doublement de quoi se réjouir. Après avoir inscrit le but libérateur, c'est vers lui que Karim Benzema a sprinté. Quand le lider maximo vous absout ainsi, dans un moment clé, c'est sans doute que vous commencez à compter. Le boss du Real a vu passer trop de cracks annoncés pour se tromper. Une fois de retour au vestiaire, le natif de Miconje (Angola) semblait, lui, déjà être passé à autre chose. L'insouciance, encore et toujours.
À Madrid, les erreurs ont pourtant de quoi

"Je ne suis pas « je-m'en-foutiste » mais presque"

donner de vrais coups de chaud tant la passion transpire. Se promener dans la capitale en pleine *Semana santa* suffit à s'en rendre compte. Des gros titres de *Marca* et *AS*, au nombre de maillots blancs fièrement arborés, en passant par les discussions de comptoir enflammées, celle-ci suinte constamment.

La boule au ventre a disparu

Tenter de déambuler dans Valdebebas – après y avoir croisé des dizaines de fans faisant le pied de grue à l'entrée – ne fait que renforcer cette impression. Vous y croisez un salarié tous les dix mètres et ne franchissez la moindre porte que si l'un des vigiles chargé de la surveiller reçoit un feu vert via talkie-walkie. Que Camavinga le veuille ou non, jouer au Real en étant aussi jeune n'est pas quelque chose de commun. "Je sais, on me le dit tous les

Le plus jeune joueur de l'effectif du Real Madrid a su transformer la pression en adrénaline.

Toutes compétitions confondues, l'international français (3 capes) totalise 37 apparitions sous le maillot merengue.

Eduardo Camavinga
19 ans. Né le 10 novembre 2002, à Miconje (Angola). 1,82 m ; 70 kg. Milieu de terrain. International français (3 sélections, 1 but).

Parcours
Stade Rennais (2013-2018, au centre de formation puis 2018-2021 avec les pros), Real Madrid (depuis août 2021).

Palmarès
Championnat d'Espagne 2022 ; Supercoupe d'Espagne 2022 ; Coupe de France 2019.

jours, en plaisante le principal intéressé. Mais je suis quelqu'un qui vit les choses avec un peu de détachement. Je n'irais pas jusqu'à dire que je suis « je-m'en-foutiste » mais c'est presque l'idée. Il ne faut pas se mettre trop la pression…"
Mais d'où provient cette assurance à toute épreuve ? Pour la première fois, Camavinga fait référence à une période antérieure à celle du Stade Rennais et la réponse surprend. "Avant, j'étais un mec qui avait trop la pression ! Surtout quand j'étais plus petit, quand j'avais 12 ou 13 ans. Mais, à partir du moment où tu commences à comprendre ce que tu peux et dois faire sur le terrain, elle se transforme en quelque chose d'autre. Je ne sais pas trop comment mettre des mots là-dessus. Mais, après cette prise de conscience, que tu joues au Real ou ailleurs, ça reste tout le temps du ballon. Peu importe le club, le stade, l'affiche…" Le déclic, il le situe à l'entrée au centre de formation. Lui, le gentil, s'est alors soudainement transformé en joueur agressif. "Le jeu sans ballon, c'est révélateur, explique-t-il. Avant, je ne défendais jamais. Vous demanderez à Mathieu Le Scornet *(l'éducateur à l'origine de la venue de Camavinga à Rennes, devenu ensuite l'adjoint de Julien Stéphan à Rennes puis Strasbourg)* ! Mais, alors une fois à Rennes, j'ai commencé à défendre comme un fou. Je ne mettais que des coups ! J'étais devenu un autre joueur. Oui, c'est à cette époque que les choses ont changé. La pression s'était transformée en adrénaline. Je n'allais plus jamais avoir la boule au ventre ou peur de mal faire."

Transformé par le "job"

Le Bernabeu a pu le constater en ce début de printemps. Auteur d'entrées pleines d'autorité face à Paris (3-1), Chelsea (2-3 a.p.) et Manchester City (3-1 a.p.) alors que son équipe était dos au mur, le Tricolore a largement contribué à maintenir le Real dans la course à une quatorzième C1. Mine de rien, en Ligue des champions, ses apparitions se soldent par un impressionnant ratio de + 9 (13 buts marqués contre 4 encaissés par le Real). Alors qu'il plafonne à + 5 quand il n'est pas là. Sans doute un petit peu plus qu'un hasard. La Liga, elle, est déjà dans la poche. À l'aube de ses 20 ans, le jeune homme semble sur une voie royale pour retrouver l'équipe de France (3 sélections, 1 but) d'ici à la Coupe du monde au Qatar. Cela pourrait passer par une victoire finale en C1 et/ou un gros début de campagne 2022-23. En attendant, l'intéressé savoure tranquillement. "Est-ce que ça vous transforme, huit mois au Real ? Ouais, quand je me vois torse nu dans des vidéos, je me rends compte que j'ai pris." Le crack, qui s'est en effet considérablement étoffé, lâche ça en bombant le torse, puis explose de rire. Avant de redevenir sérieux : "Ah, c'est le plus grand club du monde, hein ! Ce n'est pas rien. Tout va plus vite sur le terrain, dans ton développement, partout… Mais c'est comme tous les jobs, en fait : si tu es dans un top environnement et qu'en plus tu t'y sens comme à la maison, tu évolues rapidement." Camavinga rejoint alors le vestiaire de sa nouvelle "entreprise" en trottinant. Les courses folles, il se les réserve sans doute pour le Stade de France. ● T. P.

Pierre Lahalle/L'Équipe

TACTIQUE ON A TENTÉ DE DÉCODER PEP

Technicien romantique et dogmatique, Pep Guardiola a démontré, au fil de ses trois expériences en club, une flexibilité et une adaptabilité uniques. Mais voilà onze ans qu'il n'a plus remporté de C1...

Par Dave Appadoo et Cédric Chapuis

Dès ses premiers pas à la tête du Barça en 2008, le style Guardiola détonnait. Aujourd'hui encore, le stratège catalan et sa perpétuelle recherche de la performance collective inspire les autres entraîneurs de la planète football.

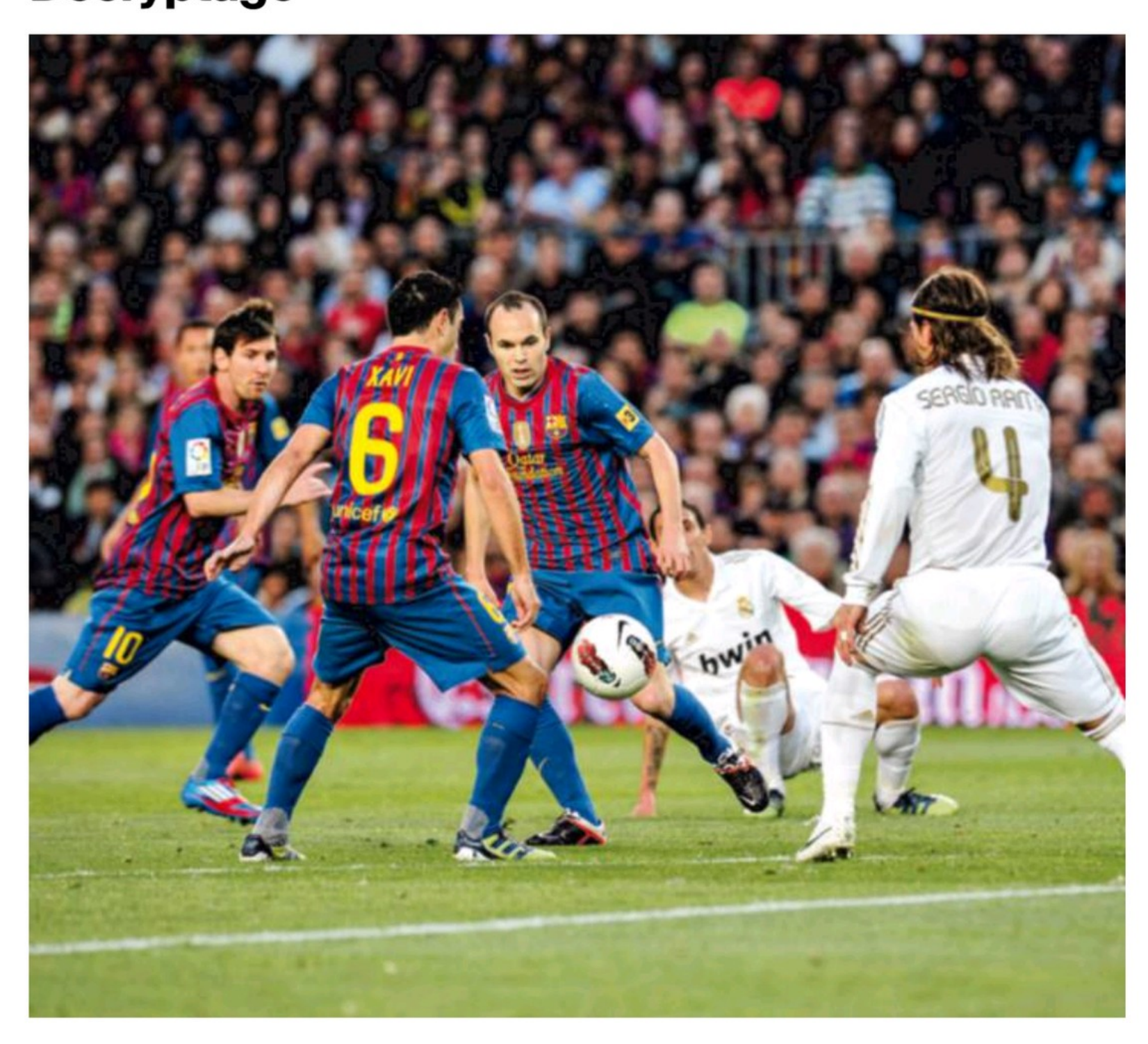
PA Images/Alamy Stock Photo

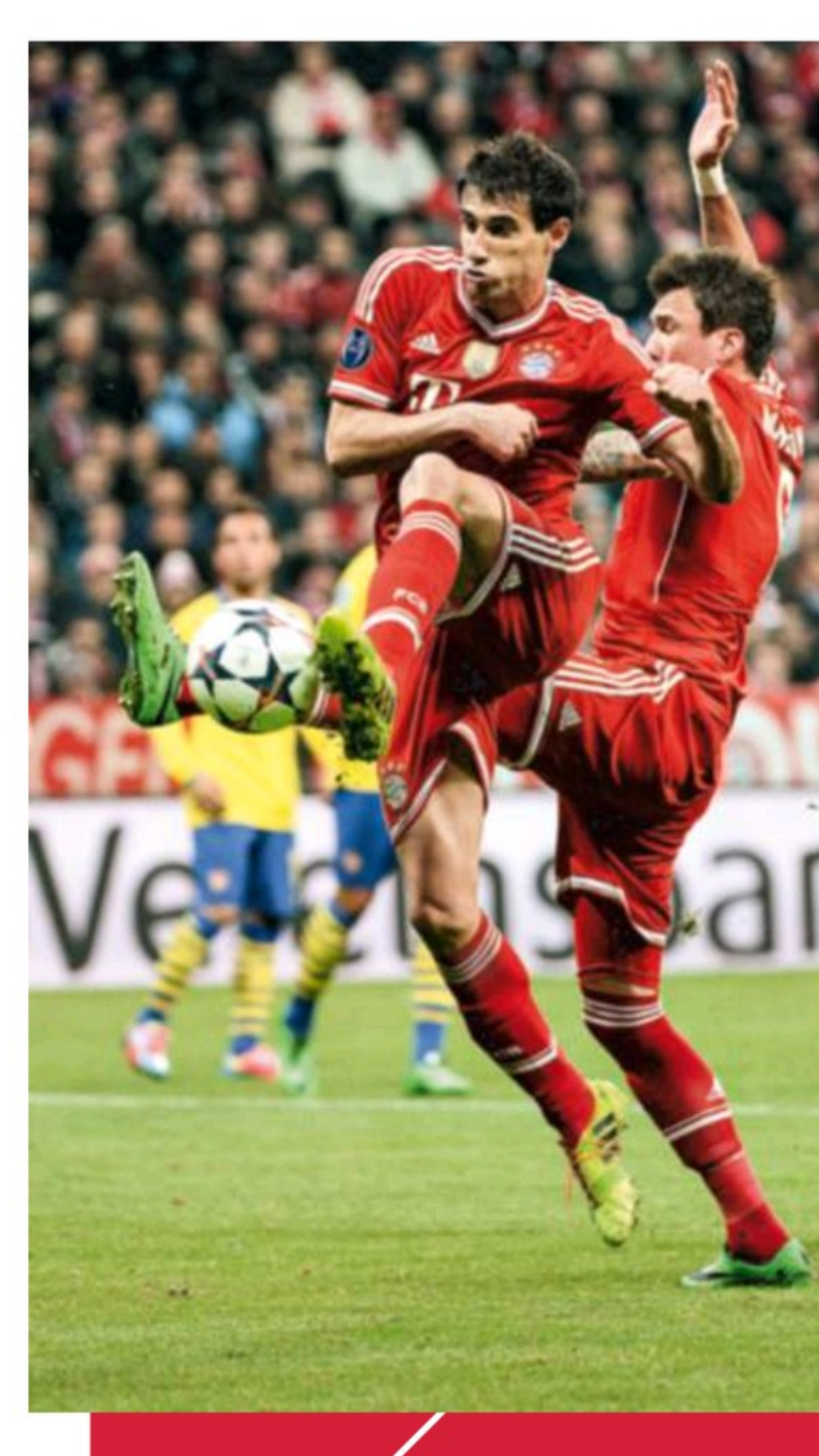
En quelques minutes, lors de ce match retour face au Real Madrid, l'auréole de Pep Guardiola en a encore pris un coup. Alors que la finale de C1 lui tendait les bras, elle s'est brutalement – et à nouveau – refusé à lui. Il détient certes le record de présences en demi-finales pour un coach (9) mais ses deux victoires (2009 et 2011) commencent à sentir le renfermé. Trop dogmatique, pas assez réaliste ? "Je ne connais personne de plus pragmatique que moi", martelait pourtant Guardiola, quelques mois après son arrivée en Angleterre, en 2016, accompagné de son statut de philosophe révolutionnaire et de tous les fantasmes l'accompagnant. Depuis quatorze ans, le technicien catalan fait les choses à sa manière mais, surtout, de multiples façons. Au Barcelone, au Bayern puis à City, il s'est éloigné de sa zone de confort sans abandonner ses idéaux.

COMMENT IL POSE SA PATTE

"À ce moment-là, j'ai compris qu'il était timbré." Dans un documentaire intitulé *Take the ball, pass the ball,* consacré au grand Barça 2008-2012, Victor Valdes résume de façon singulière son premier entretien avec Guardiola, à l'été 2008. Propulsé de l'équipe B pour succéder à Frank Rijkaard et rebooster un groupe à bout de souffle, l'ancien élève de Johan Cruyff sait déjà ce qu'il veut voir, y compris de la part de son gardien. "Il a positionné sur son tableau deux magnets de part et d'autre de la surface. Il m'a expliqué qu'il voulait que je sois celui qui démarre chaque action en passant le ballon à mes défenseurs centraux..." Même en Catalogne, le style Guardiola détonne à l'époque. Il s'agit d'éduquer ses joueurs à son jeu de position ultra-précis : relance courte, recherche constante de la supériorité numérique à la construction, occupation de la largeur, ligne défensive haute et (dé)placements idoines pour presser à la perte.

Son quotidien ? Répéter et démontrer sans relâche, pour mieux pénétrer le cerveau de ses joueurs. "Il t'explique pourquoi il faut faire comme ci ou comme ça, mais aussi comment le faire, confie Eliaquim Mangala, ancien élève de Guardiola à City. Même sur une remise en touche, il est minutieux sur le positionnement de chacun car il anticipe tout. Ça peut paraître exagéré, mais quand il te démontre vidéo à l'appui que tu as encaissé un but parce que tu n'as pas géré correctement une touche, tu te dis qu'il a raison !" Au-delà des principes, Guardiola réclame une discipline totale, des efforts quotidiens sur la ponctualité, la récupération, la nutrition. De la taille de la pelouse (19 mm) à la suppression du wifi dans le vestiaire, tout est réfléchi pour atteindre la performance collective optimale. Et Guardiola n'hésite pas •••





À Barcelone, Guardiola a positionné Lionel Messi en faux numéro 9, profitant de la vitesse de l'Argentin associée à la créativité de Xavi et Andrés Iniesta (ci-dessus). Au Bayern, l'Espagnol n'a pas hésité à placer Javi Martinez (à droite) en second attaquant pour allonger le jeu. Deux signes d'une constante adaptation.

À son arrivée en Angleterre, Pep Guardiola annonce la couleur sur le jeu physique de la Premier League : "Je n'entraîne pas les tacles."

••• à exfiltrer ou ostraciser ceux qu'il ne juge pas ou plus dans le cadre, comme Ronaldinho et Deco au Barça, ou Yaya Touré à Manchester. Il ne transige pas, au point d'avoir été décrit par Ibrahimovic comme un "mur de briques". Même si, à City, on loue un management "plus détendu".

COMMENT IL GÈRE L'ADVERSITÉ

À Barcelone, déjà, son "écosystème naturel", on demande à voir quand, en 2008, il prend l'équipe première. D'autant que les résultats mitigés du début laissent apparaître une possession stérile, ce qu'est pourtant venu défaire Guardiola, qui veut rétablir deux éléments : un jeu de position plus rigoureux et un pressing intense. Les doutes s'effacent avec 19 succès lors des 20 matches suivants. En 2013, il pose ses valises au pays qui vient de provoquer la chute définitive de "son" Barça, étrillé en demies de C1 par le Bayern (0-3, 0-4) dans un style aux antipodes du sien : contres ultra-rapides, percussions sur les côtés et véritables joueurs de surface (Mandzukic, Müller, Pizarro), une recette en vogue dans toute la Bundesliga qui attend de voir Pep ("Là-bas, ils te tuent en contre-attaque", diagnostiquera-t-il dès son arrivée). Malgré un bilan domestique excellent et trois demies de C1, il restera comme un malentendu, traduit par des anciennes gloires comme Franz Beckenbauer : "On finit par être insupportables à regarder, les joueurs vont bientôt se faire des passes sur la ligne de but." En 2016, l'Angleterre est persuadée qu'il va devoir entrer dans le moule : contacts à tout-va, jeu long pour jouer les seconds ballons, intensité, etc. Pourtant, il annonce la couleur. Mettre plus d'engagements ? "Je n'entraîne pas les tacles." Le jeu direct ? Il recrute des gardiens pour relancer depuis la surface !

COMMENT IL CASSE LES CODES

Au fil de sa carrière, le Catalan s'est plu à démocratiser des concepts oubliés, snobés ou inexplorés, du faux avant-centre aux latéraux intérieurs, en passant par l'association de profils ultra-techniques dans l'entrejeu. Pour mieux s'adap- •••

Pascal Rondeau/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe

PHILIPP LAHM "ON SAVAIT À L'AVANCE CE QUI ALLAIT SE PASSER"

Capitaine du Bayern Munich lorsque le Catalan est arrivé en Allemagne, l'ancien défenseur allemand garde un souvenir émerveillé de ses trois saisons passées sous sa direction.

"En 2013, qu'a voulu changer Pep Guardiola au Bayern et comment s'y est-il pris ?

Il souhaitait avoir encore plus de contrôle, de domination. C'est quelqu'un de très ouvert, attentif, et il voulait être certain de convaincre ses joueurs au quotidien. Il donne beaucoup d'informations, parfois trop pour certains, mais il arrive un moment où vous sentez plus d'assurance et de créativité. La façon dont il travaille, dont il prépare l'équipe à travers chaque séance, d'un match à l'autre, c'était inédit pour moi. Aucun entraîneur ne travaille autant que lui.

C'est cette obsession du détail qui vous a le plus marqué chez lui ?

C'est un perfectionniste, ce qui veut dire qu'il travaille très dur chaque jour pour faire progresser ses joueurs et construire une équipe dans son ensemble. Avec lui, le positionnement de chacun est extrêmement important. Du premier au dernier jour, du début à la fin de chaque entraînement, il donne sans cesse des consignes ! Ce niveau de contrôle, du jeu et de l'adversaire, c'est ce que j'ai connu de meilleur. Quand vous allez sur la pelouse de Manchester United ou du Real Madrid en étant convaincus que vous allez gagner 2-0 ou 3-0... Ce degré de confiance qu'il arrivait à transmettre, ce n'était pas de l'arrogance, mais on avait le sentiment d'être parfaitement préparés.

Au point d'avoir l'impression de connaître le scénario à l'avance ?

La manière dont on prépare chaque match, dont l'adversaire est étudié, est incroyable. Oui, on savait à l'avance ce qui allait se passer sur le terrain ! C'était fantastique. Et si ça ne fonctionnait pas, il pouvait changer la structure, le positionnement de certains joueurs après dix minutes. Ça, c'était possible parce qu'on répétait toutes les situations à l'entraînement, et ce n'est pas quelque chose de « normal » dans le foot professionnel.

Son utilisation des latéraux a notamment été novatrice...

Pour obtenir ce contrôle qu'il apprécie tant, il faut beaucoup de joueurs dans l'axe. Il n'a pas changé sa philosophie, mais il savait qu'on avait des ailiers de très haut niveau avec Robben et Ribéry, donc il a nous a mis, Alaba et moi, à l'intérieur du jeu afin d'avoir plus de joueurs axiaux à la construction et favoriser les un contre un sur les côtés. C'était nouveau et très enrichissant pour moi, après dix ans au poste de latéral. On était vraiment au cœur de la machine.

En étant positionnés ainsi, vous pouviez également mieux gérer les contre-attaques ?

Exactement. En cas de perte du ballon, on était bien positionnés pour pouvoir le récupérer. C'est ce qu'il a appris du Championnat allemand. À cette époque, Dortmund était l'adversaire le plus dangereux et exploitait beaucoup ce type d'actions. Il a réfléchi à la manière dont fonctionnait le football allemand, et à la façon de gérer ces contre-attaques.

Malgré tout, ne pas avoir remporté la Ligue des champions est parfois vu comme un échec en Allemagne...

Parce que ça reste un jeu, un match, et qu'il y a une part de chance, peut-être 10 %. Mais au Bayern on doit tout gagner, c'était devenu normal après le triplé de 2013, donc je comprends que certains considèrent cela comme un échec.

Comment mesurer son héritage en Allemagne ?

Au Bayern, ses principes de jeu sont restés, mais je ne sais pas s'il a influencé l'ensemble de la Bundesliga. Ce n'est pas facile de copier son style ! Parce qu'il faut avoir sa connaissance du jeu et travailler avec chaque joueur au quotidien, sur le moindre détail, le moindre positionnement. Chaque joueur devait comprendre les positionnements de chacun ! C'est fou ! Il faut donc avoir les joueurs idoines pour développer tout ça.

Il répète d'ailleurs souvent qu'il n'est pas un génie, et que tout dépend des joueurs à sa disposition...

Oui... Mais il est très bon, c'est bel et bien un génie !" ● **C. C.**

die bilderwelt/Alamy Stock Photo

ter à son environnement, Guardiola est en quête permanente de réinvention. “Il garde des principes clairs, mais il a dû s’ajuster dans chacun de ses clubs, résume Pol Ballus, journaliste catalan implanté en Angleterre. À Barcelone, il a replacé Messi dans l’axe, un tournant dans l’histoire du foot. Sa position et celles de Xavi et Iniesta étaient essentielles, mais, au fil du temps, les adversaires ont appris à contrôler ces espaces. Il a donc dû en chercher d’autres. Au Bayern, il avait Müller et Lewandowski ainsi que des purs ailiers, donc il a davantage utilisé les centres. On a ensuite vu à City un De Bruyne proche des attaquants, un Cancelo quasiment en position de numéro 8...”

Obsédé par le contrôle, du match et de l’adversaire, le quinquagénaire (51 ans) recherche constamment la faille à exploiter, au point d’avoir confié un jour “faire ce métier uniquement pour ce moment grisant où (il) la découvre”, après plusieurs heures à décortiquer des vidéos. Pour mieux échapper à l’entêtement et au déclin, Guardiola est devenu plus imprévisible, parfois plus direct (au point d’utiliser ponctuellement Javi Martinez au Bayern en second attaquant pour jouer long et “sauter” le pressing de Dortmund). D’un chef-d’œuvre de maîtrise collective avec Barcelone lors de la finale du Mondial des clubs en 2011 contre Santos (4-0), dans un 3-7-0 resté dans la légende, à une double confrontation City-Real (2-1, 2-1 en huitièmes de C1) axée sur un pressing ciblé et des attaques rapides en 2020, une même philosophie, plusieurs moyens de la matérialiser. “Avoir autant de succès dans trois pays illustre sa flexibilité, confirme Jonathan Wilson, journaliste et auteur britannique. Il a beaucoup évolué, c’est fascinant. Il est devenu moins idéaliste. Ça avait du sens de l’être au Barça , avec un socle de joueurs formés à la Masia, mais il a ensuite dû faire des compromis en Allemagne et en Angleterre, même si on reconnaît toujours son style. Aujourd’hui, il est mieux préparé à s’éloigner du pur modèle Barça.”

COMMENT IL ÉCHOUE

Reste une incongruité. Depuis 2011, soit une éternité dans la vie d’un coach, Guardiola n’est plus parvenu à remporter cette Ligue des champions devenue un miroir déformant et grossissant de ses échecs. Il a beau cumuler 23 trophées nationaux en 13 saisons, la reconnaissance ultime semble passer par un troisième sacre continental, le premier loin de son cocon barcelonais et de son génie argentin. Sur la scène européenne, Guardiola aurait, pour certains, tendance à devenir un génie qui “pense trop”. Comme si sa préparation ultra-minutieuse devenait contre-productive (“Parfois, ce que nous devions faire n’était pas totalement clair”, regretta un jour Thomas Müller). Il aurait tendance à oublier que la meilleure manière de sublimer ces rendez-vous est d’embrasser le chaos, comme ce soir de mai 2009 à Stamford Bridge, lorsqu’une improbable frappe d’Iniesta a fait tourner une demi-finale de C1 et le destin de son Barça. Guardiola considère la Ligue des champions au-dessus de tout, mais aussi qu’elle est la compétition de l’irrégularité, de l’imprévu, de l’irrationnel (comme au Bernabeu). Bref, tout ce qu’il cherche à éviter.

Sa réputation le précède désormais, au point que Thomas Tuchel confie parfois en privé qu’il a commencé à célébrer sa victoire en finale avec Chelsea l’an dernier (1-0) en découvrant le onze de départ inhabituel (sans véritable numéro 6) concocté par son rival. À City, Guardiola peut compter sur une harmonie dans l’organigramme. “Je ne dirais pas qu’il est totalement frais, parce que les exigences de la Premier League et d’un rival comme Liverpool sont usantes, nuance Pol Ballus.

“Aujourd’hui, Pep Guardiola est mieux préparé à s’éloigner du pur modèle Barça”
Jonathan Wilson, journaliste

Franck Faugère/L’Équipe

Dans les équipes dirigées par Guardiola, rien n'est laissé au hasard. À Kevin De Bruyne (à gauche), il a, par exemple, transmis sa culture de la récupération rapide à la perte de balle. À Joao Cancelo, il demande de soigner ses remises en touche, une situation de jeu primordiale aux yeux du technicien.

"Il a ruiné le défenseur italien. Les coaches italiens ont essayé de le copier sans avoir ses compétences et nous avons perdu notre identité" Giorgio Chiellini

Mais Barcelone est un club politiquement compliqué. Lors de sa dernière saison, l'environnement était devenu trop stressant, y compris entre ses joueurs et lui. Au Bayern, il n'avait pas les meilleures relations avec sa direction. Sentir qu'il n'est pas le personnage central du club, ce n'est pas idéal pour lui. Mais à City, il est entouré par des amis : Txiki Begiristain *(directeur technique),* Ferran Soriano *(directeur exécutif).* Tout est plus sain."

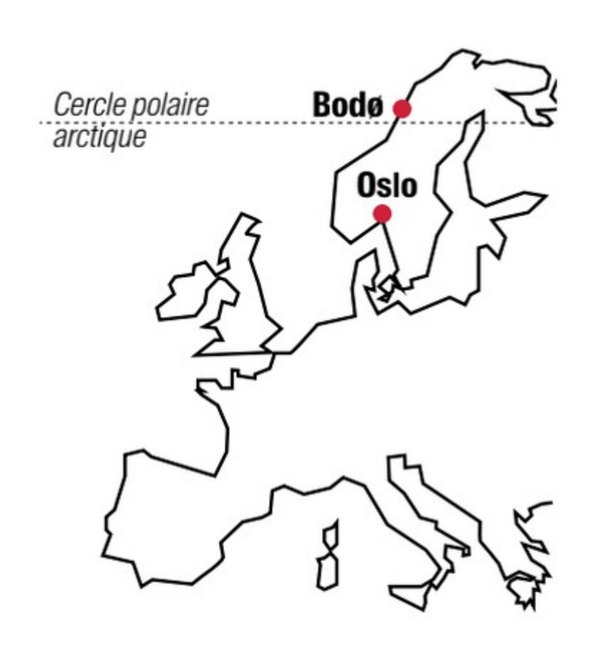
COMMENT IL LAISSE UNE TRACE

Guardiola n'est pas véritablement un pionnier : ni en Espagne, où Cruyff avait installé une philosophie globale à Barcelone et où Luis Aragones avait mis la technique au cœur de la sélection ; ni au Bayern, où Louis van Gaal avait posé les bases d'une évolution tactique ; ni en Angleterre, où Arsène Wenger ou Rafael Benitez avaient déjà bousculé des certitudes. Pourtant, le Catalan est un personnage central de l'évolution du jeu. Si le gardien devient un onzième joueur de champ, si le cœur du jeu se rapproche des latéraux, si le faux 9 est (re)devenu un concept répandu, il y est tout sauf étranger. "Il a changé la façon dont on approche le jeu en Angleterre, même s'il n'est pas le seul, affirme Jonathan Wilson. Aujourd'hui, en D7 ou D8, on voit des équipes relancer court de derrière."

En Premier League, le nombre moyen de passes tentées par les défenseurs des équipes non reléguées est passé de 42 à 57 entre 2015 et 2022. L'influence de Guardiola ne se limite pas aux trois pays où il a exercé. "Guardiola a ruiné le défenseur italien, lâchait Giorgio Chiellini en 2018 dans le *Guardian.* Les entraîneurs italiens ont essayé de le copier sans avoir les mêmes compétences et nous avons perdu notre identité." Et en France ? Directeur du centre de formation de Lorient, Régis Le Bris confirme influence certaine et dérives évitables : "Guardiola est très inspirant et ce n'est pas de sa faute si certains tentent de copier son modèle de manière stéréotypée. Chez lui, il y a une cohérence sans être dogmatique. On ne pratique pas tel ou tel jeu parce qu'on l'aime, mais en fonction de ses joueurs." L'intéressé disait la même chose en 2021 : "Le fonctionnement d'une équipe est ouvert. Ça bouge, parfois dans un sens, parfois dans l'autre. Ça se développe, comme un animal." Ou comme son coach. ● **D. A. et C. C.**

Alain Mounic/L'Équipe

Les fans de Bodø/Glimt sont équipés d'une brosse à dents, symbole de leurs longs déplacements et des moqueries passées des Norvégiens du Sud à propos de leur dentition.



BODØ/GLIMT, L'OVNI NORDIQUE

Jon Olav Nesvold/Bildbyran/Icon Sport

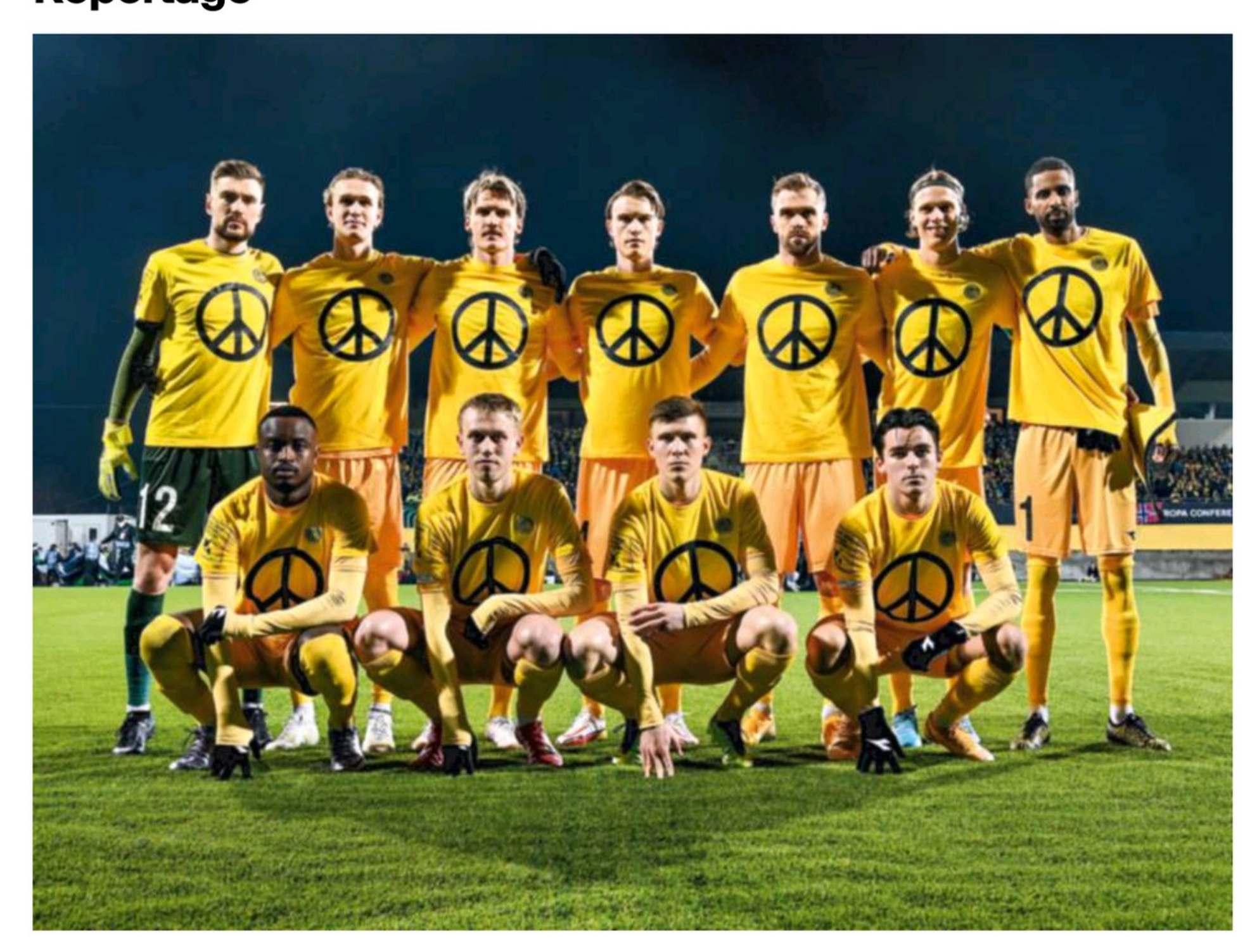
Frisson de la Ligue Europa Conférence, le club norvégien cultive une philosophie atypique, au-delà du cercle polaire arctique. Là où les hommes en jaune n'ont pas froid aux yeux.

Par Emmanuel Bojan, à Bodø et à Oslo

Photos Jérémy Lempin/ L'Équipe

Latitude 67.280357. Bienvenue à Bodø, dans les terres septentrionales, où la population se chaussait jadis en peau de rennes pour braver les températures négatives. Depuis 2020, la ville aux 52 000 âmes détient un record très géographique. Elle abrite le champion national de football le plus au nord du monde. Exit le KA Akureyri, sacré en Islande en 1989. Bodø/Glimt, le club local, a même conservé sa couronne en Eliteserien, la Première Division norvégienne, l'année dernière. Une incongruité, un exotisme à l'échelle de l'Europe. Cœur du comté de Nordland, vaste comme la Suisse, Bodø (prononcez "boudeu"), isolé à un millier de kilomètres d'Oslo, ne se prête pas vraiment au ballon rond. Jusque dans les années 1980, les joueurs s'entraînaient parfois sur des étendues glacées.

Ce jeudi, le terrain synthétique du stade Aspmyra est suffisamment déneigé pour accueillir l'entraînement, perturbé par les cris des mouettes et le ballet des avions sur les pistes de l'aéroport quasi attenant. C'est dans ce décor que l'AS Rome de José Mourinho est partie en dérapage incontrôlé (1-6, le 21 octobre 2021), dans une ambiance irréelle, en phase de groupes de la Ligue Europa Conférence. Six mois plus •••



••• tard, il faut attendre le milieu de la séance pour découvrir les premiers spectateurs. Née ici il y a plus de soixante ans, Lilian Andreassen connaît la famille Berg, grande pourvoyeuse de joueurs. Le plus jeune, Patrick, est parti à Lens cet hiver, son père Orjan, son oncle Runar et son grand-père Harald ont évolué à Bodø. La veille, elle a envoyé un SMS à Runar pour savoir si l'équipe s'entraînait. "Ici, tout le monde connaît tout le monde, justifie Line Anita Andreassen, sa fille. C'est nouveau pour nous de gagner. Ça fait du bien à la région."

La popularité de Glimt (l'éclair, le clignotement, en français) s'étend de Tromsø, le rival, à huit heures de route encore plus au nord, jusqu'à Trondheim, à dix heures de voiture au sud, le repaire de Rosenborg, la grande équipe norvégienne des années 1990. "Eux étaient des légendes, juge Bjarne Brandal, le journaliste de la chaîne télé nationale NRK. Mais Bodø marche sur leurs traces." Personne n'a songé à fermer l'entraînement au public et aux médias, même à trois jours d'une finale de Coupe de Norvège. "Nous sommes un club ouvert", avait promis l'entraîneur avant d'affronter la neige fine. "Les gens d'ici sont accueillants, faciles à vivre", renchérissent Line et Lilian, fière de montrer le chouchou pour ses cheveux aux couleurs du club. Sur le terrain, plus question de bienveillance. Les adjoints donnent de la voix, en anglais. Knutsen s'époumone, à coups de "renversez le jeu", "où sont les signaux ?", en référence au pressing que doivent déclencher les trois attaquants. Il tape de rage dans un ballon pour une consigne non suivie, simule une quinte de toux après un brief tonitruant, s'immobilise, bras levés, quand une volée en lucarne conclut une contre-attaque d'école.

"Cours avec tes putains de pieds"

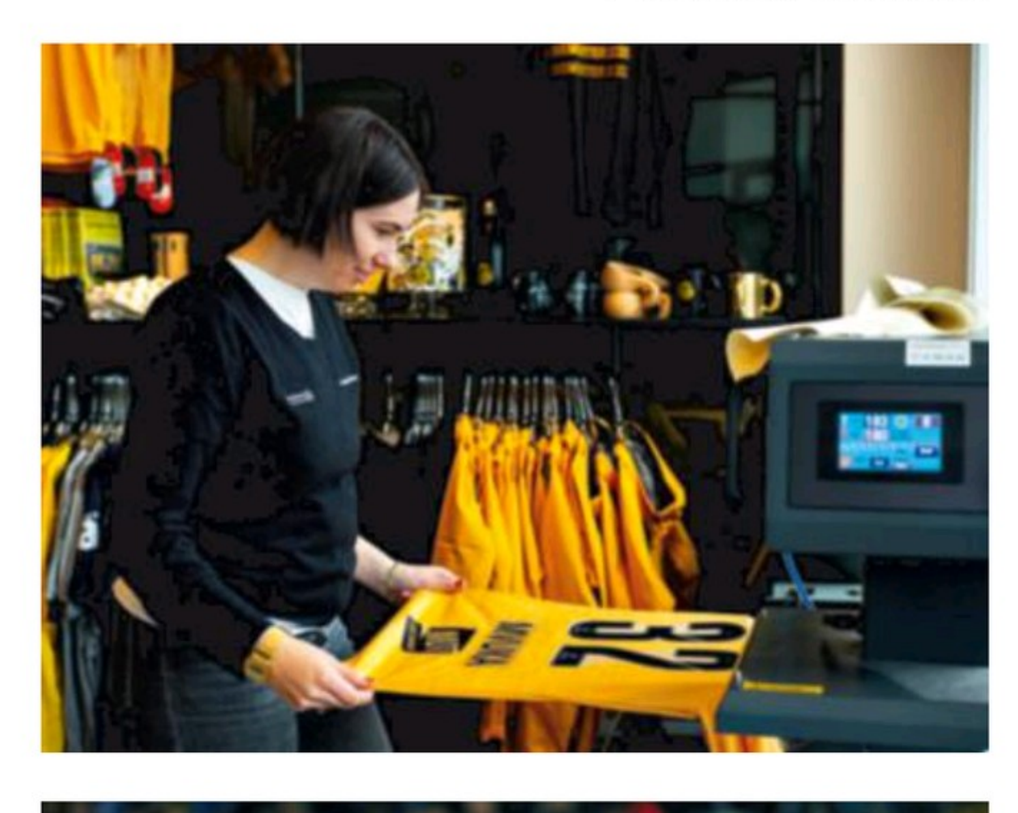
Les engins de travaux qui bordent la tribune latérale, comme embourbés dans la neige fondue, ne se formalisent pas des outrances du technicien. Un "cours avec tes putains de pieds" résonne au milieu d'un exercice de conservation du ballon avec trois touches maximum, censé aider l'équipe à contourner le marquage individuel que les adversaires imposent depuis peu. Glimt évolue dans un 4-3-3 ultra-offensif, où le positionnement et le contre-pressing se travaillent au centimètre près. "La plupart des équipes norvégiennes s'installent très bas et garent le bus, détaille le défenseur central Brede Moe, au club depuis 2014. On travaille beaucoup la construction depuis l'arrière et la participation des latéraux. Souvent les recrues ont besoin d'un mois ou deux pour digérer cette intensité maximale."

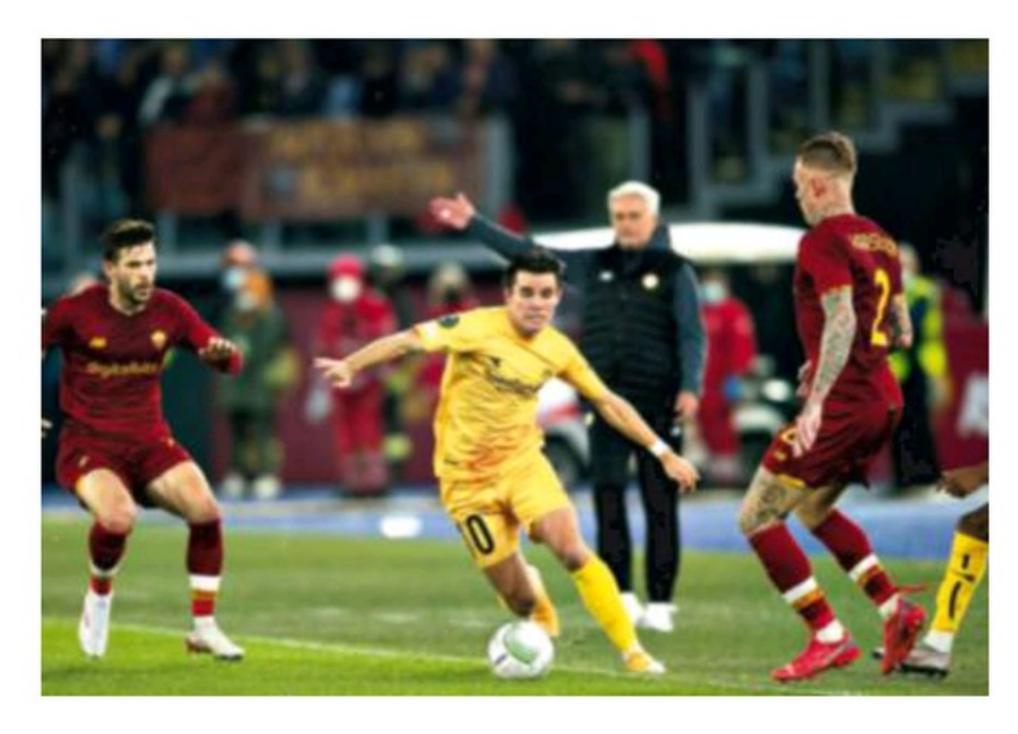
Un 4-3-3 ultra-offensif travaillé au centimètre près

Le meneur Hugo Vetlesen (22 ans) a été recruté fin 2020 à Stabaek. "Je savais qu'ils jouaient au foot et ça, j'adore !, s'exclame-t-il en français, grâce à sa mère originaire de La Rochelle. Plusieurs joueurs ont progressé ici, avant de partir pour un grand club, comme Jens Petter Hauge *(recruté par l'AC Milan)*. C'est comme un historique qui te rassure et te dit : « Tu peux venir ici quand t'es jeune. »" Lui aussi a dû s'adapter : "La première fois, ils m'ont dit : « Tu descends trop bas ! » *(Rires.)* Ça me semblait normal pour un milieu qui veut le ballon dans les pieds !" Vetlesen joue peu, au début, le temps d'assimiler les préceptes du gegen-pressing. Hors de question de reculer à la perte du ballon. "La chose la plus importante est ce qui est devant toi, pas derrière ! On est un peu comme le Liverpool de Klopp. 4-3-3 et on y va !" "On a un style de jeu identifié, prolon-

Kent Even Grundstad Foto

Les employés comme Regine (à dr.) ou le coach mental Bjorn Mannsverk font tout pour que Hugo Vetlesen (ci-dessous face à la Roma en novembre) et ses coéquipiers soient performants tout en adhérant à certaines valeurs.





ge Moe. Staff et entraîneur recherchent des joueurs avec des qualités spécifiques à notre système." Cette identité permet d'absorber un gros turnover. L'équipe type est régulièrement renouvelée aux deux tiers, la faute aux joueurs qui se démarquent (Normann, Botheim, Zinckernagel, Junker, Bjorkan...) et seuls quatre titulaires du deuxième affrontement contre la Roma (2-1, le 7 avril) figuraient aussi dans le onze face à la Louve, six mois plus tôt.

La fin d'un apartheid à la norvégienne

Cela ne nuit pas à des résultats exceptionnels *(voir encadré),* comme cette série de 35 matches sans défaite qui a exacerbé la fibre régionale. "Les gens ressentent de la fierté, expose Frode Thomassen, le président à la coiffure soignée, ancien joueur de Fauske, à l'est de Bodø. Vous savez, jusqu'en 1972, les clubs de Norvège du Nord n'étaient pas autorisés à jouer au niveau national *(D1).* Quand le club a gagné sa première Coupe en 1975, ce n'était pas qu'un match, il était question aussi d'identité. À cette époque, on pouvait lire sur des écriteaux, à Oslo : « Chambre à louer, mais pas aux habitants des régions du Nord ! »"

Heureusement, cette forme d'apartheid à la norvégienne a vécu. Désormais, on

"Jusqu'en 1972, les clubs de Norvège du Nord n'étaient pas autorisés à jouer au niveau National *(D1)*" Frode Thomassen

exhibe dans la rue la tenue jaune, signe d'appartenance au Nordland. Et il ne se passe pas un jour sans que le club ne reçoive des demandes de maillot de fans étrangers, sans pouvoir y subvenir pour le moment. À une dizaine de mètres de l'exigu bureau du président, la boutique ne désemplit pas. Il faut enjamber des bâches près du bar, des cartons de commandes prêtes à être livrées dans tout le pays. "Vous voyez nos installations ?, s'esclaffe le président. Tout tient en quelques mètres carrés, c'est familial." On peut donc acheter un drapeau à accrocher au balcon, une écharpe et discuter avec l'entraîneur, faire un selfie avec un joueur, voir un employé gérer les lessives ou sortir les poubelles. Niklas, en charge des réseaux sociaux, promène son chien ; Laura et Mike, le couple de kinés anglais, pouponnent ; Regine, responsable de la com, se démultiplie pour faire tourner la boutique avec John, floquer les maillots, empaqueter, répondre aux mails. "On ne veut pas avoir trop de stock, on ne vend que des choses utiles, pas des goodies qui finiront à la poubelle", précise celle qui peut travailler de 9 heures à 2 heures, avec une pause dans l'après-midi pour son bébé. Elle a peu dormi ces dernières années. "Mais on est très heureux, assure-t-elle. Ça montre que ça marche bien."

Le slogan "førr evig !" (pour l'éternité) cartonne, les maillots disparaissent vite, aussi parce qu'ils racontent une histoire : le bleu pour l'océan, le blanc avec la carte de la ville en fond, le jaune orangé pour représenter les rayons du soleil de minuit, ce jour qui ne finit jamais, en juin. Depuis 2018, le merchandising est passé d'environ 30 000 euros à plus de 440 000 euros. Il contribue au chiffre d'affaires de 18 millions d'euros. La masse salariale reste très raisonnable (7,5 millions d'euros), comme le budget, souvent limité (4,2 M€ en 2017), bien aidé par les dotations de la C4 (2,5 M€ en poules). "Beaucoup de monde était sceptique à la création de cette compétition, rappelle Thomassen. On est un bon exemple, on a montré qu'un club comme le nôtre pouvait rivaliser." Président •••

Independent Photo Agency Srl / Alamy Stock Photo

Le président Frode Thomassen (ci-dessus) est obsédé par la pérennité du club. Le beau parcours cette saison en C4 a permis de faire entrer de l'argent dans les caisses et aux supporters Lars et Kristian d'effectuer de beaux voyages.

••• depuis l'été 2017, il est obsédé par la pérennité du club, passé proche de la faillite en 2009, sauvé par les aides locales et une souscription populaire. "Depuis deux, trois ans, on s'agrandit, on gagne en solidité. Quand on ne réussira pas une année aussi faste, il faudra pouvoir absorber des coûts sans les revenus liés aux ventes de joueurs ou à l'Europe."

Dix jours d'été par an

En C4, justement, avant le huitième aller face à l'AZ (2-1, le 10 mars), le gardien russe Nikita Khaïkine a marqué les esprits en arborant, avec tous ses coéquipiers, un T-shirt frappé du symbole de la paix. "Pas de si ni de mais", a-t-il ajouté, sur Twitter, après l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Ce midi, dans le réfectoire qui surplombe le stade Aspmyra, le gardien né en Israël, qui a vécu à Moscou, puis en Angleterre à l'adolescence, revient avec plus de légèreté sur le meilleur choix de sa carrière, celui de signer pour Glimt, en mars 2019 : "Ils ont été honnêtes. Ils cherchaient un gardien remplaçant. Je voulais juste trouver un club et être respecté, faire à nouveau partie d'une communauté." Depuis, il a adopté cette région : "Je suis extrêmement heureux. C'est vraiment appréciable de pou-

Sauvé de la faillite en 2009 par une souscription

voir bénéficier de paysages aussi sublimes." Le district de Salten ne manque pas d'attractions, entre les eaux tourbillonnantes du plus puissant maelström du monde, Saltstraumen, la plage de sable rouge de Mjelle ou les aurores boréales qui strient de vert le ciel l'hiver. À Bodø, Khaïkine a appris à pêcher. Depuis l'époque viking, les Norvégiens du Nord raffolent du skrei, ce cabillaud considéré comme un or blanc, riche en protéines après avoir parcouru des milliers de kilomètres de la mer de Barents jusqu'au large des îles Lofoten. Ce vendredi, c'est plus la météo qui chagrine le gardien, convié en sélection russe au mois d'octobre : "Le temps est fou ici. Il y a quatre jours, j'avais sorti mes affaires de printemps, il faisait 12° C mais, ce matin, j'ai remis mes pneus neige !" "Il n'y a que dix jours d'été, embraye Vetlesen en riant. En décembre, c'est noir tout le temps."

Un gourou de la performance

Comment font les 71 employés de Bodø, alors, pour garder le sourire et rester performants ? "En 2017, on a pris un nouveau départ. On n'a pas réfléchi en termes de limites, expose le président. Certains joueurs ressentaient une forme d'appréhension avant les matches, ils ont commencé à travailler avec un coach mental, Bjorn Mannsverk. C'est devenu un programme pour tout le club qui nous permet de réfléchir à comment nous travaillons, où puiser l'énergie. Cela a basculé vers un concept plus holistique."

"Bjorn maintient votre concentration sur les choses que vous pouvez maîtriser, pas sur celles qui vous échappent", résume Moe. Son travail a convaincu le capitaine Ulrik Saltnes, le favori des fans, de ne pas raccrocher prématurément, en 2017. Désormais conseiller en sécurité, l'ancien pilote de chasse effectue des consultations à Bodø toutes les trois semaines. Il apprend aux joueurs à sortir de leur zone de confort pour mieux progresser : "Si on part du principe qu'on apprend de ses erreurs et qu'on pousse le raisonnement à l'extrême, alors il faut faire des erreurs pour apprendre." Le gourou a introduit une culture de la performance sur la durée, comme dans l'armée de l'air, et inoculé un mantra : "Le résultat n'a pas d'importance." "Je dis aux joueurs d'être la meilleu- •••

Malgré le soutien de près de 10 000 supporters qui avaient fait le déplacement à Oslo, au stade Ullevaal, Alfons Sampsted (ci-dessous, encore marqué par un coup de coude) et Bodø/Glimt ont perdu en finale de la Coupe de Norvège, le 1er mai face à Molde (0-1).

"On peut gagner mais être mécontents du jeu développé" Hugo Vetlesen

••• re version d'eux-mêmes, ça leur enlève déjà beaucoup de pression. La finalité, c'est d'avoir les meilleurs résultats, mais le chemin qui mène à cet objectif est différent." "La clé du succès, c'est le mental, assure Vetlesen. On a pris de l'avance sur les autres équipes norvégiennes, et même certaines en Europe." Pour Mannsverk, cela fonctionne car toutes les composantes, du board jusqu'aux joueurs, sont "des croyants".

"Je ne pense pas que vous trouverez beaucoup de clubs qui s'expriment ainsi", défie le président Thomassen, grimé en affable prosélyte. Un club qui n'évoque pas la victoire, mais la performance, la réalisation collective, qui ne parle pas de sponsors, mais de partenaires. Un club qui pense sciemment différemment, avec 40 % de ses joueurs issus du nord de la Norvège ou de son académie. "Nous avons créé un petit club, j'ai vu sa structuration pas à pas depuis huit ans, c'est ce qui le rend si particulier", estime Moe. "Ici, on s'en fiche du résultat, appuie Vetlesen. On peut gagner mais être mécontents du jeu développé." "Parfois, les autres équipes ou les médias disent que nous sommes irrespectueux, prolonge Moe. Mais c'est notre mentalité : toujours chercher à nous améliorer."

50 000 km de déplacements

Cette quête du progrès se retrouve décorrélée des habituelles démonstrations de testostérone. "Ici, il n'y a pas de cris dans le vestiaire, précise Vetlesen, c'est une atmosphère parfaitement calme. Nous sommes focalisés sur nous-mêmes et ce que nous allons produire." Cela s'est vérifié durant les joutes continentales, dans une saison à 22,5 points à l'indice UEFA (le deuxième meilleur total, hors bonus, derrière Feyenoord), avec près de 50 000 km de déplacements (Varsovie, Reykjavik, Pristina, Vilnius, Sofia, Zaporijia, Rome à deux reprises, Glasgow et Alkmaar). "On a fait un bon petit tour d'Europe, soupèse Khaïkine. Ç'a été une aventure formidable face à des grands clubs." Le gardien russe n'a pas oublié la visite du Lagon bleu au lendemain du match de C4 en Islande, Hugo Vetlesen garde en mémoire le parcours – "C'est fou" – et la grandeur du Celtic Park, comme le fait, paradoxal, qu'il avait plus de temps pour se décider avec le ballon en Coupe d'Europe. "Je n'ai pas le sentiment qu'on ait surperformé, promet Moe. D'une certaine manière, nous pourrions le reproduire." "Pour les personnes qui ont voyagé avec nous à travers l'Europe, ce sont des expériences et des souvenirs pour la vie", martèle son boss.

Impliqué dans la principale association de fans (350 membres environ), Lars a étudié un an à Troyes avant d'être embauché dans l'aquaculture. Avec ses copains Kristian (dit Killie), Kristoffer et Magnus, autres mordus de Bodø/Glimt, il a vu bien du pays. Ils sont restés cinq jours à Rome pour le tourisme. La quinzaine de supporters présente à Zaporijia (face au Zorya Lougansk), en décembre, a été très marquée par le déclenchement de la guerre en Ukraine en février. "On avait parlé au staff, aux gens de l'hôtel, dans la rue, tout le monde était très sympa. Beaucoup de troupes étaient massées à la frontière mais les Ukrainiens n'étaient pas inquiets et maintenant tout a été bombardé", se désole Killie. Et puis, il y a ce fan improbable du Levski Sofia, Krum, devenu un ami, qui a reconnu leur langue en Bulgarie, et

DE PRISTINA À ROME, HUIT MOIS GONFLÉS À L'HÉLIUM

Trois ans après avoir écumé la D2, Bodø/Glimt est devenu champion de Norvège en 2020 pour la première fois de son histoire. Jamais un club du nord du pays n'avait été sacré en Eliteserien. L'erreur fut réparée avec la manière, et beaucoup de matière pour réécrire les livres d'histoire : 26 victoires, une seule défaite en 30 rencontres, 81 points au compteur (71 pour Molde en 2014), 19 d'avance sur le deuxième, 103 buts marqués, 3,43 par match en moyenne (contre 3,35 pour Rosenborg en 1997), +71 de différence de buts… Mais l'équipe entraînée par Kjetil Knutsen ne s'est pas contentée de battre une kyrielle de records. À cheval sur deux saisons domestiques – en Norvège, elles sont calquées sur l'année civile, d'avril à novembre –, elle a bâti une série d'invincibilité titanesque, longue de 35 matches et de plus de huit mois, entre la défaite à Pristina (1-2, 3e tour préliminaire aller de Ligue Europa Conférence), le 5 août 2021, et la sortie de route de la C4, sur le terrain de l'AS Rome (0-4, quart retour), le 14 avril dernier. "On était entrés dans un cercle vertueux, ce que les athlètes de haut niveau appellent la « zone »", décrit le vice-capitaine Brede Moe. Durant cette période bénie, ni le Celtic Glasgow, Alkmaar (deux fois), la Roma (trois fois) n'ont trouvé de solution. La formation de José Mourinho (1 008 matches sur un banc à l'époque) a même sombré au stade Aspmyra (1-6), un jeudi soir d'octobre. Jamais le technicien portugais n'avait encaissé six buts. La preuve qu'on peut tromper 1 000 personnes une fois mais qu'on ne peut pas tromper le "Special one" mille fois. Au passage, Glimt a disputé 20 matches européens cette saison, record des Girondins de Bordeaux égalé (saison 1995-96). "Mais on a joué beaucoup de tours préliminaires", minimise avec élégance le président Frode Thomassen. ⬢ **E. Bj.**

Hugo Vetlesen, de mère française, a parfaitement trouvé sa place dans ce club convivial, qui a affrété un vol privé pour transporter les familles des joueurs à Oslo à l'occasion de la finale de Coupe.

s'est agrégé à leur joyeux groupe pour supporter Glimt face au CSKA.

Des salades dans la nouvelle enceinte

En tribunes, ils ont pu promener une grande brosse à dents jaune, souvenir d'un temps où les fans du club partaient pour de longues distances et rythmaient leurs chants comme un chef d'orchestre manie la baguette. Cet attribut répond aussi aux anciennes moqueries des Norvégiens du Sud sur la dentition de ceux du Nord. Désormais, Bodø/Glimt se promène fièrement dans le pays, comme lors de ce vol privé pour Oslo, avec familles et partenaires, la veille de la finale de la Coupe. Pour la petite histoire, le slash a remplacé le tiret de Bodø-Glimt quand la société de paris Norsk Tipping a voulu éviter la confusion avec le tiret qui séparait les adversaires d'un match sur ses tickets de jeu. Dans l'avion, les joueurs abusent de Civilization 6, un jeu vidéo de stratégie, certains, comme Brice Wembangomo, trouvent un sosie hilarant à l'attaquant Amahl Pellegrino.

Glimt, fatigué par l'enchaînement de deux saisons (vingt jours de coupure à Noël avant un stage d'un mois en Espagne), s'inclinera contre Molde (0-1). Kjetil Knutsen nous promet que son équipe reviendra plus forte. Digne dans la défaite, Khaïkine offre son maillot à un enfant avant de monter dans le car. De nouveaux défis attendent les membres de Superlaget (la super équipe). Les qualifications pour la C1, début juillet. "On a toujours besoin d'avoir faim", rappelle Vetlesen. Tout en conservant les pieds sur terre. "En Norvège du Nord, on n'a pas une haute opinion de soi-même, on est beaucoup dans l'autodérision", assure Moe. Et puis un nouveau stade en autosuffisance énergétique est prévu d'ici à deux ans. Le président Thomassen tient à ce projet, avec "un BREEAM *(la méthode d'évaluation de la performance environnementale des bâtiments)* de classe mondiale", comme au rôle social et écologique de Bodø/Glimt : "Il faut que nous soyons plus que nous-mêmes." Le logo Action Now, au dos du maillot, répond aux objectifs de développement durable de l'ONU. Pour promouvoir l'agriculture urbaine, on fera même pousser des salades dans la nouvelle enceinte. Alors que la ville et sa bibliothèque Stormen multi-primée seront capitale européenne de la culture en 2024, les habitants de cette contrée autrefois dépréciée auraient tort de Bodø leur plaisir. ⬢ **E. Bj.**

SOS IDÉES NOIRES

Soumis à diverses pressions, de plus en plus de joueurs craquent et connaissent les affres de la dépression. Quelques-uns ont accepté de témoigner pour raconter cet enfer.

Par
Jérémy Docteur

Illustrations
Laura Acquaviva

Certains joueurs ne parviennent pas à se protéger contre toutes les pressions, sportive, médiatique et psychologique.

"Je me regardais partir, j'avais de plus en plus d'idées noires. Je ne voyais plus d'avenir, ni l'intérêt de vivre ma vie. J'étais dans un tunnel et je me demandais comment en sortir..." Le témoignage du Français de Fulham, Anthony Knockaert (30 ans), est brutal. Et inhabituel dans un milieu où ce genre d'aveu, et de reconnaissance de faiblesse, sont rares. Oui, le footballeur peut être sujet à la dépression ou à des troubles mentaux. Crises d'angoisse, lassitude, isolement, pensées suicidaires... La dépression est une maladie souvent négligée. "C'est un ensemble de symptômes comme la tristesse, l'épuisement émotionnel, une baisse de l'estime de soi", détaille Marc-Antoine Verkrusse, psychologue au LOSC de 2006 à 2017.

"Tout se passait pourtant bien dans ma vie privée. C'est le côté sportif qui m'a amené à me sentir mal, complète en écho Sergi Darder (28 ans), ex-joueur espagnol de l'OL désormais à l'Espanyol Barcelone. J'aime le football, mais il commençait à m'épuiser. Je me demandais ce qu'il se passait. Je donnais tout à l'entraînement, mais c'était mauvais, et en match, ce n'était pas mieux. Tu demandes de l'aide à ta famille, mais, souvent, elle ne peut pas t'aider."

"Si j'avais su, j'aurais préféré travailler à l'usine"

En 2016, d'après une étude de la FIFPro, le syndicat mondial des joueurs, les footballeurs sont plus susceptibles de souffrir de symptômes de la dépression ou d'anxiété plus de risques de développer des troubles mentaux selon une étude de FIFPro réalisée 2017.

Vivre du football est un luxe, mais la célébrité n'immunise pas. "Le quotidien d'un joueur à l'étranger ne correspond pas toujours à ce qu'on imagine. Tu es éloigné de tes enfants, de ta famille, et, quand tu ne joues pas, il faut être solide, détaille Anthony Knockaert. Je n'ai jamais vraiment vécu avec mon père *(décédé)*. On me prend pour un fou quand je dis ça, mais si j'avais su, j'aurais préféré travailler à l'usine et profiter de ma famille au maximum." Pour le Russe Andreï Archavine (40 ans), directeur sportif du Zénith Saint-Pétersbourg et ancien d'Arsenal, "il est faux de penser que les footballeurs ne se soucient de rien parce qu'ils vivent bien". Pour réussir, il faut sacrifier une partie de son existence. "Tous les jours, on nous dit quoi faire, comme des robots", admet en écho l'Islandais Victor Pálsson (31 ans), pensionnaire de Schalke.

"Je me suis mis à beaucoup boire..."

Sur le papier, Sergi Darder avait tout pour être heureux en réalisant son rêve de gosse. "C'est quand je n'ai plus eu conscience de cette chance que j'ai commencé à aller mal", se rappelle l'ex-joueur de l'OL. Andreï Archavine, qui s'est révélé à l'Euro 2008, a aussi mal vécu les échecs qui ont suivi. "J'étais sous la pression des fans du Zénith, de l'équipe nationale. Ma situation personnelle avec eux a engendré beaucoup de malentendus." Dans ces cas-là, le Marc Furlan, le coach de l'AJ Auxerre. Les vestiaires sont parasités."

Loin des clichés autour de la vie facile et bling-bling, les joueurs sont avant tout des hommes, sujets à des difficultés hors-terrain que peu imaginent, avec des histoires personnelles ou des événements traumatiques qui posent les bases du mal-être et d'une réelle vulnérabilité. Fin 2016, après avoir perdu son père, Anthony Knockaert sombre ainsi petit à petit. "En rentrant chez moi le soir, dans la maison où il venait souvent, j'ai compris que je ne le verrai plus. Je me suis alors mis à beaucoup boire. Je ne dormais plus. J'avais peur. Tu crois que tout s'abat contre toi et tu ne fais confiance à personne." Quelques mois plus tard, il divorcera. "J'étais loin de ma mère, et surtout de mon fils qui a dû rentrer en France avec sa maman. Quel était le but de continuer à vivre si c'était loin de lui ? Parfois, ça allait bien, et, tout d'un coup, j'angoissais et je pleurais." Un état de détresse longtemps caché dans ce milieu où la fragilité exclut.

Victor Pálsson a lui aussi perdu un être cher, sa mère, en novembre 2020. "J'ai grandi avec une mère célibataire alcoolique, raconte-t-il. Elle m'a eu à 17 ans et a vraiment fait de son mieux. Mais ces traumatismes importants m'ont accompagné toute la vie." Des blessures prégnantes qui ont failli avoir des conséquences dramatiques. "J'étais devenu mon pire ennemi. J'ai dû mettre ma carrière en pause. C'était une période sombre durant laquelle j'avais des pensées suicidaires. Je buvais pour cacher mes sentiments et fuir ma propre vie. Jusqu'au jour où j'ai demandé à ma famille de m'emmener à l'hôpital pour parler avec quelqu'un."

"Ne pas attendre de perdre la tête"

Parfois, tout peut aller vite. Le moindre accroc dans la carrière peut être propice à l'installation d'une détresse ou d'une souffrance. La pression a beau être inhérente au job, parfois elle est destructrice. "Si tu n'es pas bon, on se dit rarement que tu as des problèmes de couple ou un souci familial, raconte Darder. C'est vrai, beaucoup aimeraient être à notre place, et je ne changerai de métier pour rien au monde. Mais, peu importe combien tu gagnes, quand tu perds, que tu es « relégué » •••

Performance, médias, supporters, argent : un vrai cocktail explosif

(37 %) que la population globale (15 %). L'alcool, les troubles du sommeil et des situations de détresse reviennent souvent. "Un mauvais résultat, une performance ratée, les médias, les supporters, la vie à l'étranger... On leur en demande beaucoup, puis l'argent s'en mêle, des gens néfastes gravitent autour. C'est un cocktail explosif", poursuit le thérapeute.

Pour les joueurs qui ont connu de graves blessures, les séquelles peuvent être davantage traumatisantes mentalement que physiquement. Ils ont deux à sept fois défi est de brandir un bouclier afin de se protéger contre toutes les "attaques" et les pressions (sportive, médiatique, psychologique). Certains n'y parviennent pas. "J'ai beaucoup lu : Knockaert, il est bon pour la D2, explique l'ancien joueur de Leicester. Et moi, deux jours avant le match, je me demandais comment j'allais pouvoir jouer." Les critiques, parfois insultantes et violentes, font certes partie du jeu. Sauf qu'elles peuvent avoir davantage de conséquences. "Avec les réseaux sociaux, il faut encore plus les protéger, explique Jean-

Parler de son mal-être est capital pour tenter de chasser les pensées sombres.

••• devant tes proches, ce n'est vraiment pas facile."

La parole se libère petit à petit depuis quelques mois mais le tabou reste dominant. *France Football* avait ainsi obtenu le témoignage d'un international allemand, champion du monde, qui a finalement décidé de se rétracter. Sans doute pour éviter d'afficher ses faiblesses. Quand bien même Thierry Henry, dans *L'Équipe* (7 mars 2022), l'a parfaitement fait, il y a encore l'idée toute-puissante que le sport de haut niveau est pour les forts. "Pour être performant, la base, c'est un bien-être psychologique. Ils grandissent dans ce culte de la personnalité. Tout est un peu déshumanisé", admet Marc-Antoine Verkrusse.

Jean-Marc Furlan renchérit : "J'aime être proche de mes joueurs, mais certains entraîneurs se prennent pour des préparateurs mentaux. Je recommande plutôt de prendre un bon accompagnateur psychologique avant un très bon coach. Voir un spécialiste, c'est un investissement sur l'avenir." Sergi Darder raconte ainsi : "Je voyais que j'allais mal, mais pas au point de voir un psy. C'est quand je suis allé le voir que je m'en suis vraiment rendu compte." Aussi, le milieu de l'Espanyol prévient-il. "On a tous ces moments où l'on devient fou. Il ne faut pas attendre de perdre la tête et que ça s'aggrave si tu souffres."

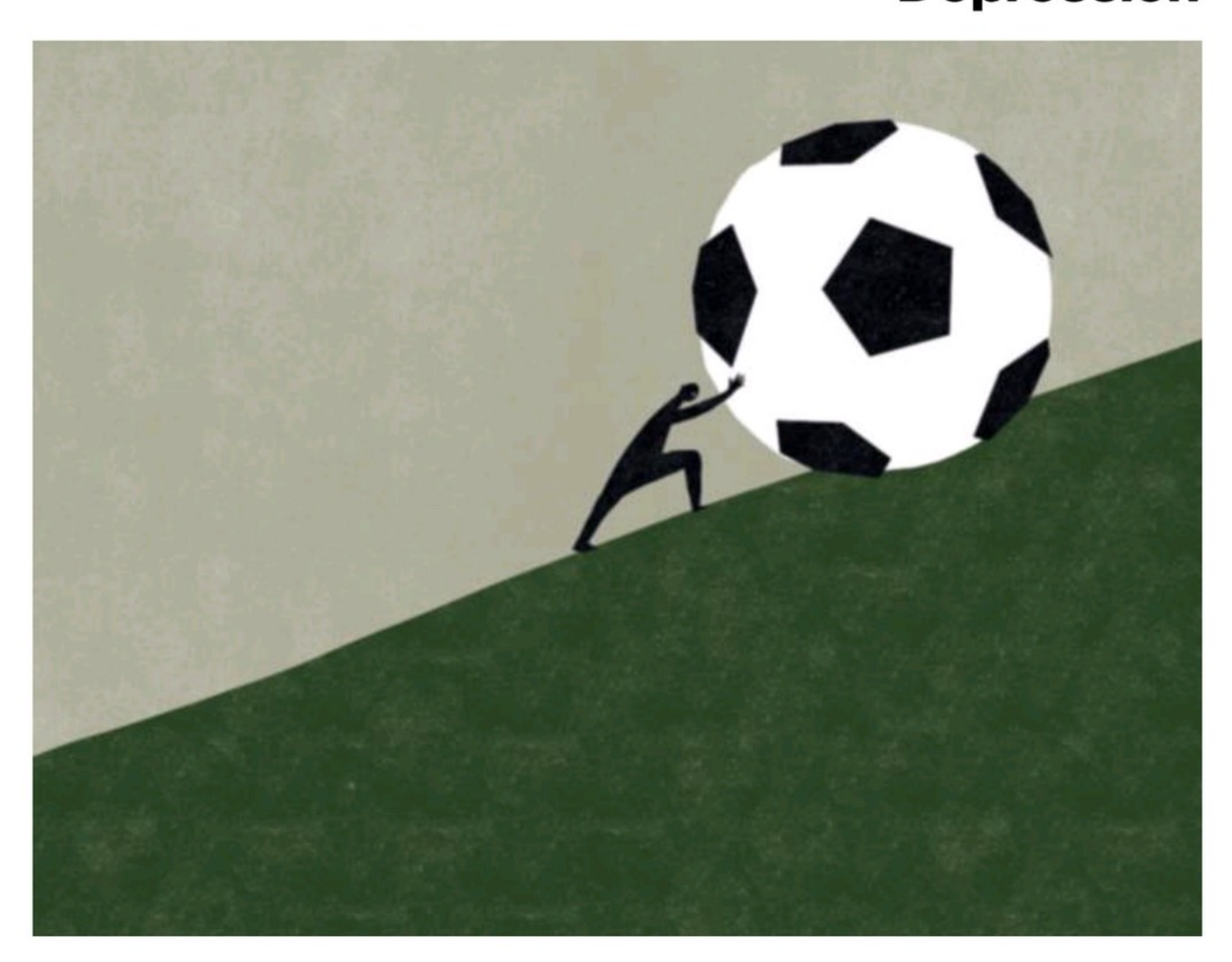
"J'aurais pu faire une connerie"

En 2013, Viktor Pálsson a raconté son histoire pour la première fois à un spécialiste. "Je n'appréhendais pas vraiment ce que je vivais, témoigne l'Islandais. Je voulais faire savoir que j'avais une vie difficile. On ne voulait plus me signer, autour de moi, on ne comprenait pas, mais je n'ai jamais eu honte de l'avoir fait. Ce que pensent les autres n'a aucun intérêt. Ne plus avoir ce masque pour être un autre m'a beaucoup aidé."

Le milieu de Schalke 04 avoue utiliser désormais une part de ses revenus pour se faire aider. "Il faut approfondir les traumatismes, comprendre les nuits blanches, les pleurs. Parler est le meilleur remède." Et de pointer une complexité éclairante sur la situation inconfortable qu'il endure. "Si je souffre d'anxiété, de la perte d'un proche, d'une rupture, que je ne mange ou dors pas, je ne vais pas dire à mon coach que je ne peux pas jouer. Alors que si j'évoque une gêne au mollet, je reste à l'écart deux jours. Pourtant, ma tête est aussi importante que mon mollet..."

"C'est complètement tabou de s'occuper du cerveau, explique Furlan. Ce n'est pourtant pas une faille, mais une qualité majeure. Ça apporte un équilibre au quotidien." Dans le cas d'Anthony Knockaert, le déclic est venu lors d'un week-end de Noël à Prague, avec ses coéquipiers de Brighton. "Je me suis mis dans un coin, par terre, se remémore l'ancien joueur de Guingamp. J'ai commencé à pleurer sans m'arrêter." L'occasion de briser la glace après des mois de calvaire. "Le capitaine Bruno est venu me voir. J'ai dit que je ne pouvais plus vivre ainsi. Il y avait un stress au quotidien. Je ne pouvais expliquer ce que je ressentais. J'étais encore plus mal de savoir que je devais voir quelqu'un pour parler de ça. J'en avais même une peur bleue... Mais le coach ne m'a pas laissé le choix. ça m'a sauvé la vie. J'aurais pu faire une connerie."

Généralement, pour un sportif, demander de l'aide n'est pas la norme



CRYSTAL PALACE VEUT PROTÉGER LES SIENS

En mettant en place un suivi sur la durée pour les joueurs non conservés par l'Academy, les Eagles ont pris le problème à bras-le-corps. "Nous voulons que dans cet environnement, les enfants aient l'impression d'avoir vécu une expérience formidable, quoi qu'il arrive", explique le président de Crystal Palace, Steve Parish. La mission est d'aider les jeunes à rebondir "en trouvant leur voie" que ce soit dans le football ou non, "avec des compétences acquises ici . Quand un joueur n'est pas gardé, ça ne veut pas dire qu'il n'est pas bon".
Un devoir moral incombe donc au club. "Ils savent qu'ils peuvent revenir, même dix ans plus tard. Nous aurons toujours une affinité pour eux, leur relation avec les entraîneurs est incroyable. Nous voulons rester en contact de façon proactive, ce n'est pas juste un numéro de téléphone. Si vous n'allez pas bien, que vous n'êtes plus certain de ce que vous voulez faire, que vous avez fait des essais qui ne mènent nulle part, que vous vous sentez déprimé... Notre porte est toujours ouverte."
Pour Parish, la pression ne doit pas faire oublier que "c'est avant tout un endroit pour s'amuser. Personne à 8 ans ne s'est dit qu'il allait jouer pour signer un contrat à un million." Si beaucoup sont conscients de la montagne à gravir pour réussir, d'autres restent plus fragiles. Et font donc l'objet d'un encadrement spécifique. Car, ne pas parvenir à passer pro peut constituer "un gros coup dur, un véritable traumatisme qu'il ne faut pas sous-estimer", détaille le boss de Crystal Palace. ⬢ J. D.

Reste que demander de l'aide n'est pas la norme. "Il y a tout un chemin à parcourir avant qu'un sportif aille taper à la porte d'un psy", déplore Marc-Antoine Verkrusse, qui réclame des actes. "Il faut une prise de position forte de l'institution football. Rendre le suivi psychologique obligatoire, que chaque club ait un psychologue pour aiguiller, dépister les facteurs de vulnérabilité. Il y a des médecins, des préparateurs physiques, pourquoi pas des psychologues ?" Par son expérience, Jean-Marc Furlan a pu en observer les bienfaits : "Certains joueurs n'adhèrent pas, mais, quand ils y touchent du doigt, ils sont très demandeurs. Ça les allège, contrairement à ce qu'ils ont pu croire, ils en ont besoin. Certains sont doués mais très friables à cause de leur éducation ou leur vécu. Il faut les accompagner, comme un bon prof à l'école te fait progresser, il s'intéresse à toi."

"La mentalité toxique" des centres de formation

Il y a une dizaine d'années, Max Noble, qui a signé à Fulham à 15 ans, était promis à bel avenir comme l'attestait son statut d'international gallois en U19. Mais il dût y renoncer brutalement en raison de la maladie d'Osgood-Schlatter (douleurs au niveau du cartilage de croissance de la rotule). "Les analgésiques et les injections devaient résoudre le problème, explique-t-il. Si un adulte vous dit de vous strapper et prendre un cachet, vous le faites." Alors que son contrat n'est pas renouvelé, une phase encore plus difficile débute. "J'étais seul, sans argent, sans formation. Je n'étais plus rien. À 20 ans, on se convainc qu'on a échoué et déçu nos proches. Qu'on se moque de vous. Je ne voulais plus vivre, c'est la triste vérité. J'avais tout perdu sans y avoir été préparé."

Un témoignage qui fait écho à un drame. En octobre 2020, Jeremy Wisten, 17 ans, non conservé par Manchester City, s'est suicidé. Max Noble évoque une "mentalité toxique" dans les centres de formation. Jean-Marc Furlan décrit, lui, une situation inquiétante : "La concurrence y est très forte. Les gamins sont tendus, fermés, alors qu'ils devraient être joyeux." Pour Marc-Antoine Verkrusse, "sortir de son environnement, de sa zone de confort, se séparer de sa famille, c'est déjà mettre en place un déséquilibre" .

Quand Max Noble a appris que son cas n'était pas isolé, il a décidé d'agir. "Des amis sont passés d'un contrat en Premier League à des années de prison, des tentatives de suicide, des crises de panique. Ils se mutilent encore." Il a donc mis en place une ligne dédiée et un groupe WhatsApp pour que chacun raconte son histoire, et il utilise une partie des bénéfices de son entreprise pour orienter les plus atteints vers des thérapeutes. "Que faire quand son enfant a l'impression que sa vie est finie ?", interroge Max Noble, qui enjoint désormais à accompagner les parents au mieux. Ce sera toujours autant de garde-fous supplémentaires. ⬢ J. D.

FC NANTES LA COUPE EST TOUJOURS PLEINE

Le retour de la ferveur du peuple jaune et vert, à l'occasion de la victoire de Nantes en Coupe de France, ne calme pas les anti-Kita.

Par Thomas Simon, à Nantes
Photos Bernard Le Bars/L'Équipe

"Ce club, je l'aime de tout mon cœur. Mais j'étais de ceux qui espéraient la Ligue 2 la saison passée. Et je lui veux des défaites. Elles sont de petites victoires pour précipiter un processus de vente. Le FC Nantes n'existe plus, c'est le FC Kita. Donc ses résultats, on s'en fout." Le succès en Coupe de France n'est pas une exception. Le sourire forcé et le silence qui suivent ses paroles certifient que ses sentiments mélangés ne sont pas simples à assumer. Il les résume : "Je t'aime, je te veux du mal mais c'est pour ton bien." Maxime est emmerdé, ça s'entend et ça se voit. Ses mains se rejoignent puis se mélangent devant son tee-shirt noir siglé Collectif Nantais, repartent sous la table avant de reprendre leur va-et-vient, il triture ses doigts, nerveusement ou peut-être mécaniquement. Gêné aux entournures par l'ambivalence qui l'habite, le tourmente quand il la tait, l'embarrasse quand il l'exprime, le jeune homme de 28 piges n'a plus ramené sa passion effritée au stade ni effectué le moindre déplacement depuis trois ans. Même quand on l'écoute se présenter et donc se définir, il faut s'astreindre à démêler les mots : "Je suis supporter de ce club mais pas de ce qu'il est devenu, pas de ce qu'il est actuellement, donc on va dire amoureux du FC Nantes. Et l'amour, c'est compliqué… C'est le bordel dans nos têtes."

La valse hésitation

Pas évident à vivre, pas évident à suivre. Le supporter nantais, en ce moment, ressemble à un mec en voiture qui hésite, met le clignotant à gauche, puis à droite, avant de tracer en face tout en remettant un coup de volant au dernier moment pour tourner. Parfois côté colère, parfois côté espoir, essentiellement celui porté par le Collectif Nantais, qui ambitionne de reprendre le club à Waldemar Kita en s'appuyant sur des entreprises régionales et qui a lancé un financement participatif ouvert à tous. "C'est une occasion inespérée de •••

Maxime, membre 81 du Collectif Nantais, incarne le courant anti-Kita qui perdure en dépit des succès.

Charles-Henry, Super Waldy sur Twitter, joue la carte de l'humour... pour oublier ses déceptions de fan.

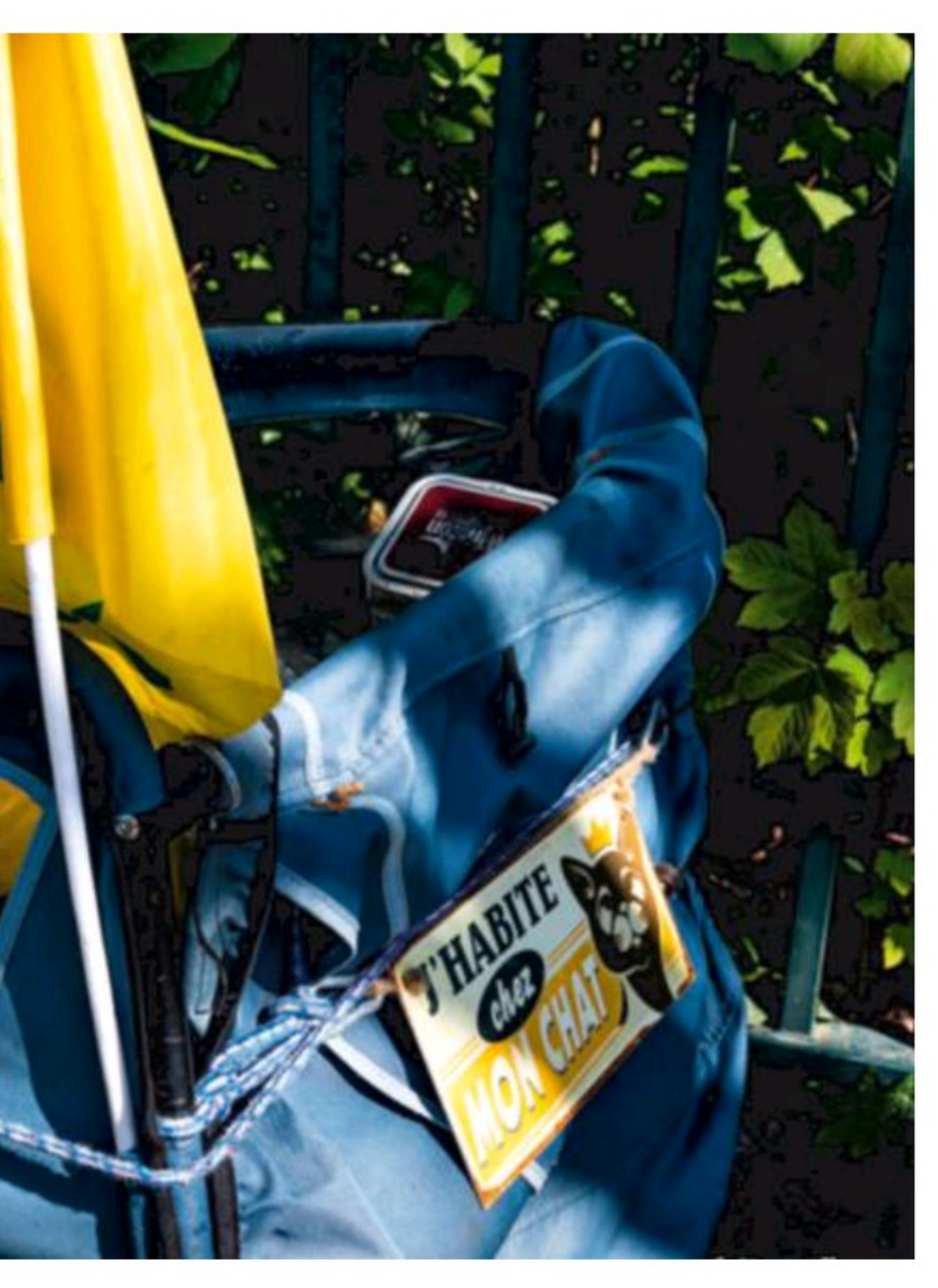
La fronde contre Kita existe partout et tout le temps.

••• retrouver notre club, approuve Maxime, qui a très vite adhéré en s'engageant financièrement. C'est un projet sérieux, vertueux, qui permettrait de recommencer de zéro, de reconstruire."

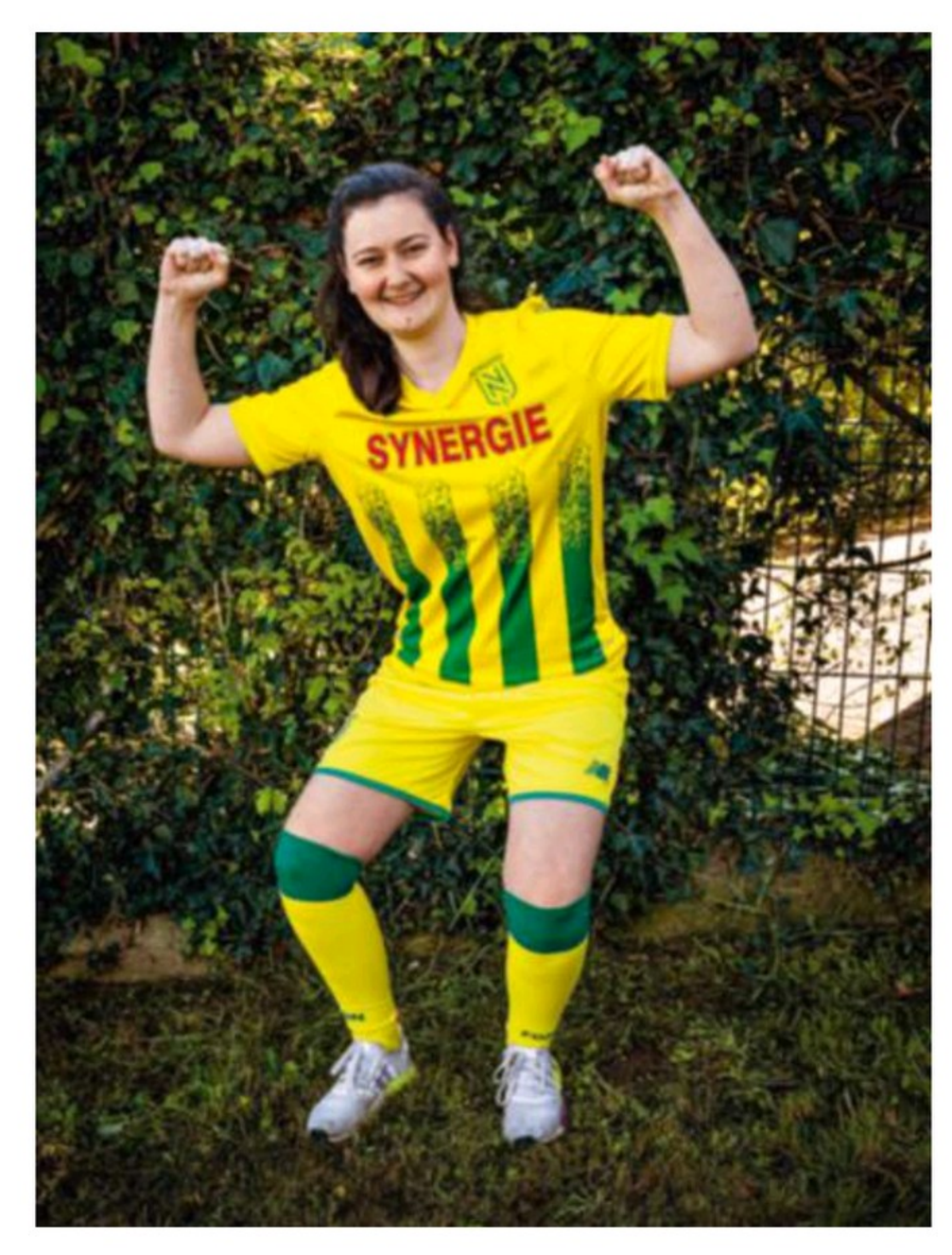
Parenthèse enchantée et littérature

Plus qu'une solution de remplacement, il est vu et attendu comme une véritable échappatoire, paradoxalement mise en lumière avec force grâce à l'exposition offerte par la tournure positive des événements cette saison, où on a vu la joie couvrir la contestation sans toutefois parvenir à l'étouffer. Charles-Henry était de ceux qui ont envahi le terrain après la qualification pour la finale de Coupe de France, obtenue contre Monaco (2-2, 4 t.a.b. à 2). Le lendemain, il n'avait plus de voix. "J'étais en *(tribune)* Loire et on n'a pas réfléchi, on y est allés. Sur le moment, on fait abstraction. On essaye. Quand ça marche, ça apaise un peu. Durant le match, c'était puissant, tout le stade, chaud bouillant, ambiance de dingue. L'Erdre répondait à la Loire. Même en Jules-Verne et Océane, c'était fou. T'es dans le stade, t'y penses pas, sauf quand tu vois une image de Kita, là on fait : « Ouuuuuhhhh ! » Le voir soulever la coupe, ça dégoûte. Lui, dans sa tête, il doit se dire que la victoire lui donne raison : « Alors, vous avez vu ce que j'ai fait. » Il doit jubiler. Mais, pour le club, pour nous, c'est quand même beau. Franchement, profitons un peu, ça fait du bien, ça fait longtemps. Il faut vivre des moments comme ça, même si c'est avec lui, tant pis. Après toutes ces années de galère, on mérite un peu de bonheur."

Les frissons sont revenus – Lens retourné (3-2) et le PSG rossé à la Beaujoire en L1 (3-1), le parcours victorieux en Coupe, premier trophée depuis 2001 et le titre de champion – et les scènes de liesse qui ont suivi, en tribunes jusque sur la pelouse, ont donné l'image d'une parenthèse enchantée. "Pff ! C'est de la littérature, tout ça, repousse Nicolas, de la Brigade Loire *(BL).* Un certain nombre de générations n'avait rien vécu à cause des Kita *(NDLR : lesquels, contactés, n'ont pas donné suite à nos demandes),* aucune émotion, rien. Ils ne vivaient que sur la nostalgie de ce que racontaient leurs anciens, leurs aînés, ou leurs lectures. Alors, ça les a fait monter en vibrations. Mais tout le monde est pleinement conscient que tout ça est vraiment court-termiste. L'embellie est très ponctuelle." Et pas toujours comprise tant le fil est ténu, limite casse-gueule. "Tout d'un coup, c'était extraordinaire, c'était la fête, tout était mis de côté l'espace d'un instant, mais ça ne voulait pas aller au Stade de France, ce n'est pas sérieux. Certains voulaient qu'on perde la finale, c'est inadmissible, réprouve Didier Samson, secrétaire général adjoint de Allez Nantes Canaris. Chez nous, la haine ne cohabite pas avec l'amour. Mais l'ambivalence, on la voit, c'est prégnant, et ça dérange quand même. On respecte la direction quelle qu'elle soit.



Adélaïde demeure imperméable aux vagues de contestation.



FC Nantes
Palmarès
8 Championnats de France (1965, 1966, 1973, 1977, 1980, 1983, 1995 et 2001.
4 Coupes de France (1979, 1999, 2000 et 2022).
3 Trophées des champions (1965, 1999 et 2001).

"Tout le monde est conscient que tout ça est vraiment court-termiste"

Nicolas, supporter de la BL

Monsieur Kita est un gestionnaire, un patron d'entreprise. Je ne me permets pas de juger, le rôle d'un supporter est de supporter." Contactée, la direction du club nantais n'a pas donné suite.

Oubli et devoir de mémoire

Après la demi-finale remportée et prolongée d'un élan fervent, on a entendu à la télé que tout était pardonné, oublié. Les maladresses, les provocations, les frictions qui ont fait germer le malaise puis nourri le conflit entre le président en poste depuis 2007 et une partie des supporters, se sentant méprisés, lui reprochant d'insulter le patrimoine et les valeurs du club. L'humour potache du "Kita Circus", celui plus noir de l'enterrement du FC Kita, les dérapages, l'entourage dérangeant, les soupçons, les acrobaties fiscales, tout ça, zappé ? Certains ont bien failli s'étrangler. "On n'effacera rien, jure le membre de la BL. Ce n'est pas une finale qui fait oublier quoi que ce soit ! On n'oublie pas et on n'oubliera pas !"

Le point de vue est ferme et partagé. Il en existe d'autres. Il faut tendre l'oreille. Le milieu Samuel Moutoussamy a son ressenti : "Les gens viennent me dire qu'ils sont contents. Et quand ils le font, il n'y a pas de « mais » derrière. Ils mettent de côté ce qui s'est passé avant pour profiter du moment présent." Ceux qui font le plus de bruit n'ont pas le monopole d'une pensée qu'on constate multiple et éparpillée. "On est vraiment divisés sur toutes ces questions avec les supporters nantais, reprend Maxime. Des gens qui pensent comme moi, qui voient des victoires dans les défaites qu'ils souhaitent, tu ne vas pas en trouver 200, hein ! On est une centaine à tout casser. Les réseaux sociaux, ce n'est pas représentatif. Nous, on gueule « Kita Out », mais t'en as plein qui sont contents. Les résultats sont là et pour eux, ça va. Ils ne demandent rien de plus."

Deux petites heures passées à la Jonelière un matin d'entraînement ouvert au public en période de vacances scolaires suffisent à appuyer le propos. Il y a bien quelques contrariés, le cul coincé entre deux chaises. Comme Pierre, maillot jaune et vert troué par des boulettes de shit, qui traîne sa chatte Princesse dans une remorque sur laquelle flotte le drapeau du club au-dessus d'un sticker "Kita, casse-toi !" : "Notre club est aux mains d'incompétents et je veux que la direction dégage, mais je serai supporter à vie. Y a d'quoi devenir schizo." Ou encore Olivier, derrière les Canaris depuis 1986, qui apprend à trouver de l'ombre pour mettre ses doutes à l'abri : "À un moment donné, je pensais plus aux conneries qu'il a faites et •••

Les jours d'entraînement à la Jonelière ouverts au public attirent toujours autant de monde. Un engouement que ressentent Nicolas Pallois (ci-contre) et Samuel Moutoussamy (ci-dessous).

La Brigade Loire dénonce régulièrement le "Kita Circus", des attaques qui ne suscitent pas l'adhésion de tous les supporters comme Didier Samson, secrétaire général adjoint de Allez Nantes Canaris.

Supporter Nantes, une passion transmise de père en fils.

"Il y a tout pour bien faire ici, ça pue le football"

Anthony, supporter

••• dites... Mais comme ça, on ne s'en sort pas. Alors, plutôt que de me concentrer sur le rejet de la direction, je préfère ne plus m'en occuper et rester sur mon amour du club, regarder le terrain et le jeu."

Il y a des partagés, aussi, qui ne savent plus trop sur quel pied prendre appui pour tirer. Anthony, patch de champion de France 2001 sur le bras droit, n'a pas envie de jeter le bébé avec l'eau du bain : "Qu'est-ce qu'il en serait s'ils n'étaient pas là ? On peut se poser la question. Le coût de fonctionnement du club, il faut l'assumer. Ça pourrait aussi être pire sans les Kita. Il y a tout pour bien faire ici, pour réussir. Quelques bons résultats suffisent à remplir le stade, ça pue le football. Les résultats adoucissent la situation. On a mis des pansements sur les blessures. L'effet Kombouaré est énorme. Et, pour une fois, ils ont fait le bon choix. Mais on est à l'abri de rien." Et puis il y a les autres, nombreux, la majorité des présents, qui ont décidé d'être heureux en attendant le bonheur – le retour en Coupe d'Europe, par exemple, pour la première fois depuis la Coupe Intertoto 2004 – et qui donnent tort aux absents, à ce qu'il paraît. Il y a ce groupe de gamins mené par Nolan, qui se fout bien de tout ça et dont le seul motif de chamailleries intervient au moment de savoir qui a obtenu le plus de signatures. Il y a l'enthousiasme triomphant d'Adélaïde, née juste après le dernier titre de champion et habillée comme les pros, les crampons en moins : "Aucun problème avec la direction et aucune ambiguïté chez moi, je supporte mon équipe, partout. C'est mon avis. Il faudrait que tout ce monde-là essaye de discuter car c'est embêtant de voir qu'une partie du public ne se concentre pas forcément sur les joueurs à encourager et que les chants ne sont pas dirigés vers le match. Il faut faire la part des choses, on est un club, il faut rester soudés et se tirer vers le haut. Les joueurs, ça les atteint, je pense."

Une Coupe avant de partir ?

Le défenseur Nicolas Pallois, vu la veille, avait préféré évacuer les fusions de pensées parfois opposées qui traversent les tribunes : "On ne les ressent pas. Ça, c'est à eux. Et puis, les supporters, je les ai toujours sentis derrière nous." Moutoussamy sert d'appui : "C'est vrai que le cadre, l'environnement seraient plus sains s'il n'y avait pas « ça ». Mais on ne va pas chipoter. On est là pour jouer au foot, on joue et puis c'est tout." Mais le milieu de terrain va plus loin : "Après, chacun est libre de penser ce qu'il veut. Mais ce mélange de sentiments ambivalents, j'ai du mal à le comprendre. Pour moi, si tu supportes un club, tu veux qu'il gagne, point. Le contraire, je trouve ça étrange. Peu importe qui le dirige. Après, tu peux avoir des désaccords avec la direction, sur des choix, tout ça, c'est normal. Mais, si tu soutiens le club, tu soutiens les joueurs et tu as envie qu'ils gagnent."

"Si tu supportes un club, tu veux qu'il gagne. Le contraire, je trouve ça étrange"

Samuel Moutoussamy, milieu du FC Nantes

Ça ne résoudra rien. Le point de non-retour a été atteint. L'idée même de rabibochage semble illusoire. De chez lui, entouré de ses deux chattes Mercredi – la borgne – et Prudence, Charles-Henry entend les clameurs de la Beaujoire quand il n'y est pas. Petit, il se prenait pour Dominique Casagrande. Aujourd'hui, il est Super Waldy sur Twitter, où il parodie le président. "C'est un clown. « Coucou les enfants, je vais vous montrer comment gérer un club de foot, vous allez voir, c'est amusant et rigolo. » Eh ben dis donc, ouais qu'est-ce qu'on se marre... Son comportement, ses façons d'être et de gérer, son côté magouilleur. On attend que le spectacle soit terminé. T'arrêtes tes clowneries, tu salues ton public et tu t'en vas maintenant. Il ne faut pas rester là. Allez, c'est bon, t'as gagné une Coupe de France, merci, t'es le meilleur si tu veux, mais casse-toi !" Même en conflit intérieur, ça sort toujours du cœur. ⬢ T. S.

Ludovic Blas, le capitaine et unique buteur de la finale, brandit la quatrième coupe de France des Nantais.

Pierre Lahalle/L'Équipe

SUPER BRANCO A TUÉ LE GAME !

Avec ses stats affolantes, notamment en passes décisives, le milieu néerlandais Branco van den Boomen, dégoté par l'algorithme du Toulouse FC, incarne la réussite du promu.

Par
Emmanuel Bojan,
à Toulouse

Photos
Stéphane Mantey/
L'Équipe

"Ohé, ohé, ohé, ohééé, Brancooo, Brancooo !" Ivre de joie, le Stadium ne se trompe pas d'idole au moment de célébrer l'accession de Toulouse en Ligue 1, lundi 25 avril, après un vingt-deuxième succès contre Niort (2-0). Seul le meilleur buteur de L2, l'Anglais Rhys Healey (20 buts), existe aussi dans les chœurs des supporters, qui lui ont dédié un refrain, *Healey's on fire, your defense is terrified*, sur l'air de *Freed from Desire* de Gala. Mais l'œuvre du numéro 8 du Téfécé apparaît trop magistrale pour être concurrencée. Le prolifique milieu de terrain néerlandais vient d'ajouter une vingtième passe décisive à son œuvre de la saison, record de la Division égalé*, grâce à un centre puissant et brossé, téléguidé sur la tête plongeante d'Ado Onaiwu.

Ce soir-là, quiconque ne l'avait jamais vu évoluer a pu se rendre compte de sa palette : transversales tendues ultraprécises à la Beckham ou à la Kroos, passes en profondeur ciselées, frappes lourdes et corners diaboliques qui ont fait résonner les montants. Avec un taux d'implication de plus de 50 % sur les buts toulousains (82) cette saison (20 passes, 12 buts et une quinzaine dont il est à l'origine), Van den Boomen, 26 ans, a littéralement marché sur la Garonne en 2021-22.

Fan de Bergkamp et Zidane

"Mon père était entraîneur dans le club où j'ai débuté *(RKVVO, à Veldhoven, dans la banlieue d'Eindhoven)*, il coachait des gamins de 5 ans et m'a intégré avec mon neveu, alors que nous n'avions que 3 ans, rembobine VDB. J'étais fan de Bergkamp et Zidane, je jouais sur le terrain en herbe à côté de chez moi, ou sur le béton, dans la rue. Les autres enfants connaissaient mon père, alors ils me laissaient jouer mais ils étaient plus costauds que moi. Et comme je n'étais déjà pas un joueur rapide *(sourire)*, j'ai appris à jouer et penser vite, en une ou deux touches. Cela a été fondamental, tout a commencé là pour moi parce qu'en club, on s'entraîne, allez, deux fois par semaine pendant une heure... Moi, je pratiquais six heures par jour. Je rentrais dîner et je retournais jouer, tout tournait autour du football dans ma famille. Pas comme les ados d'aujourd'hui. À 13 ans, maintenant, ils préfèrent la PlayStation."

Ce ne sont pas grâce aux jeux vidéo mais plutôt aux data chères au nouveau propriétaire RedBird Capital Partners et au président Damien Comolli que Toulouse a débusqué Van den Boomen à De Graafschap (D2 néerlandaise), à l'été 2020, pour 350 000 euros."C'est le tout premier joueur qu'on est allés chercher, précise Julien Demeaux, responsable données football au Téfécé. On voulait un milieu qui puisse distribuer, faire progresser le ballon, notamment en cassant des lignes. C'est comme ça que son nom est sorti de l'algorithme." Ce dernier est affiné deux à trois fois par saison, en fonction des besoins du staff technique, et les *data scientists* du club peuvent même prédire, assurent- •••

Après une première saison correcte (5 buts, 7 passes), Branco van den Boomen a été un artisan majeur de la remontée de Toulouse en Ligue 1 (12 buts, 20 passes).

••• ils, le niveau qu'un joueur aura à Toulouse grâce au phénomène de "translation". Cette politique de recrutement liée aux données d'un logiciel perfectionné se double d'un scouting classique et de l'étude de l'environnement du joueur. Une fois qu'il a signé, un service dédié du TFC s'occupe de sa famille, de l'école des enfants, des cours de français à dispenser.

"Comme De Bruyne, avant, il sait exactement ce qu'il va faire après"

Cette câlinothérapie n'a pas empêché Van den Boomen d'être moins performant la première saison, sous les ordres de Patrice Garande, en 3-5-2. Le passage en 4-3-3 avec Philippe Montanier lui a rappelé des concepts plus familiers."Des ailiers qui provoquent, écartés pour créer le plus d'espaces, un football fait de combinaisons, de possession, c'est la seule chose qu'on connaisse quand on vient des Pays-Bas, s'amuse VDB. Le 4-4-2 ou la défense, ça ne nous parle pas. Avec l'héritage de Cruyff, c'est ainsi qu'on fabrique des joueurs de foot, en 4-3-3."

"À chaque fois qu'il le pouvait, j'ai souhaité qu'il se projette un peu plus vers l'avant pour que sa qualité technique puisse déboucher sur des buts ou sur des passes décisives, précise Montanier, l'ancien technicien de la Real Sociedad (2011-2013) ou de Rennes (2013-2016). J'ai eu le plaisir d'avoir quelques « bons » joueurs, quand même, Antoine Griezmann ou Ousmane Dembélé, mais Branco coche beaucoup de cases, il fait partie vraiment des joueurs très complets. Il n'est pas seulement un passeur décisif. C'est aussi un maître à jouer, qui donne le tempo sur le jeu collectif." Un milieu capable d'adapter ses passes au profil de ses attaquants, dans le dos des défenseurs pour Healey, dans l'espace pour Nathan Ngoumou, dans les pieds pour Rafael Ratao. Un milieu nommé joueur du mois de février et de mars en L2 qui affole les statistiques *(voir infographie)*, comme le nombre de passes clés délivrées avant un tir. "Ça me permet de me rendre compte que ce n'est pas juste une part de chance. Ça signifie plus de choses que les passes seules. C'est dur de se dire à soi-même que c'est bien, je préfère que ce soient les autres qui trouvent que je fais une super saison, mais je ne peux pas dire que c'est mauvais", glisse, dans un sourire, le Batave volant.

Gonflé de confiance, sans jamais se sentir "en surrégime", il a déjà trouvé sur coups de pied arrêtés un partenaire buteur à 14 reprises (encore un record à cet échelon) : "Cette saison, j'ai l'impression qu'on peut marquer sur chaque coup franc ou corner, c'est une sensation agréable." Dans le jeu aussi, sa palette fonctionne."Quand il n'est pas là, j'établis un contact visuel avant de déclencher mon appel. Avec Branco, je n'ai même pas besoin de cela parce que je sais qu'il a déjà vu les choses, éclaire « son » attaquant, Healey. Il a une bonne conscience de ce qui l'entoure. Un peu comme Kevin De Bruyne, avant de recevoir la balle, il sait exactement ce qu'il va faire après. Pourtant, un numéro 9 est plus difficile à trouver, avec ses courses axiales vers le but, il faut trouver le

"On cherchait un milieu qui puisse faire progresser le ballon. C'est comme ça que son nom est sorti de l'algorithme."
Julien Demeaux, responsable données football du TFC

La complicité entre Van den Boomen et l'Anglais Healey pourrait faire des ravages en L1.

“Le 4-3-3, c'est la seule chose qu'on connaisse quand on vient des Pays-Bas. Le 4-4-2 ou la défense, ça ne nous parle pas.”
Branco van den Boomen

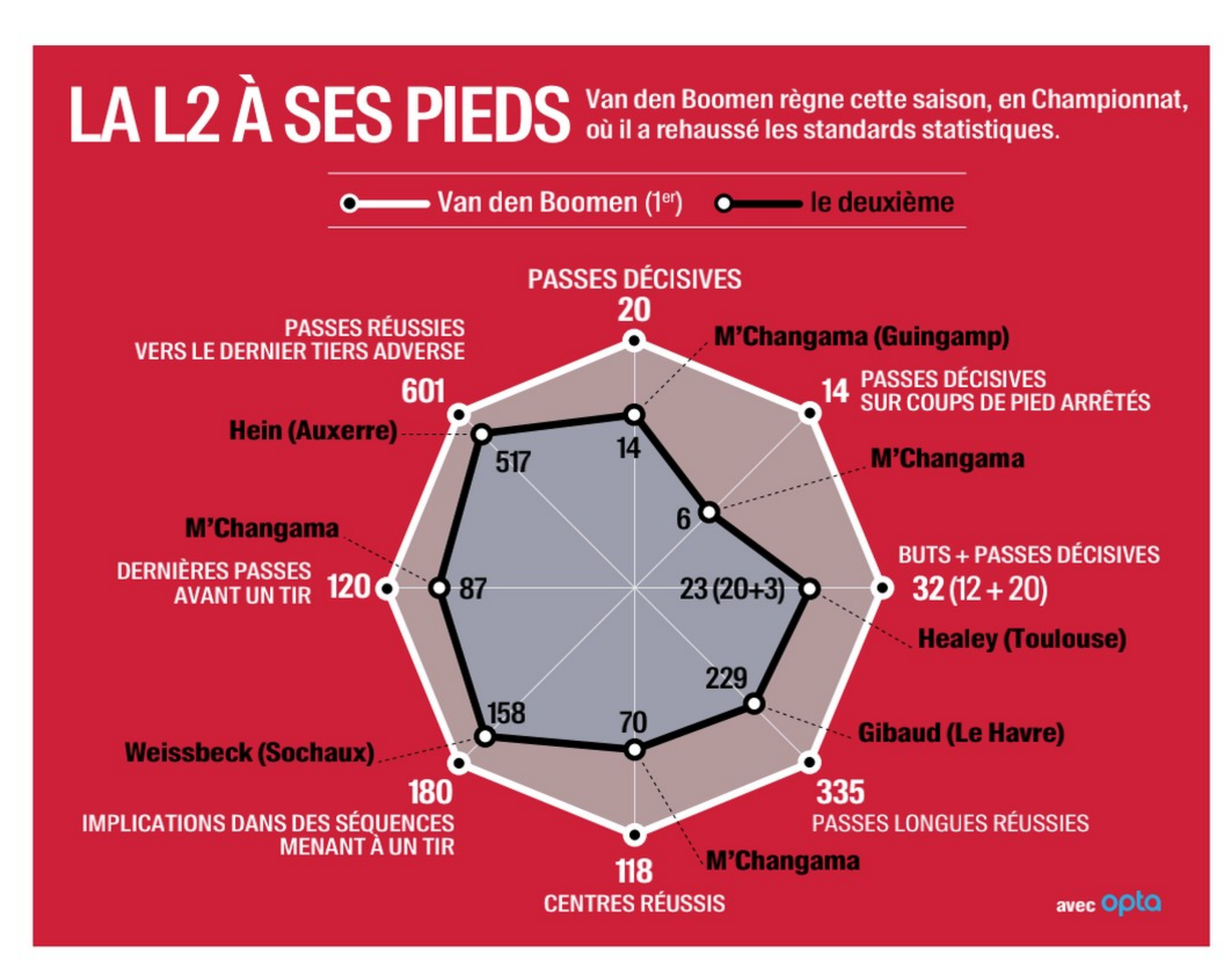
dosage parfait.” Avec une gestion du risque calculée, VDB n'hésite pas à tenter ce qui correspond à ses qualités et à la volonté de l'entraîneur de créer du déséquilibre.

Une analogie avec le foot US et le golf

Durant les dix premières minutes d'un match, il prend le temps d'analyser le placement des joueurs adverses, leur positionnement, leur façon de presser avant de déterminer la marche à suivre, comme une faille détectée dans la défense aux échecs. “Dès qu'il y a une pause, je préviens mes coéquipiers: « C'est là que l'espace se situe. Donc concentrez vos courses dans cette zone ! »” Il lui faut maîtriser l'espace et le temps, tel un Tom Brady ou un Aaron Rodgers, immenses quarterbacks de NFL capables de prévisualiser les mouvements du futur proche. “Au foot US, ils démarrent derrière une ligne, à l'arrêt, donc c'est plus facile de percevoir où se situe l'espace, et il y a davantage d'interruptions de jeu, argumente Van den Boomen. Dans notre sport, c'est moins haché, ça va plus vite, tu peux voir beaucoup de choses mais pas tout, car il y a des joueurs qui arrivent de derrière. Parfois, on est tellement dans l'action que le cerveau ne réfléchit pas, on joue à l'intuition, à l'instinct.” Il est aussi question de feeling pour juger de la qualité d'une passe ou d'une frappe. “Dès que le ballon a quitté mon pied, à force de répéter ces gestes, je sais direct si ça va être bon. Comme en golf, quand on contacte bien la balle.”

En fin de contrat dans un an, VDB sera très sollicité cet été. “Il faudra qu'on ait cette mentalité-là la saison prochaine en L1, sinon on sera punis, se projette l'intéressé. Si on est timides, les autres équipes le verront et en tireront parti.” Son entraîneur ne voit aucun souci à son adaptation à l'étage supérieur. Son complice Rhys Healey le sent même capable de doubler son total de passes s'il se frotte un peu plus aux défenseurs. “Ce n'est pas une grande surprise de le retrouver à ce niveau. Les données nous disaient clairement qu'il avait ce potentiel-là”, certifie Julien Demeaux. “Ce n'est pas anodin si je termine meilleur passeur et Rhys meilleur buteur, conclut VDB. Lui comme moi ne venons pas des meilleures Divisions dans nos pays, mais on a pu montrer qu'on était capables de faire de bonnes choses. C'est une belle histoire pour nous et le foot français.” Presque un roman d'anticipation. À dévorer avec l'accent du Sud-Ouest. ● **E. Bj.**

* Sa 21e assistance, contre Sochaux (4-1, 20 novembre), n'a pas été créditée par la Ligue, qui l'a jugée involontaire. Zinedine Ferhat (Le Havre) codétient le record en L2 avec 20 passes en 2017-18. En L1, il appartient au Parisien Angel Di Maria avec 18 passes en 2015-16.



Frédéric Lancelot/L'Équipe

Dans le sillon de ses grandes stars, dans les travées de son derby à haute tension ou au détour de ses terrains pelés… Où se cache l'ingrédient secret de Rosario, ce port du fleuve Paraná qui déverse sur le pays les meilleurs footballeurs ?

ROSARIO, L'USINE DU RÊVE ARGENTIN

Par
Fabien Palem, à Rosario

Photos
Gary Collins/L'Équipe

ATLAS

Rosario, Argentine.
Population 948 312 habitants.
Température moyenne l'hiver 10 °C.
Température moyenne l'été 28 °C.
Soleil 12 heures par jour.
Précipitations 85 jours par an.

Pour gagner Rosario, dans la province de Santa Fe, l'aventure commence forcément à Retiro, principale gare de Buenos Aires. Nous prenons place dans nos sièges en cuir molletonnés en bas du *micro*, l'un de ces typiques bus à étage qui sillonnent le pays et pallient l'absence d'un réseau de trains commerciaux digne de ce nom. S'intéresser au foot argentin invite aussi à scruter l'histoire ferroviaire de ce pays, nous l'apprendrons bien vite. Dehors, au bord de la ruta 9, la pampa est une ode à la monotonie, c'est tout droit, tout plat, tout vert ! Alors, autant se laisser bercer par le film diffusé sur les écrans ou se laisser saisir par la fraîcheur de l'air conditionné pour piquer un somme. Depuis plusieurs années, on dépeint Rosario comme une ville déboussolée par l'insécurité et le narcotrafic. Sans doute du sensationnalisme médiatique, me dis-je, en me rappelant la douceur de son accueil, lors de ma dernière visite, il y a sept ou huit ans. Si la ville n'a rien d'un coupe-gorge, il est vrai que son ADN semble l'immuniser de l'apathie provinciale. Un haut voltage, qui fut peut-être calibré à la croisée des XIXe et du XXe siècles, quand elle obtint son surnom de Chicago argentine. Pour cause : l'arrivée des "capos" italiens, leurs business troubles, la corruption, la violence…

Aujourd'hui, la troisième ville du pays brille des exploits de ses ambassadeurs. À Paris, Messi, Di María, Icardi ou encore le coach Pochettino sont de la famille. Au Mondial 2014, ils étaient quatre

titulaires en finale contre l'Allemagne (0-1 a.p.). En 2018, cinq débutaient face à la France (3-4), contre un seul joueur originaire de Córdoba, la deuxième ville du pays.

Derby, statue décapitée, cocktails Molotov

Alors, pour savoir à quoi sont dopés les Rosarinos, il fallait d'abord palper l'intensité de son clasico. Le derby entre Newell's Old Boys et Rosario Central, lépreux (*leprosos*) contre canailles (*canallas*). Des sobriquets datant d'une centaine d'années, à la suite de négociations qui auraient eu lieu pour un match de bienfaisance au bénéfice de malades de la lèpre. Une option qu'auraient acceptée ceux de Newell's, et rejetée ceux de Central, les canailles !

Ici, il ne se passe pas un week-end sans derby. Si les équipes premières sont occupées à défier d'autres clubs, c'est dans un bar ou sur les terrains des équipes de jeunes qu'on met en scène cette guerre fraternelle.

Pour notre première soirée sur place, les canailles nous ont invités à leur fête mensuelle, organisée au siège originel du club. C'est au milieu d'un ancien quartier ouvrier que se dresse l'église anglicane où fut fondé, en 1889, le club de Rosario Central, l'un des plus anciens du continent. À son origine, des ouvriers anglais, écossais et irlandais, mobilisés par le réseau de chemins de fer qu'ils venaient mettre en place. Durant toute la soirée, les jeunes se remplissent de canettes de •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 5 heures. (- 4 durant l'hiver français).
Distance Paris-Buenos Aires 11 051 km, 13 heures de vol.
Billet d'avion à partir de 800 euros l'aller-retour.
Pour rallier Rosario depuis Buenos Aires (300 km) Environ 30 euros en bus, 65 euros en avion.
Une nuit d'hôtel 55 euros en moyenne.
Transports en commun 60 centimes d'euros le ticket.

Le mythe de Tomas Felipe Carlovich, l'une des premières idoles du Club Atlético Central Córdoba dans les années 1970 et 1980, est entretenu par une statue (ci-dessus) et les supporters du club (en haut à droite). La rivalité entre le club rosarino et le club ennemi, les Newell's Old Boys est transmise aux plus jeunes dans toutes les catégories d'âge.

••• bières et de choripan (saucisse coincée entre deux bouts de pain), puis brûlent toutes ces calories au rythme de *la cumbia santafesina**. Pendant ce temps, les anciens nous font visiter le site, abandonné dans les années 1990, quand le réseau national de chemins de fer est entré en décadence. Récupéré par le club en 2013, ce siège doit un jour accueillir un musée, financé par les recettes des soirées. L'engouement pour les origines du club dépasse la simple passion sportive. La réflexion tourne vite à la quête identitaire, si chère aux Argentins.

Quelques jours plus tard, je contrebalance l'expérience en pénétrant dans le stade Marcelo Bielsa, du nom de celui qui a apporté deux des six titres de l'histoire de Newell's. Messi et Maradona, qui ont tous deux porté (furtivement) les couleurs lépreuses, sont érigés en icônes, un peu comme les saints d'une église orthodoxe. Ce soir-là, le stade sanctifie l'avant-centre Maxi Rodriguez, "la dernière idole". Le contenu du match (un triste 0-0) ne lui rendra pas hommage. Contrairement aux ambiances rencontrées dans les gradins et au parc de l'Indépendance, durant *la previa* (l'avant-match), qui se moquent du contenu sportif.

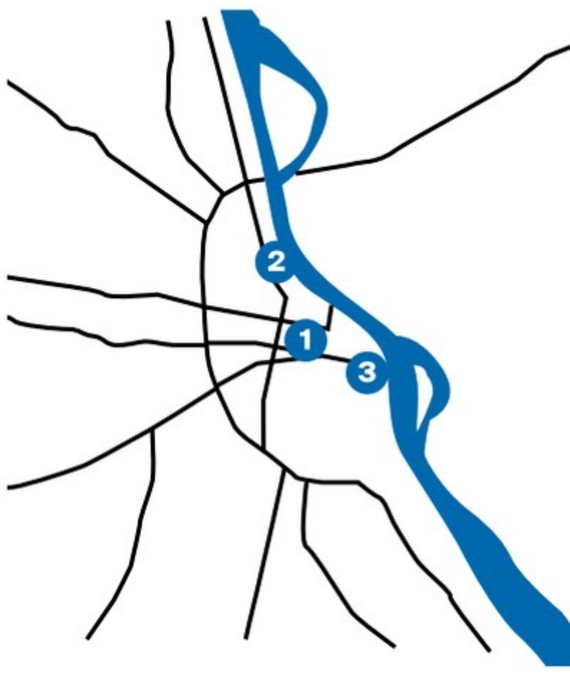
À Rosario, l'intensité des *bombos*, ces grosses caisses qui marquent le rythme des chants, sera décuplée les jours de clasico. Un match à ne perdre sous aucun prétexte, plus qu'à gagner à tout prix, à en croire Roberto Fontanarrosa (1944-

QUE BOIT-ON ? *Top 3 des breuvages locaux*

1. Le mate
Popularisée en Europe par les joueurs argentins et uruguayens, cette herbe infusée d'origine guarani est recommandée pour ses vertus énergisantes. Le mate (prononcer maté) se consomme chaud, amer (amargo) ou sucré (dulce) et même froid, dans certaines régions du nord, où on l'appelle le tereré. Le côté mystique qui entoure sa consommation ajoute à la magie de l'expérience. Apprenez à déguster cette boisson chaude en aspirant par la paille en fer plantée dans la calebasse. Idéal pour un avant-match. À consommer en groupe.

2. La Quilmes
Après des décennies de résistance, l'Argentine s'est laissée emporter par le tsunami de la bière dite "artisanale". Il y en a à tous les goûts... IPA, APA et autres bières rousses coulent à flots dans les bars cools de Buenos Aires et des capitales régionales. Autour des stades, cependant, le remède aux petites et grandes soifs n'a pas changé. La Quilmes reste la bière nationale et accompagne depuis 1890 les instants d'allégresse collective.

3. Le Fernet
D'origine italienne comme beaucoup d'Argentins, le Fernet est l'alcool fort par excellence du pays des gauchos. Adouci la plupart du temps par du Coca, le Fernet fait l'unanimité, quelles que soient les générations. Cette boisson amère à base de plantes se décline de mille façons et s'invite aujourd'hui dans les cocktails les plus raffinés. Les jours de match, c'est sa version la plus populaire qu'il faudra sublimer. Servi dans un grand verre collectif de fortune, préparé en coupant une grande bouteille de Coca en plastique, le Fernet viajero (voyageur) est un incontournable de la *cancha* (le stade).



LES STADES

1. El estadio Coloso Marcelo Bielsa
Av. Int. Morcillo
2501-2699, Rosario
Équipe résidente
Newell's Old Boys
Inauguration 1911
Capacité 42 000 places

2. Gigante de Arroyito
Juan B. Cordiviola 1100, Rosario
Équipe résidente
Rosario Central
Inauguration 1926
Capacité 41 654 places

3. Estadio Gabino Sosa
Virasoro 500-598, Rosario
Équipe résidente
Club Atlético Central Córdoba de la ciudad de Rosario
Inauguration 1907
Capacité 10 000 places

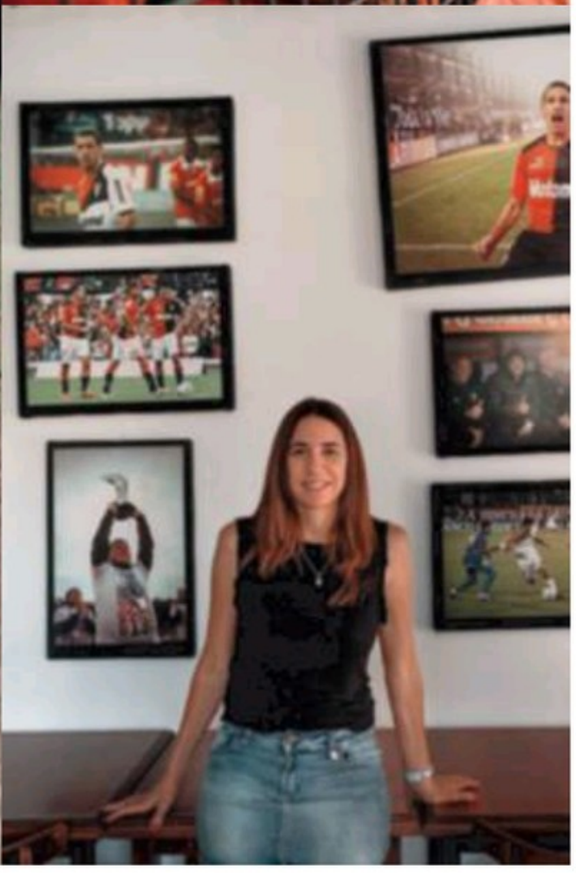
2007). Dans le recueil de contes footballistiques *Puro futbol*, écrits au bar *El Cairo*, cet écrivain et grand supporter de Central explique comment "on vieillit de cinq ans" à chaque derby, à force "d'émotions momentanées, passagères. Intenses mais fugaces". Durant tout le week-end, des échauffourées récentes entre bandes sont sur toutes les bouches. Des ultras de Central ont décapité la statue d'Isaac Newell, le fondateur du club lépreux. La vengeance ne s'est pas fait attendre et des lépreux sont allés jeter des cocktails Molotov sur l'un des bâtiments officiels de Central.

La Liverpool argentine

Si son importance stratégique a baissé, Rosario fut par le passé un grand port mercantile sur le fleuve Paraná et un point stratégique du réseau ferroviaire national. L'ombre britannique plane de nouveau sur cette Liverpool argentine, telle que la décrivait la presse argentine de la fin des années 1960. Une cité portuaire où peut naître la poésie... Et le bon football ! Un Fernet-Coca à la main, nous échangeons sur ce passé révolu avec l'ami Charly Lopez, 60 ans, depuis le comptoir d'*El Diablito*. Dans l'intimité de cet ancien repaire de marins, devenu un élégant bar à cocktails, le documentariste m'explique l'histoire de sa ville, de son économie et de son football. Sa renommée mondiale, Rosario ne la doit à aucun Beatles. Quoique le gamin vers qui nos regards se tournent a longtemps porté la coupe au bol. "Un beau jour, on me demande d'aller faire des images d'un gosse censé être le futur Maradona, se remémore Charly, fana de Central. Je me suis dit : « Oh, encore un ? Et il est de Newell's en plus ? » Les images que j'ai filmées ce jour-là ont servi des centaines de fois pour documenter les débuts de Messi..."

Jusqu'ici, le plus illustre enfant du pays s'était fait discret. Mais aujourd'hui, Rosario exhibe fièrement sa parenté avec le septuple Ballon d'Or. Une fresque murale géante vient d'être inaugurée à 200 mètres du monument national au drapeau, principale attraction touristique. Fallait-il attendre que Messi remporte la Copa America pour en faire un "digne fils de la patrie", comme le proclame l'une des incantations du *Monumento* ?

"Messi vient tous les ans. Avant, c'était habituel de le croiser dans le centre. C'est pour cela qu'on le perçoit comme l'un des nôtres, explique Micaela Pereyra, 45 ans, douze saisons à la rédaction du quotidien local *La Capital*. Quand la crise avec le Barça a éclaté, les gens étaient comme des dingues et voulaient croire à son retour ici. On avait trouvé une école pour ses fils, une maison pour la famille..." La journaliste a réalisé une longue enquête pour dessiner une visite guidée, qui invite à découvrir une douzaine de lieux emblématiques de ce grand ambassadeur de Rosario : sa maison de naissance, dans le quartier humble de Tablada, son école primaire, les différentes fres- •••



Lionel Messi, mais aussi des joueurs tels que Maximiliano Rodriguez, Lionel Scaloni ou encore Lucas Bernardi, ont tous démarré sur les terrains d'entraînement des Malvinas (ci-dessus), l'école de football des Newell's Old Boys, inaugurée en 1983. Le parcours du septuple Ballon d'Or au sein du club rosarino, et dans sa ville natale en général, a été retracé par la journaliste Micaela Pereyra (à droite).

ques à son effigie... Ou d'autres lieux plus inattendus, comme le casino du sud de la ville, où Lionel et Antonella se sont mariés en 2017.

Marcelo Bielsa dans la peau

Le centre d'entraînement Malvinas, où s'entraînent les enfants de Newell's, fait aussi partie du tour. C'est ici que nous échangeons avec Micaela, devant une peinture qui représente Messi gamin, portant les couleurs du club. Le tout sous la bénédiction du vieux stadier occupé à marquer à la chaux les lignes de démarcation de ce terrain pelé.

Pour en savoir davantage sur la culture de la formation lépreuse, nous nous rendons à l'autre centre d'entraînement, où évoluent les plus de 13 ans. Les *pibes* (gamins) évoluent ici à l'ombre d'un grand bâtiment gris qui porte le nom du maestro Jorge Griffa, le mentor de Bielsa. Le récent entraîneur de Leeds (juin 2018-février 2022) a financé cet hôtel pour que l'équipe première puisse se mettre au vert. Nous assistons aux entraînements des juniors aux côtés d'Adrian Taffarel, alors entraîneur intérimaire de l'équipe première. Taffarel a évolué sous les ordres de Bielsa et en garde des souvenirs impérissables, notamment ces week-ends de préparation durant lesquels le coach, à peine plus âgé que ses joueurs, bataillait avec les plus rugueux durant les matches d'entraînement. Ici, tout le monde a Bielsa dans la peau. Ou littéralement sur la peau, comme Fer-

QUI VÉNÈRE-T-ON ICI ?

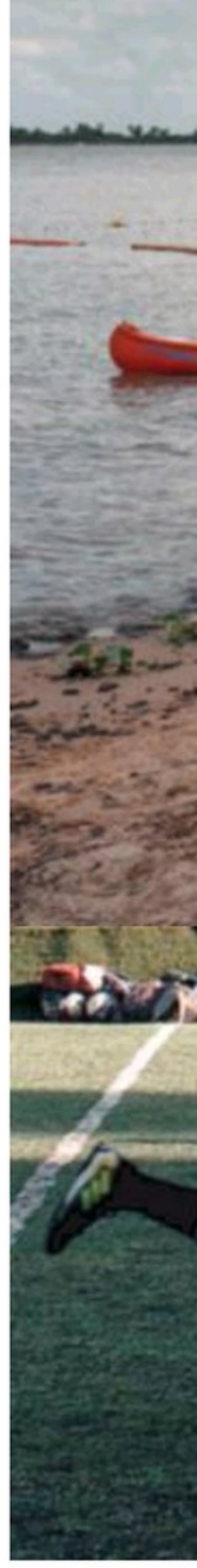
Bien sûr, il y a Messi... mais aussi d'autres grands noms.

1. Marcelo Bielsa (66 ans)
En tant que joueur et entraîneur, Marcelo est passé par toutes les catégories de son club, Newell's, jusqu'à lui offrir deux Championnats nationaux (1991 et 1992). Une histoire d'amour gravée dans le marbre en 2009, quand le club rebaptise son stade, El Coloso (le Colosse), à son nom.

2. Jorge Griffa (87 ans)
Pochettino, Batistuta, Tata Martino, Gabi Heinze, Maxi Rodriguez... Tous ces talents n'auraient peut-être pas éclos si Jorge Griffa, le mentor de Bielsa, n'avait pas installé les bases du système de recrutement et de formation des jeunes joueurs de Newell's. Joueur, Griffa n'a connu en Argentine que les couleurs de Newell's, avant de filer en Espagne.

3. Aldo Poy (76 ans)
Sa tête plongeante, "la Palomita", inscrite en 1971 lors d'une demi-finale contre Newell's, serait le but le plus célébré au monde. Année après année, la passion *canalla* l'emporte et Aldo continue de smasher le cuir, devant son public, pour reproduire ce but décisif.

4. Mario Kempes (67 ans)
Surnommé *el Matador*, Kempes a mené l'Argentine à la victoire lors de "sa" Coupe du monde, organisée en 1978 dans le pays, alors en pleine dictature militaire. Celui qui finit meilleur buteur de cette compétition (6 réalisations) est né à Córdoba. Mais c'est sur la pelouse de Rosario Central qu'il s'est révélé au public. Un club dont il est depuis 2008 ambassadeur officiel.



nando Capobianco, dont le bras droit affiche une célèbre phrase d'*El Loco*, tirée du vestiaire de l'OM, après un match nul contre contre Lyon (0-0, le 15 mars 2015) : "Acceptez l'injustice, car tout s'équilibre à la fin."

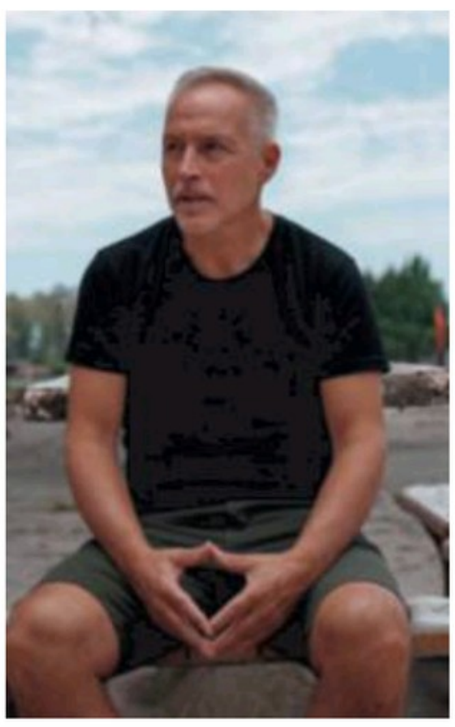
Les potreros, là où naissent les légendes

Hors des enceintes de Newell's, il n'y a qu'à discuter avec n'importe lequel des vendeurs de journaux du centre pour mesurer son empreinte. Marcelo Bielsa a lui-même tenu un kiosque dans sa jeunesse, pour pouvoir lire la presse sportive internationale dont il raffole. J'ai fouillé un peu plus, en m'égarant dans les pages de *Tigres à la dérive* (éditions Bouclard, 2021), de Nicolas Zeisler. On y suit les pas d'un gamin français qui réside à Rosario durant les années 1990, une décennie de faste et de spéculations avant les crises à répétition. Le *pibe* tombe sous le charme de Bielsa, qui "est en train de se transformer en une sorte de figure christique, du moins pour la moitié de la ville". La raison ? Les résultats de Newell's, bien entendu. Mais surtout une philosophie de vie qui guide son action au quotidien : "Chacun des actes de Marcelo est basé sur la morale alors même que le pays sombre dans l'exhibitionnisme et l'argent facile."

Dans notre quête de l'ingrédient miracle des Rosarinos, une dernière pérégrination s'impose. Pour cela, retour au quartier de Tablada, à quelques encablures de la maison natale de Messi. C'est dans l'enceinte du club de Central Córdoba de Rosario que je rencontre Julio Rodriguez, le gardien de la mémoire du club. "L'atout de Rosario, qui la rend si spéciale ? Je dirais que ce sont ses *potreros*. C'est là que tous les grands se sont formés." Le *potrero* est cette espèce de terrain vague converti en arène footballistique par une bande de riverains qui lui ont planté deux cages.

Combien de joueurs talentueux se sont égarés dans les méandres des *potreros*, pour une poignée de carrières pro ? La question prend tout son sens dans ces modestes travées, protégées par l'imposante statue de Tomas Felipe Carlovich. Aucune vidéo n'atteste de ses exploits mais les meilleurs ont salué le talent de cette légende. Maradona a même déclaré qu'*El Trinche* (son surnom) avait été meilleur que lui. Carlovich aurait été, lors d'une intersaison, à deux doigts de signer en France. Il n'est finalement jamais sorti d'Argentine. Mort en mai 2020, des suites d'une agression dans la rue, il veille tous les samedis après-midi sur son club de cœur, qui bataille en Quatrième Division... Mais aussi les catégories de jeunes, qui rêvent de suivre les pas des stars nées ici. Une légende urbaine raconte qu'un autre footballeur issu des *potreros* aurait foulé cette pelouse. Il n'avait alors que 10 ans, était haut comme trois pommes. On l'appellera *La Pulga*. ⬢ **F. P.**

**Variante propre à la province de Santa Fe de la cumbia argentine, le genre musical populaire par excellence.*



Ville bordée par le fleuve Paraná (en haut à gauche), connue pour être la ville de naissance de Che Guevara, Rosario serait aussi la ville d'Argentine avec le plus de picaditos, sorte de city stades, par habitant avec 75 complexes (en bas à gauche). Julio Rodriguez (ci-dessus) entretient lui, la mémoire du troisième club de la ville, le Central Córdoba.

LE 5 SE MET EN QUATRE

Près de vingt ans après son introduction en France, le foot à 5 s'affirme comme une pratique en pleine expansion qui tente de se structurer. Par Bérénice Marmonier

Si on espérait une autre place du sport dans les débats pendant l'élection présidentielle, on a quand même eu droit quelques jours avant le premier tour à un interlude foot inattendu. Le "Z" (Éric Zemmour) en virée dans le centre sportif Z5 d'Aix-en-Provence, appartenant à un autre célèbre "Z", champion du monde. Du buzz, de la récupération politique, tout ça au cœur d'un centre de foot à 5. Étonnant ? Non, tant cette pratique s'est imposée en France ces quinze dernières années – au point que Zidane investisse les terrains, donc.

Débarqué de Grande-Bretagne dès le début des années 2000 dans l'Hexagone, le foot à 5, appelé également five ou urban, se place désormais comme un poids lourd du sport national avec près de 5 millions de pratiquants, dont 3 millions de joueurs réguliers. "Toutes les personnes qui ne souhaitent pas vivre les contraintes d'un club, des entraînements aux matches le week-end, se rabattent sur le foot à 5, souligne Virgile Caillet, délégué général de l'Union Sport & Cycle. Cela illustre l'évolution du sport : on joue quand on veut, où on veut, aux horaires qui nous conviennent."

Une augmentation de 900 % en dix ans

Face à l'explosion de la demande, l'offre s'est multipliée (250 centres en France, soit 1000 terrains selon la FFF) et structurée. Certaines enseignes historiques ont fusionné au milieu des années 2010 pour donner naissance aux deux plus importants réseaux : UrbanSoccer (32 centres, union d'UrbanFootball et de Soccer 5 en 2014) et le Five (36 centres, fusion de Soccer Park et du Five en 2016). "On s'est associés pour se développer plus vite, explique Joseph Viéville, cofondateur du Five. Un projet coûte entre 800 000 et 1 million d'euros. Il était donc préférable de mutualiser les ressources." À ces "géants", il faut rajouter Convi'Foot, réseau de franchisés (31 complexes).

Aujourd'hui, ce marché pèse 300 millions d'euros, selon une étude de l'Union Sport & Cycle, soit une augmentation de 900 % en dix ans, et emploie 3 000 personnes. "Le gros pic d'implantation des centres a eu lieu entre 2010 et 2015.

Ludovic Combe/UrbanSoccer - Jérôme Prévost/L'Équipe - Le Five - Alexis Réau/L'Équipe

CAP SUR LES PETITS POUR GRANDIR

Les complexes de foot à 5 tentent aussi de parler aux enfants puisqu'ils ont chacun créé leurs propres écoles de foot à 5. Le Five a ainsi mis sur pied, en collaboration avec Zinédine Zidane, les Zidane Five Club présents dans une vingtaine de centres en France. UrbanSoccer a, pour sa part, lancé dans les centres de son réseau la Paris-Saint-Germain Academy. Ainsi, en 2021, ce sont près de 7 000 enfants qui se sont inscrits. "Ces structures ont été lancées il y a près de dix ans, et les parents se sont vite retrouvés dans ces écoles où l'on apprend aux enfants la convivialité, le respect, le fair-play..., souligne Jean-Pierre Gruppi de Convi'Foot. Le fait de jouer sur des petits terrains permet également de travailler beaucoup plus l'aspect technique." Là encore, l'Association Nationale du Foot à 5 discute actuellement avec la FFF pour faciliter le déploiement et la structuration de ces académies appelées à essaimer. ⬢ B. M.

Depuis, en raison d'un maillage territorial assez complet, les ouvertures se sont tassées. Nous n'en prévoyons que deux en 2022. De plus, le Covid est passé par là, reconnaît Julien Falgoux, fondateur et directeur général d'UrbanSoccer." Après des mois de fermeture en raison de la crise sanitaire et une baisse de chiffre d'affaires d'environ 30 % en 2021, les centres ont retrouvé leur fréquentation d'avant la pandémie. "On a même une croissance de 10 % cette année, pointe Tony Jalinier, cofondateur du réseau le Five. Si on touche surtout des hommes entre 20 et 35 ans, le public féminin représente 10 à 15 % de notre clientèle, et on développe l'offre enfants avec des académies de foot à 5 comme avec le Zidane Five Club *(voir encadré)*."

Bientôt une compétition inter-réseaux ?

Face à cette offre privée, la FFF a pris le train en marche. Elle s'est notamment associée en 2018 à UrbanSoccer avec, par exemple, la mise en place d'offres privilégiées pour les licenciés. La FFF a aussi investi dans la construction de 50 terrains de foot à 5. "Il y a une pénurie de terrains en France, c'est la raison pour laquelle on veut créer des liens avec le tissu associatif ou le sport scolaire, ajoute Joseph Viéville. Nos terrains sont quasi vides en journée, on veut booster l'accès aux écoles, aux clubs à des tarifs ultra-dégressifs. On se positionne en complément de pratique et non en frontal."

"Le Five illustre l'évolution du sport : on joue quand on veut, où on veut" Virgile Caillet, délégué de l'Union Sport & Cycle.

L'État, en vue des JO 2024 à Paris, a d'ailleurs annoncé en septembre dernier la construction de 5 000 équipements de proximité, dont 1 000 city stades. Pour s'ouvrir à d'autres publics, les centres investissent sur deux axes : la numérisation et la diversification des centres. "On veut continuer à rendre l'activité fun en proposant, par exemple, de revoir ses buts en vidéo, confie Tony Jalinier du Five. On tente aussi de diversifier nos centres en proposant du padel, du squash, du fitness ou de l'escalade. Les publics sont souvent les mêmes."

Les trois principaux réseaux se sont réunis cette année au sein de l'Association Nationale du Foot à 5 "pour travailler sur la structure de nos compétitions, souligne Jean-Pierre Gruppi, président de Convi'Sport. On discute avec la FFF pour réfléchir ensemble au développement de la discipline. On est à un tournant. Il ne s'agit pas d'augmenter le nombre de joueurs, déjà très élevé, mais le structurer. On veut aller plus loin en créant une épreuve commune entre les trois réseaux et les premières compétitions féminines et de jeunes." Une ambition reçue cinq sur cinq ? ⬢

Sébastien Boué/L'Équipe - Jérôme Prévost/L'Équipe - Ludovic Combe/UrbanSoccer - Le Five

"KALLE", UN BONHEÚR À DEUX

Karl-Heinz Rummenigge, l'ancien attaquant et président du Bayern, revient sur le plus beau doublé de sa carrière : ses sacres en 1980 et 1981, les derniers du club allemand.

Par Alexis Menuge, à Munich. Photos Paul Lehr/L'Équipe

Soudain, le visage de Karl-Heinz Rummenigge a pâli. En nous voyant pénétrer avec une bonne vingtaine de minutes d'avance dans le restaurant vietnamien de haut standing *Chang,* situé dans une banlieue chic, à une demi-heure de route de Munich, le double Ballon d'Or 1980 et 1981 ne cache pas sa gêne. "Je savais que nous avions rendez-vous, mais je viens de me rendre compte que j'avais oublié quelque chose, a lancé celui qui aura été durant dix-neuf années, de 2002 à 2021, le président du conseil d'administration du Bayern. Depuis quelques jours, les deux Ballons d'Or sont exposés au musée du club à l'Allianz Arena, poursuit Rummenigge. Mais ne vous en faites pas : je viens de passer un coup de fil au directeur du musée, un coursier va les apporter." En attendant les deux trophées, l'ancien attaquant de 66 ans, se replonge dans ses souvenirs liés à ses deux sacres, avant de déjeuner, puis de finir par une séance photos d'une vingtaine de minutes.

Du temps pour ses petits-enfants

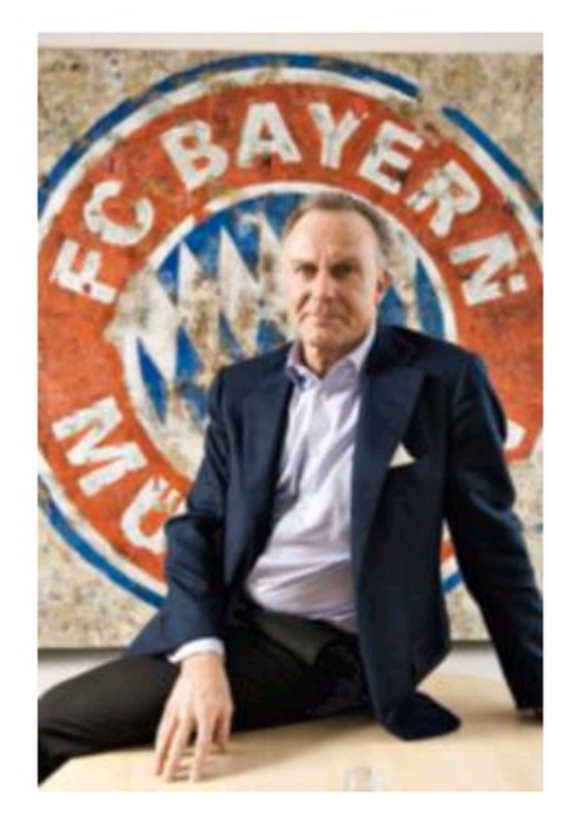
Dehors, les bourrasques de sable couleur orange venu du Sahara font fureur, notamment sur les limousines jouxtant les lieux. La décontraction et la bonne humeur de celui que tout le monde appelle "Kalle" en Bavière marquent les esprits. Connu pour être parfois rigide lorsqu'il était encore dirigeant, il se montre là jovial et bavard.

"C'est vrai que pouvoir enchaîner les journées sans trop de rendez-vous me permet d'aborder la vie sous un autre angle, explique-t-il entre deux bouchées de Shio Edamame, des haricots verts japonais cuits. Je me rends encore régulièrement au stade pour suivre les matches, j'ai des relations fortes avec le club et, désormais, je m'occupe de mes seize enfants et petits-enfants. Je peux enfin leur consacrer du temps."

En voyant sa tenue vestimentaire – une veste bleue marine sur une chemise bleue claire élégante et un pantalon beige •••

... Karl-Heinz Rummenigge

Dans le garage de sa maison de Grünwald, Karl-Heinz Rummenigge a affiché les deux unes de *FF* le consacrant. Et exhibe ses deux trophées qui, durant quelques semaines, ont été exposés au musée du Bayern.



1980, l'année de tous les succès pour Karl-Heinz Rummenigge. Vainqueur de l'Euro face à la Belgique (ci-contre, à gauche), l'attaquant allemand avait également dominé en Bundesliga le Hambourg de Kevin Keegan (à droite). Le joueur – et futur président – du Bayern allait compléter son triomphe en recevant des mains de Jacques Thibert, le rédacteur en chef de *FF* son premier Ballon d'Or. En 1981, "Kalle" récidivait indiquant à son plus jeune frère, Michael, la voie à suivre.

••• en soie –, difficile de croire que le joueur aux 95 capes (et 45 buts) en sélection ouest-allemande ne travaille plus.

Dans cette salle réservée aux VIP où il a ses habitudes, le natif de Lippstadt se souvient de sa première participation à la course au Ballon d'Or. "C'était en 1979, j'avais été très surpris de finir deuxième, car nous n'étions guère performants avec le Bayern durant la première moitié de l'année. Kevin Keegan, alors à Hambourg, l'avait logiquement obtenu. Je vais vous faire une confidence : j'ai fêté cette deuxième place comme si j'avais gagné. Elle constituait la plus belle deuxième place de ma carrière." Avant de triompher l'édition suivante. "En 1980, je suis devenu champion avec le Bayern et, avec la Mannschaft, nous avons remporté le Championnat d'Europe. J'avais fait de ce trophée un objectif personnel. Le décrocher a constitué une magnifique récompense."

Simple comme un coup de fil

Une récompense qui, à l'époque, n'était pas accompagnée d'une cérémonie en grande pompe comme elle l'est aujourd'hui. "L'élection avait eu lieu quelques jours avant Noël. J'ai tout simplement reçu un appel du rédacteur en chef de *France Football* qui m'a annoncé ma victoire. Il m'a félicité tout en me souhaitant un joyeux Noël. Dans la foulée, le patron d'Adidas m'a téléphoné pour, à son tour, me congratuler.

"En 1979, j'ai fêté ma deuxième place comme si j'avais gagné"

Les fêtes de fin d'année ont été magnifiques. Je n'ai pas abusé de l'alcool pour célébrer cette si prestigieuse distinction, surtout que ma femme allait accoucher quelques semaines plus tard. Nous avons trinqué avec une coupe de champagne. Elle s'est contentée de tremper ses lèvres alors que j'ai bu la mienne d'une traite !"

Avec sa barbe de trois jours, l'œil qui brille, Karl-Heinz Rummenigge poursuit : "Ce Ballon d'Or a récompensé toutes les années de travail quotidien qui l'ont précédé. Au même moment, j'ai même été désigné meilleur sportif du monde. J'ai alors dû veiller à ne pas prendre la grosse tête. Ma femme m'a remis les pieds sur terre à plusieurs reprises lorsqu'elle a senti que j'avais tendance à un peu trop m'enflam-

Le classement de 1980

1. **Karl-Heinz Rummenigge** (RFA, Bayern Munich), 122 points
2. **Bernd Schuste** (RFA, FC Barcelone), 34 pts
3. **Michel Platini** (FRA, Saint-Étienne), 33 pts
4. **Wilfred Van Moer** (BEL, Beveren), 27 pts
5. **Jan Ceulemans** (BEL, Bruges), 20 pts
6. **Horst Hrubesch** (RFA, Hambourg), 18 pts
7. **Herbert Prohaska** (AUT, Inter Milan), 16 pts
8. **Hansi Müller** (RFA, Stuttgart), 11 pts
-. **Liam Brady** (IRL, Juventus Turin), 11 pts
10. **Manfred Kaltz** (RFA, Hambourg), 10 pts
11. **Erwin Vandenbergh** (BEL, Lierse), 9 pts
-. **Luis Arconada** (ESP, Real Sociedad), 9 pts
-. **Dino Zoff** (ITA, Juventus Turin), 9 pts

Le classement de 1981

1. **Karl-Heinz Rummenigge** (RFA, Bayern Munich), 106 points
2. **Paul Breitner** (RFA, Bayern Munich), 64 pts
3. **Bernd Schuster** (RFA, FC Barcelone), 39 pts
4. **Michel Platini** (FRA, Saint-Étienne), 36 pts
5. **Oleg Blokhine** (URSS, Dynamo Kiev), 14 pts
6. **Dino Zoff** (ITA, Juventus Turin), 13 pts
7. **Ramaz Shengelia** (URSS, Din. Tbilissi), 10 pts
8. **Alexsandr Chivadze** (URSS, Din. Tbilissi), 9 pts
9. **Liam Brady** (IRL, Juventus Turin) 7 pt
10. **John Wark** (ECO, Ipswich), 7 ptss
11. **Zbigniew Boniek** (POL, Widzew Lodz), 6 pts
-. **Maxime Bossis** (FRA, Nantes), 6 pts
-. **David Kipiani** (URSS, Dinamo Tbilissi), 6 pts
-. **Bruno Pezzey** (AUT, Eintracht Francfort), 6 pts
-. **Andras Toroczik** (HON, Ujpest), 6 pts

Philippe Caron/L'Équipe - L'Équipe

Jean-Claude Pichon/L'Équipe

mer. Car le danger est grand de prendre la grosse tête lorsqu'on devient Ballon d'Or, d'autant plus que je succédais côté allemand à mes deux idoles : Franz Beckenbauer *(1972, 1976)* et Gerd Müller *(1970)*. Mais j'ai eu la chance de pouvoir compter sur un entourage respirant l'humilité."
"Kalle" aura donc passé l'intégralité de cette soirée de triomphe à son domicile. "Je n'ai pas reçu beaucoup d'appels. Les portables n'existaient pas et peu de gens avaient mon numéro."

Ses coéquipiers ne le félicitent pas

Et pourtant, ces deux victoires allaient, a posteriori, s'avérer historiques. En effet, depuis son second sacre obtenu en 1981, plus aucun joueur du Bayern n'a décroché le Ballon d'Or. "C'est une grande fierté, même si j'espère que Robert *(Lewandowski)* va le recevoir." Subitement, pendant que "Kalle" se plonge dans ses souvenirs, surgit un autre lauréat : Lothar Matthäus. Le Ballon d'Or 1990 vient d'apprendre de la bouche de Chang, le gérant, que son ancien boss déjeune avec *FF*. L'occasion pour Matthäus de venir saluer Rummenigge, de gentiment se moquer du rendement défensif de Manchester United et d'échanger sur la réforme du Ballon d'Or qui se juge désormais sur la saison et non plus sur l'année civile. Une évolution que les deux anciennes gloires allemandes approuvent pleinement. Et Rummenigge de proposer de porter un toast à la gloire du trophée avant de reprendre son récit.

"Après le Ballon d'Or, j'ai mieux gagné ma vie avec les pubs qu'avec mon salaire"

"Lors de ma première victoire, j'ai été récompensé en janvier dans un Stade Olympique plein à craquer, avec plus de 80 000 spectateurs. Juste avant le coup d'envoi, j'ai reçu un vibrant hommage de la part de nos supporters. J'en ai eu la chair de poule. Cela m'a donné des ailes. Le club lui n'avait pas organisé de cérémonie, estimant que gagner ce trophée était la moindre des choses. Même mes coéquipiers ne m'ont pas félicité. Pourtant, tous les journaux locaux avaient fait leur une sur ma victoire. Je les ai toutes conservées."

Cette consécration a constitué un vrai changement dans sa carrière. "Les sollicitations des sponsors ont doublé ou triplé. J'ai mieux gagné ma vie avec les publicités qu'avec mon salaire. De plus, les deux grands clubs espagnols *(Real et Barça)* et milanais m'ont régulièrement sollicité."

Interdiction de toucher aux trophées

Quelques minutes plus tard, après une bonne demi-heure de route entre le stade et Grünwald, Chang apporte les deux trophées, soigneusement enveloppés dans plusieurs couches de papier. Et c'est avec tendresse et émotion que Rummenigge les contemple régulièrement durant le déjeuner, comme il le fait régulièrement depuis déjà plus de quarante ans. "Ils n'ont jamais bougé, à l'exception de ces dernières semaines où ils ont été exposés au FC Bayern Erlebniswelt – le musée du Bayern –, à l'occasion du quarantième anniversaire de mon second sacre. Ils trônent habituellement en plein milieu de ma collection de trophées réunis dans une bibliothèque qui se situe dans une pièce à laquelle peu de gens ont accès, glisse-t-il. Mes fils les adorent, notamment Hen- •••

dry qui en est dingue. Je l'ai simplement prévenu de ne même pas penser à le toucher. Je lui dis souvent : « Regarde-le, mais le toucher est strictement interdit. » " Moi-même, je les touche peu. Je n'ai jamais utilisé de produits pour les nettoyer, je me contente d'enlever de temps en temps la poussière, je veux garder leur côté authentique."

Puis, "Kalle" se laisse aller à une révélation : "Dans mon garage, j'ai mis au mur, voilà de nombreuses années, les deux unes de *FF* annonçant mes victoires.

Karl-Heinz Rummenigge
66 ans. Né le 25 septembre 1955 à Lippstadt (Allemagne de l'Ouest). 1,82 m ; 78 kg. Attaquant. International (95 sélections, 45 buts entre 1976 et 1986).

Parcours
Bayern Munich (1974-1984), Inter Milan (1984-1987), Servette FC (1987-1989).

Palmarès
Euro 1980 ; Coupe des clubs champions européens 1975 et 1976 ; Coupe intercontinentale 1976 ; Championnat d'Allemagne 1980 et 1981 ; Coupe d'Allemagne 1982 et 1984. Ballon d'Or *France Football* 1980, 1981.

... Karl-Heinz Rummenigge

Karl-Heinz Rummenigge, le désormais ancien président du conseil d'administration, partage avec Robert Lewandowski (ci-contre, à droite) le sens du but. Reste à l'attaquant polonais à rejoindre son ancien boss au palmarès du Ballon d'Or pour permettre au Bayern Munich d'obtenir enfin son sixième sacre.

Quand j'entre dans mon garage ou que j'en sors, je les vois, elles évoquent tant de souvenirs... Rien que d'en parler, j'en ai encore des frissons." Et celui qui n'avait encore jamais accueilli de journaliste dans sa maison de Grünwald nous conduit à son domicile et, marque suprême de confiance, accepte sans hésiter que ce mur soit pris en photo avant de lâcher à l'attention de ses deux Ballons d'Or : "Allez, retour au bercail. Vous ne bougerez plus."

Une remise au *Moulin Rouge*

Quarante et un ans plus tard, Karl-Heinz Rummenigge se remémore une anecdote qui le fait encore rire, . "Jamais je n'oublierai mon second Ballon d'Or avec la cérémonie au *Moulin Rouge.* Le seul problème, c'est qu'elle a eu lieu en pleine journée et non le soir. C'est la seule erreur que *FF* a commise. *(Rires.)* Notre président Willi Hoffmann a pris l'avion avec moi et nous y avons passé un merveilleux moment." Il se rappelle également avec gourmandise le cinquantième anniversaire du Ballon d'Or, à Paris. "Lors du Mondial 1998, j'avais profité de mon séjour parisien où j'avais officié comme consultant pour la télé allemande pour me promener. J'étais tombé sur un magasin d'antiquités avec en vitrine un vieux ballon en cuir. Je l'ai acheté pour ensuite le faire signer par tous les lauréats du BO présents à la cérémonie des 50 ans, ainsi que par Pelé et Maradona, plus tard."

En 1982, Rummenigge – classé quatrième – se serait bien vu réaliser le triplé. "Même après la demi-finale épique de Séville contre les Bleus *(3-3 a.p., 5 t.a.b. à 4)* et, malgré notre défaite en finale face à l'Italie *(1-3)*, j'avais aussi marqué beaucoup de buts, mais Rossi le méritait avec le titre de champion du monde. Le gagner trois fois de suite, c'est rarissime *(Michel Platini l'a réussi entre 1983 et 1985, Messi a gagné quatre fois d'affilée entre 2009 et 2012)*."

"J'ai acheté un vieux ballon en cuir pour faire signer les lauréats présents à la cérémonie des 50 ans du BO"

La dernière fois que Rummenigge a croisé de près l'histoire du Ballon d'Or remonte à l'édition 2013. "J'avais accompagné Franck Ribéry à la cérémonie de Zurich, à trois heures de route, car je savais avant qu'il ne gagnerait pas. Je ne lui avais rien dit, hormis le fait que, s'il ne devait pas le remporter, il ne fallait pas être triste. Être sur le podium autour de monuments comme Cristiano Ronaldo et Messi, c'est déjà exceptionnel. Franck avait mis son smoking, sa famille était aussi venue. Mais, lorsque j'ai vu Florentino Pérez dans la salle à Zurich, je savais que c'était Ronaldo qui avait gagné, car "Flo" ne se déplace jamais pour rien. Après la cérémonie, nous avons tous dîné ensemble avec Didier Deschamps à notre table. Je voulais montrer à Franck qu'une troisième place méritait d'être fêtée. À minuit, j'ai dû rentrer en raison d'un rendez-vous le lendemain matin et, lorsque j'ai dit au revoir, Franck m'a demandé s'il pouvait venir. Avec sa femme, ils se sont endormis au carrefour suivant au moment où je lui racontais mes souvenirs remontant à 1980 et 1981. Ils ont dormi tout au long du voyage. Une fois arrivés, nous nous sommes pris dans les bras." Car le Ballon d'Or réunit toutes les générations de joueurs et c'est bien là l'une de ses forces. **A. Me.**

Imago/Panoramic - dpa picture alliance / Alamy Stock Photo - L'Équipe

Nom Dizdari
Prénom Besnik
Âge 79 ans
Pays Albanie

Média le mensuel *Futbolli Shqiptar*
Club préféré Vllaznia Shkodra
Nombre de participations au jury du BO 34

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 21/34

"LA POLICE SECRÈTE NOUS ENREGISTRAIT"

"À chaque fois que je remplis mon bulletin du Ballon d'Or, mon cœur bat très fort. Il y a, bien sûr, la fierté de représenter l'Albanie depuis 1987, soit depuis trente-quatre ans, ce qui fait de moi le vétéran de l'actuel panel de jurés. Ce geste, c'est aussi une façon de conforter ce lien avec *France Football,* et au-delà avec tout un pays. Parler de *FF* et de la France signifie raviver les souvenirs d'enfance. Comme ce jour de 1947, où, âgé de 5 ans, l'oreille collée au transistor, j'écoutais avec émerveillement les commentaires d'un match entre une sélection de Tirana et une équipe des syndicats de Paris, gagnée 5-0 par ce qui était en réalité notre équipe nationale face à des joueurs amateurs, et ce, devant 30 000 spectateurs. Douze ans plus tard, je découvrais *FF* et le Ballon d'Or par le biais d'articles de *Sovietski Sport,* le quotidien sportif soviétique.

Par la suite, devenu journaliste, je me délectais de chaque information glanée dans un journal d'Europe de l'Ouest, de chacune de ces occasions pour vivre au rythme des remises de prix et des exploits des lauréats, même si dans l'Albanie communiste d'Enver Hoxha, ces glorifications du sportif n'étaient pas forcément bien vues. Comment arriver dans ces conditions à devenir le juré albanais du Ballon d'Or ? Le destin ! Dans la foulée des excellents résultats en Coupe UEFA du Flamurtari de Vlora en 1986-87 *(l'équipe avait été éliminée en 32es par le Barça sans perdre, 1-1, 0-0),* le foot albanais suscita la curiosité, notamment celle de *L'Équipe* et de *FF.* C'est ainsi qu'a débarqué Victor Sinet, envoyé spécial des deux titres, que j'ai accompagné durant son séjour. C'est lui qui m'a proposé d'être juré. Je lui ai confié dans la foulée mon classement, mettant au cinquième rang Sokol Kushta, le meilleur joueur de Flamurtari.

"J'ai oublié de demander l'autorisation au PC albanais"

Grisé, j'ai même oublié de demander l'autorisation de devenir juré au PC albanais, comme c'était pourtant la règle, et j'avais même invité « en douce » mon collègue français chez moi. De toute façon, la police secrète avait enregistré nos conversations à son hôtel, ce que j'ai appris plus tard ! Heureusement, depuis, la situation politique a évolué et j'ai pu découvrir la rédaction de *FF* au détour d'un match de l'Albanie, au printemps 1991. Et serrer la main de Raymond Kopa, spectateur privilégié du match des Espoirs, à Angers, découvrant alors un certain Zidane. Un grand moment. Comme en 2015, lors de la victoire *(1-0)* de l'Albanie sur les Bleus. Un succès historique face au pays du Ballon d'Or !" **Roberto Notarianni**

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe

Le 25 novembre 2019, à Moscou, à l'occasion de la première du biopic consacré à Lev Yachine, Anton Chounine pose avec son épouse Kate Grigorieva, devant l'affiche du film.

Yuri Kochetkov/EPA/Maxppp

L'ARAIGNÉE N'A PAS FINI DE RÉGNER

Lev Yachine, seul gardien élu Ballon d'Or, en 1963, continue de susciter l'admiration, en particulier celle d'Anton Chounine, son lointain successeur dans le but du Dynamo Moscou.

Par Emmanuel Bojan

1945. Un apprenti de 15 ans à Touchino, dans la banlieue de Moscou, marche dans les pas de ses parents, employés dans la même usine. Mais ses prestations dans l'équipe de football de l'entreprise attirent l'œil d'Arkadi Tchernouchiov. Ce hockeyeur, entraîneur-joueur du Dynamo Moscou après avoir fait carrière dans le bandy – un hockey à la mode russe se pratiquant sur un terrain de football gelé – et le football justement, place l'adolescent en dernier rempart sur la glace. Un choix payant puisqu'il remporte la Coupe de l'URSS avec le Dynamo en 1953, en parallèle de son parcours de footballeur, qui va prendre une autre tournure cette année-là.

Depuis trois, quatre saisons, Lev Ivanovitch Yachine est barré par un gardien plus expérimenté, Alexeï Khomitch, surnommé "le Tigre" pour ses prestations énergiques lors d'une tournée d'après-guerre en Grande-Bretagne. Le transfert du "félin" au Dynamo Minsk ouvre la voie à celui qu'on surnommera bientôt "l'Araignée noire", inamovible dans le but du Dynamo jusqu'en 1970, premier – et unique à ce jour – gardien de but récompensé d'un Ballon d'Or, en 1963.

Champion d'Europe contre champion de Deuxième Division russe

Un peu plus d'un demi-siècle a passé et, comme son illustre prédécesseur, un jeune gardien de 20 ans intègre l'effectif seniors du Dynamo Moscou. Anton Chounine (1,91 m, contre 1,89 m pour Yachine) doit lui aussi patienter, plus souvent sur le banc de touche (entre 2008 et 2010 puis de 2013 à 2016), dans l'ombre de Vladimir Gaboulov. Mais la filiation semble s'arrêter là entre les deux portiers. À 30 ans, Yachine remporte en France la Coupe d'Europe des nations 1960 avec l'URSS quand Chounine s'installe enfin dans le but du Dynamo pour inscrire la seule ligne à son palmarès, un titre de champion de Deuxième Division russe en 2017.

Pourtant, l'aura du premier a longtemps guidé les choix du second. D'abord, devenir gardien, comme la légende nationale, si possible pour le Dynamo Moscou, dont il intègre l'académie à 7 ans. "J'étais petit et la cage était immense, se souvient Chounine. L'entraîneur m'a expliqué comment bien me placer au centre du but en m'orientant toujours à l'aide du point de penalty. Au début, je n'arrivais pas à comprendre comment attraper un ballon dans les airs. Cela me faisait même peur de voir tous ces joueurs prêts à se ruer sur moi pour marquer."

À l'époque, pas d'entraîneur spécifique des gardiens de but, pas même de quoi se protéger à ce poste si particulier. "Je n'avais pas encore de gants, poursuit-il. Les gants et les crampons étaient rares en Russie. Nous avions du mal à nous procurer des équipements. Chaque année, •••

Lev Yachine a marqué l'histoire du football. Le Ballon d'Or 1963 (ci-dessus) a toujours inspiré le respect des plus grands, y compris Pelé en compagnie de sa veuve (à gauche). En Russie, il reste le gardien du seul titre international majeur remporté par l'URSS, la Coupe d'Europe des nations (Euro) 1960.

••• mes parents et moi nous rendions en Allemagne pour voir ma grand-mère et mon arrière-grand-mère. Nous en profitions pour aller en France et en Espagne. Nous rapportions des tenues de sport, des baskets, des crampons de couleur différente que mes coéquipiers jalousaient. Et, pour ma première paire de gants, mes parents m'ont offert des Reusch, très solides, qui ont décuplé ma confiance."

Béret et maillot noir, comme son idole

Une confiance qui ne s'est jamais doublée d'une curiosité pour aller voir ailleurs, en Russie ou à l'étranger. Capitaine depuis le passage en Deuxième Division, il a été élu par les supporters joueur de la saison en 2019 et en 2020. Homme d'un seul club, Chounine (35 ans) comptabilise 316 matches avec le Dynamo. "J'ai eu diverses propositions, détaille l'intéressé. Elles provenaient des États-Unis, de Turquie, d'Ukraine, des meilleurs clubs russes, mais je suis toujours resté. J'aime ce club depuis mon enfance." À tel point qu'il a activement participé, le 22 octobre 2019, aux célébrations des 90 ans de la naissance de Yachine. Face au FC Krasnodar (1-1), en entrant sur le terrain vêtu d'un béret et d'un maillot noir floqué du "D" mythique du Dynamo, Chounine a rendu hommage à la tenue d'époque de "l'Araignée noire", celle de son club de cœur (1950-1970) mais aussi celle arborée en sélection soviétique, en mai 1964, au moment de recevoir son Ballon d'Or avant le match contre la Suède (3-1), puis lors de la phase finale de l'Euro en Espagne. Le "D" brodé au lieu de "CCCP" ou d'une tunique vierge d'inscription relevait d'une décision politique. Il rappelait, en contexte de guerre froide, aux Occidentaux, puis à Franco, le président du gouvernement espagnol d'obédience fasciste, que le Dynamo émanait du ministère de l'Intérieur et plus particulièrement du KGB, l'omnipotente police politique du régime soviétique.

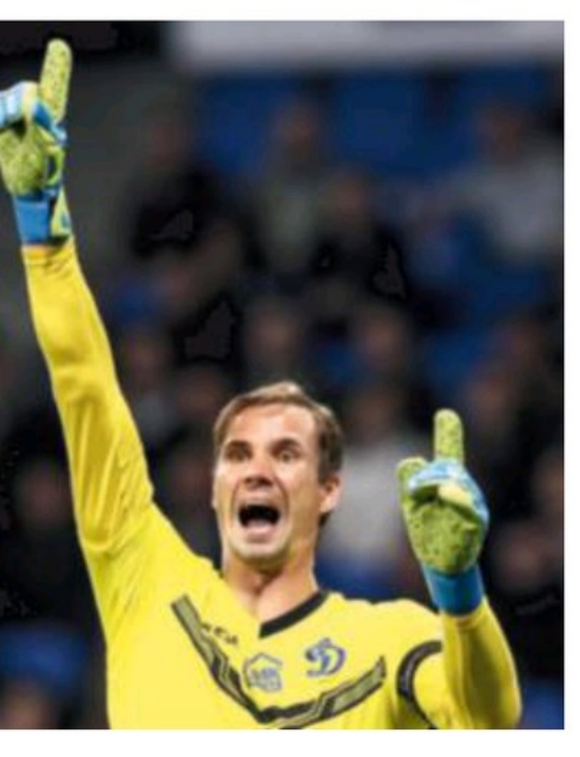
"Je suis resté au Dynamo. J'aime ce club depuis mon enfance"
Anton Chounine

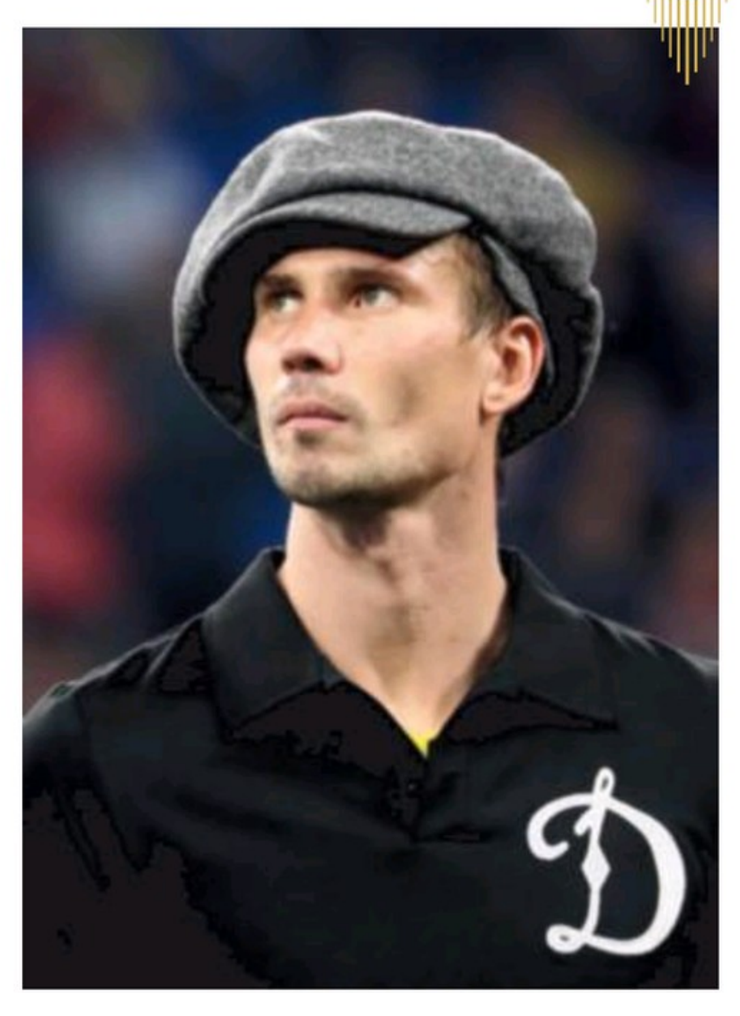
Chounine fut élu homme de ce match commémoratif mais, à l'inverse de Yachine, il n'a jamais fait l'unanimité en sélection à un poste exposé en Russie, à cause justement des exploits de son aîné ou de la difficile succession d'Igor Akinfeïev, retraité après le quart de finale obtenu lors de la Coupe du monde 2018 à la maison, face à la Croatie (2-2 a.p., 3 t.a.b. à 4). Son histoire avec la Sbornaya, le surnom de l'équipe nationale russe, dont il a porté à 13 reprises le maillot, épouse les dents d'une scie. Débuts internationaux en 2007, trois ans sans convocation, présent dans le groupe à l'Euro 2012, une nouvelle traversée du désert de six ans, un premier match de compétition avec la Russie en novembre 2019, une place de numéro 1 à 34 ans à l'Euro 2021, acquise par défaut, après les difficultés successives de Guilherme, Louniov ou Djanaïev, et un retour sur le banc de touche au bout d'un match à Saint-Pétersbourg, emporté par la correction infligée par la Belgique (0-3) et le talent du jeune Matveï Safonov.

Ami avec la veuve et le petit-fils de Yachine

Un parcours heurté pour ce gardien à l'aise dans le jeu aérien, aux réflexes sûrs mais parfois fébrile, qualifié crûment au pays de plus faible gardien russe dans un grand tournoi à l'aube du dernier Championnat d'Europe. Chounine a déjà fait les gros titres des pages faits divers, lorsqu'un fumigène lancé par des supporters du Zénith Saint-Pétersbourg lui a abîmé la cornée d'un œil en 2012, et ceux de la rubrique people, quand il s'est remarié à l'été 2018 avec Kate Grigorieva, l'une des anges de Victoria's Secret, la marque américaine de lingerie et de produits de beauté.

Alamy Stock Photo - DR - L'Équipe





Tenue similaire, même "D" brodé sur la poitrine, présence à la remise du premier Trophée Yachine (ci-dessus), difficile pour Anton Chounine d'échapper à la filiation de "l'Araignée noire" quand on évolue au Dynamo Moscou.

Son lien avec Yachine, en revanche, connaît moins de soubresauts. "Je ne crois pas être son successeur, mais la comparaison avec lui est une grande responsabilité, admet-il. Au début de ma carrière, j'y ai beaucoup réfléchi : « Je fais partie du Dynamo, le Dynamo de Yachine ! » Maintenant je tâche de bien faire mon travail et de perpétuer cette tradition avec dignité."

Difficile de tutoyer le champion olympique 1956, considéré comme le meilleur gardien du XXe siècle, 365 matches avec le Dynamo Moscou, 74 capes avec l'URSS, 270 clean sheets et 150 penalties arrêtés. Mais rien n'interdit de s'en inspirer. '"C'est la vie qui m'a placé sur le chemin de Valentina Yachina, la veuve de Lev Yachine, reprend Chounine, âgé de 3 ans à la mort du héros national, le 22 octobre 1990. Nous communiquons souvent, nous nous téléphonons, elle félicite le Dynamo à l'occasion de ses victoires. Malheureusement, sa santé ne lui permet pas de venir au stade. Je connais aussi depuis longtemps Vassili Frolov, le petit-fils de Yachine. Il a porté les couleurs du Dynamo. Il m'a beaucoup parlé de son grand-père, m'a montré ses crampons. Il conduisait sa voiture et y tenait beaucoup."

"Je ne crois pas être son successeur, mais la comparaison avec Yachine est une grande responsabilité"

Anton Chounine

Un titre pour le centenaire du club ?

Cet héritage s'est poursuivi lors de la cérémonie du Ballon d'Or 2019. On y décernait à cette occasion le premier Trophée Yachine pour récompenser le meilleur gardien du monde et Chounine, présent à Paris, a pu deviser avec le lauréat, son homologue brésilien Alisson, le dernier rempart du Liverpool FC. Un dernier accomplissement pourrait rapprocher Chounine de Yachine. Accrocher le titre de champion de Russie, qui n'est jamais revenu au Dynamo, sacré à onze reprises, dont cinq avec Lev Yachine dans le but à l'époque de l'URSS. Le club moscovite, qui fêtera ses 100 ans en avril 2023, attend ce couronnement national depuis déjà quarante-six ans.

"Je sais que les supporters ont vraiment hâte, prévient Anton Chounine. Nous n'avons jamais été aussi proches du but. Nous avons beaucoup de jeunes joueurs talentueux qui arrivent à maturité, dont Arsène Zakharian *(18 ans)*." Dans le sillage du milieu international russe (6 buts, 6 passes), des attaquants Fiodor Smolov et Konstantin Tioukhavine, de l'ailier polonais Sebastian Szymanski (7 passes, deuxième meilleur passeur du Championnat), du milieu Daniil Fomine (9 buts) ou du défenseur central paraguayen Fabian Balbuena – rien à voir avec Mathieu Valbuena, coéquipier de Chounine lors de la saison 2014-2015 ! –, le Dynamo, deuxième, a longtemps disputé le titre au Zénith Saint-Pétersbourg cette saison. Si Chounine échoue dans cette lutte collective, il pourra toujours prolonger le mimétisme avec son idole. Son contrat à Moscou court jusqu'en 2024. Il aura alors 37 ans. Yachine, lui, a rangé les gants à 40 ans. Anton sait ce qu'il lui reste à faire. ⬢ **E. Bj.**

Alamy Stock Photo - L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe - Julien Goldstein/L'Équipe

LA CLASSE DU STRATÈGE

Placide, Ivica Osim (à gauche), pose avec son adversaire du jour, Fleury Di Nallo, à l'issue du quart de l'Euro 1968 entre les Bleus de Louis Dugauguez et la Yougoslavie (1-1) le 6 avril 1968. Nets vainqueurs au retour (5-1), Osim et les siens se hisseront jusqu'en finale de l'épreuve, battus (2-0) par les Italiens le 10 juin. Petite consolation pour le Strauss de Grbavica, disparu à 80 ans le 1er mai : en fin d'année, il apparaîtra dans le classement du BO, gagné par Best, au vingt-quatrième rang.

L'ÉQUIPE

explore

exclusivité abonnés

à découvrir sur L'Équipe explore

≡ long format

Danemark, le foot autrement

3 ÉPISODES

L'Équipe explore, inclus dans l'abonnement L'Équipe à partir de 7€99/mois

les créations et contenus originaux de

L'ÉQUIPE

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 13,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr